

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**L'Exécuteur
[128] – Les
chacals
d'Hoolywood**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LES CHACALS D'HOLLYWOOD

par Don Pendleton

VAUGIRARD  HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

LES CHACALS D'HOLLYWOOD

CHAPITRE PREMIER

Il était 18 heures, et il semblait qu'une chape de plomb recouvrait toute la ville de San Diego. Depuis près d'une semaine et malgré la proximité immédiate de l'océan Pacifique, on étouffait sous la canicule. Dans ce petit enfer, seuls les transfuges du Mexique tout proche devaient se sentir à peu près vivants. Mais pas Ramon et Miguel Arista. Dans l'habitable de leur vieille Olsmobile vert pistache aux sièges défoncés, les deux frères transpiraient comme des malades. Surtout Ramon. Sans doute parce qu'il était le plus gros, mais plus encore parce qu'il était dans une colère noire, ce qui lui arrivait rarement.

— Si notre sainte et très dévote mère savait ce qui s'est passé, elle en mourrait, faussant ainsi compagnie à ce cancer qui lui ronge inexorablement les entrailles.

— Et si ce salaud refuse ? hasarda le maigre Miguel en tournant vers son obèse cadet sa face anguleuse au long nez busqué.

Il avait une étonnante voix fluette, qui ne correspondait guère à son physique d'échalas. Aussi crispé que son frère et apparemment soucieux, deux profonds plis verticaux lui creusaient le front Monolithique derrière son volant, le gros Ramon fit trembler ses bajoues dans un ricanement sinistre. Balançant son mégot de Camel par la vitre ouverte, il cracha un jet de salive en grinçant, mauvais :

— T'inquiète. Ou il accepte de raquer, le Rital, ou je le crève !

Tout en proférant sa menace, il avait machinalement caressé le manche du couteau à cran d'arrêt enfoui dans sa poche. Miguel, lui, était soucieux depuis que Ramon lui avait lâché le morceau, c'est-à-dire une trentaine de minutes à peine.

Pépita revenait de chez le dentiste, et malgré une somnolence tenace due à une anesthésie imprévue, Ramon avait tenu à lui faire réviser sa leçon quotidienne d'anglais. Pépita et sa mère n'étaient arrivées aux States que quelques mois plus tôt mais, à dix ans, on assimile facilement, et la fillette progressait bien. C'est pour accélérer encore le processus que Ramon, le plus instruit des deux garçons, mais aussi le

seul « vrai » frère de Pépita, s'était ainsi transformé en précepteur. De son côté, se souvenant du calvaire enduré deux ans plus tôt pour s'ancrer la langue de Shakespeare dans le crâne, Miguel trouvait cette hâte inutile. En quelques années, la langue espagnole s'était largement répandue dans la moitié sud des États-Unis, et il était certain que, bientôt, elle rivaliserait avec l'anglais sur tout le territoire. Pour l'aîné, il suffisait donc d'attendre, sans se fatiguer à ingurgiter des connaissances superflues. Seulement, Ramon ne voulait rien entendre. Vénérant littéralement Pépita, il aurait fait n'importe quoi pour elle. Y compris oublier sa placidité naturelle, pour se précipiter chez Antonio Madero, le Rital, le dentiste de la petite Pépita.

— *Basura* ! lascia filer Ramon entre ses dents serrées. *Sucia basura* !

— Calme-toi ! maugréa Miguel en se tortillant sur son siège. Faut d'abord être sûr.

— Comment ça, sûr ! s'étrangla Ramon en provoquant une embardée. Parce que tu crois que Pepe inventerait ces saloperies ?

Il étouffait de rage. Dès le retour de Pépita que Miguel était passé reprendre chez le dentiste, Ramon s'était aperçu que quelque chose clochait, et il avait mis ça sur le compte de la récente hospitalisation de leur mère. L'esprit ailleurs, apparemment perturbée et le regard fuyant, la gamine n'arrivait pas à travailler. Intrigué, Ramon avait dû insister beaucoup, avant qu'elle ne finisse par tout révéler. Au lieu de l'anesthésie locale proposée pour soigner l'incisive qu'elle s'était partiellement cassée, le Dr Madero avait administré à Pépita un produit qui l'avait soudain plongée dans un gouffre noir. Plus tard, dans une première phase de réveil flou, elle se voyait, toujours sur le siège du dentiste, mais jupe retroussée, déculottée, livrée à l'objectif d'une caméra. Comme dans un cauchemar, et juste avant de retourner dans un demi-sommeil nauséux, Pépita avait alors vu un inconnu penché sur elle, en train de « faire des choses avec son machin »...

Sans l'intervention de Miguel, Ramon se serait précipité chez le premier armurier venu pour acheter un fusil et le bourrer de chevrotines. Devant l'insistance de son aîné il avait dû se contenter d'un simple couteau à cran d'arrêt. Mais une chose était sûre, il allait tuer le Dr Antonio Madero. Puisqu'il n'avait qu'un couteau, il l'égorgerait. Et cette fois, Miguel ne pourrait pas l'arrêter. Malgré les arguments de ce dernier, selon lesquels l'assassinat d'un type comme Madero ne rapporterait rien, et qu'il fallait songer à l'avenir de Pépita. Madero avait du fric. Beaucoup de fric. Il suffirait de lui coller la méga-trouille, pour lui en tirer un maximum. Un raisonnement qui pouvait se discuter. Aussi Ramon avait-il fini par se laisser fléchir. Avec une nuance. Quand Madero aurait casqué, il l'égorgerait comme un porc.

— C'est là, prévint Miguel.

Émergeant de ses pensées, Ramon stoppa l'Oldsmobile devant la façade rouge d'une laverie automatique. À côté, une plaque métallique était apposée à l'entrée d'un immeuble tout blanc. Celle du chirurgien dentiste Antonio Madero. À cette heure, Kurtz Street était très fréquentée, et des groupes de jeunes déambulaient en sirotant du Coca glacé. Les deux frères se mirent à observer le porche de l'immeuble, et Miguel avertit :

— Tu fais pas le con, hein ! Laisse-moi parler, et pense à Pepe.

— Ça va ! grommela Ramon.

Il ne faisait que ça, penser à Pépita. Il était sûr que la petite conserverait toute sa vie des traces de ce traumatisme. De toute façon, ce soir ou plus tard, Ramon laverait l'outrage dans le sang. Question d'honneur. Miguel consulta sa montre en commentant :

— Elle ne va pas tarder.

L'assistante du Dr Madero quittait son service à 19 heures, en général, peu de temps après le départ du dernier patient. Il la laisserait s'éloigner sans bouger.

Un quart d'heure plus tard, un petit vieux tout maigre émergea de l'immeuble blanc, tâtonnant son maxillaire avec précautions, et ils durent encore patienter une dizaine de minutes, avant qu'une grande femme brune n'émerge à son tour sur le trottoir, un filet à provisions roulé sous le bras. Ramon était déjà venu au cabinet, il la reconnut en même temps que son frère. C'était le moment.

— On y va, lança Miguel.

Et comme Ramon semblait toujours ailleurs, il insista :

— Ta chique !

De mauvaise grâce, l'obèse se colla tout un paquet de *bubbles* dans la bouche, imitant l'enflure d'un abcès de belle taille. Juste pour donner le change, le temps de la surprise. L'instant d'après, ils pénétraient dans un hall décoré de fresques indiennes. Ils s'engouffrèrent dans un ascenseur, émergèrent au septième et dernier étage, sur un palier occupé par une seule double porte, sur laquelle figurait, en modèle réduit, la même plaque qu'au rez-de-chaussée.

— T'es prêt ? questionna encore Miguel.

— Magne, merde !

— Tu fais pas le con, hein !

— Magne ! gronda Ramon en roulant des yeux mauvais.

Il serrait le manche du couteau dans sa poche et, malgré son « abcès », la haine se lisait sur sa large face luisante. Succédant au coup de sonnette de Miguel, un bruit de pas résonna derrière le battant, puis celui-ci s'ouvrit sur un grand type chauve et à lunettes, vêtu d'une blouse blanche.

— Miguel ? lança-t-il, incrédule.

Puis avisant « l'abcès » de Ramon, il s'étonna :

— Qu'est-ce que...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. D'un bond, Ramon avait plongé sur lui, le catapultant dans le hall d'entrée du cabinet, le collant au mur qui trembla sous le choc.

— Mais qu'est-ce...

— Ta gueule !

D'un coup de genou dans le bas-ventre, Ramon le plia en deux, avant de lui envoyer une lourde gifle, qui fit valser les lunettes. Pendant ce temps, Miguel était entré à son tour, refermant la porte dans son dos. Recroquevillé et se débattant mollement, le dentiste couinait en se tenant les parties. Ramon le remit sur pied en articulant d'une voix frémissante :

— Espèce de pourriture ! Tu vas payer ce que tu as fait à ma sœur !

— Eh ! gémit le praticien en tournant sur Miguel des yeux hagards. Vous êtes dingue, ou quoi !

— Qu'est-ce que t'as fait à ma frangine, *basura* ! feula Ramon. Qu'est-ce que tu lui as fait, avec ta putain de caméra !

— Mais...

— Ordure ! coupa Ramon en le poussant au fond d'un couloir.

Ils débouchèrent dans un cabinet où flottait l'odeur du clou de girofle, et quand Ramon le fit basculer dans le fauteuil de soins, le dentiste affolé se débattit en criant d'une voix aiguë :

— Mais arrête-le, Mig...

D'une monstrueuse gifle, Ramon lui fit éclater les lèvres. Puis lui serrant le cou à l'étrangler, il articula, les yeux hors de la tête :

— Le film, *basura* ! Je veux ce putain de film. Tout de suite !

— Mais, couina encore Antonio Madero, vous êtes...

— Ta gueule !

Cette fois, c'était Miguel. Arrachant littéralement le dentiste à la poigne de son frère, il le gifla lui aussi, l'enfonçant dans le skaï du fauteuil, sifflant entre ses dents serrées :

— J'ai dit ta gueule !

Puis comme se ravisant soudain, il se tourna vers Ramon, grinçant d'un air entendu :

— Laisse-moi une minute avec ce salaud.

Visiblement, il se méfiait des réactions de l'obèse.

Renfrogné, celui-ci hésita, finit par hocher la tête en fusillant le dentiste d'un regard noir. Simultanément, il avait sorti le couteau à cran d'arrêt de sa poche, faisant jaillir la lame dans un bruit sec.

— Je te donne une minute, prévint-il, blême de rage. Après, je le saigne.

Puis il quitta la pièce, le couteau toujours au poing. La porte se

referma, il perçut de vagues échos indistincts et, un moment plus tard, la porte s'ouvrait de nouveau sur Miguel qui hocha la tête d'un air satisfait.

— Ça va, dit-il.

— Eh ! Tu l'as laissé seul ! Il peut...

— Pas de panique, coupa Miguel. Je l'ai ligoté sur son fauteuil. Les gars ont embarqué la cassette, mais il jure pouvoir la récupérer. Il nous la donnera demain matin. Avec le fric.

Son poing serrait la crosse d'un gros Colt .45 que Ramon n'avait jamais vu. Décontenancé, il s'étonna :

— Où t'as eu ce flingue ?

— Laisse tomber.

— Ouais ! maugréa Ramon. Moi, j'ai peut-être qu'un couteau, mais ça me suffit.

Il voulut retourner dans le cabinet dentaire. Mais son frère le retint, assénant d'un ton cassant :

— Arrête, imbécile ! Pour la gosse, un paquet de fric, c'est mieux qu'un bain de sang.

— Ouais ! répéta Ramon. Mais si cette ordure essaie de nous doubler...

— Il n'essaiera pas, coupa Miguel, péremptoire.

Dans son poing, le Colt avait dangereusement frémi.

— Dans ce cas, on reste avec lui toute la nuit.

— *Je* reste avec lui, précisa Miguel. Je lui ai dit d'appeler sa femme, pour lui dire qu'il ne rentrerait pas. Ça lui arrive souvent Demain matin, on ira tous les deux à sa banque avec lui. J'ai tout mis au point. Il videra son compte personnel. Celui que sa femme connaît pas. Son argent de poche, quoi. Ce sera pour Pépita.

— Ça suffit pas, merde ! T'as dit que ce salaud est plein aux as ! Qu'en plus de ce putain de cabinet, il a des tas d'affaires partout !

Un bref sourire malin étira la bouche mince de Miguel qui souffla :

— Les cinquante formats, c'est qu'un hors-d'œuvre. On lui en fera cracher d'autres. Progressivement.

Cette fois, Ramon se calma.

— D'accord, acquiesça-t-il. Mais tu le quittes pas.

— Tu peux me faire confiance, grinça Miguel.

Puis d'une tape sur son épaule massive, il encouragea :

— Rentre à la maison. Pepe t'attend.

Ramon hocha la tête et disparut, tandis que Miguel réintégrait le cabinet.

Toujours ligoté dans le fauteuil de soins, Antonio Madero leva sur lui un regard lourd.

— Tu n'as pas choisi la bonne formule, Miguel. Tu ne connais pas le *señor Ortiz*...

— La ferme ! cracha l'échalas de sa voix de fausset.

— Mais tu peux encore...

— La ferme !

Dans son poing, le Colt tremblait légèrement. À cet instant, il aurait payé cher pour la connaître, la bonne formule.

— *Buenas noches, Mamita.*

La chambre sentait le désinfectant, la maladie et la souffrance. Pépita avait envie de pleurer, mais elle souriait. C'était comme ça tous les soirs, depuis que sa mère était hospitalisée, et qu'elle devait la quitter à l'issue de sa visite. Sauf que ce soir-là, elle avait plutôt envie de hurler. À cause de ce qui s'était passé chez le dentiste. En parler avec sa mère l'aurait peut-être un peu soulagée. Au lieu de cela, le poids infernal qui pesait sur sa poitrine ne cessait d'augmenter. Bien qu'elle ait tout raconté à Ramon, malgré toute la douceur et tout l'amour dont ce dernier était capable. En de telles circonstances et dans un tel désarroi, rien ne pouvait remplacer l'amour et la tendresse d'une mère. Ce soir, seule *Mamita* aurait pu comprendre la profondeur du gouffre qui s'était creusé dans l'âme de Pépita. Mais la fillette devait se taire. Ramon l'avait exigé, et il avait raison. Un tel choc aurait pu tuer *Mamita*.

— *Buenos noches*, ma petite Pepe.

La voix de *Mamita* était encore plus faible que d'habitude. Comme angoissée. À croire qu'elle avait deviné ce qui se passait.

— Partons, intervint Ramon en entraînant Pépita vers la porte de la chambre. Il est tard.

Contenant ses pleurs à grand-peine, Pépita tourna la tête, lançant vers sa mère un dernier regard qui se voulait assuré. En réalité, elle ne voyait presque rien tant ses yeux étaient embués de larmes. Tandis qu'une énorme boule obstruait sa gorge, elle parvint à grimacer un ultime sourire, voulut dire quelque chose, se retrouva dans le sinistre couloir, poussée par Ramon qui murmura en lui caressant les cheveux :

— Je l'ai trouvée un peu mieux. Pas toi ?

— Non, répondit Pépita d'une voix étranglée.

Sa mère était en train de mourir et la petite fille en voulait au monde entier. Même à Ramon. Parce qu'il savait, et qu'elle avait honte. Ils se retrouvèrent dehors, où le soleil commençait à décliner. La chaleur persistait et quand ils montèrent dans l'Oldsmobile, Pépita eut l'impression d'entrer dans un four.

— Ça va aller, Pepe, fit Ramon en lançant le moteur. Ça va aller.

— Oui, répondit Pépita, sans savoir s'il faisait allusion à la santé de *Mamita* ou à ce qui s'était passé l'après-midi chez le dentiste.

L'Oldsmobile démarra et un filet d'air pénétra enfin par les glaces

ouvertes. Pépita se sentit un peu mieux, se demanda pourquoi cette voiture qui venait d'arriver à leur hauteur s'éternisait ainsi à les dépasser, entendit Ramon râler à propos des mauvais conducteurs, puis une sorte de brusque orage crépita dans l'air brûlant. Pépita tourna la tête, vit le crâne de Ramon se déformer dans une espèce d'éclatement bizarre, reçut quelque chose de rouge et de tiède en pleine figure. Le temps d'un éclair, elle put encore apercevoir des visages aux portières de la voiture qui les dépassait, puis il y eut ce grand choc dans son front, cette douleur atroce, et cette lumière aveuglante, partout en elle.

CHAPITRE II

La canicule régnait sur San Diego et, sans la climatisation du char de guerre, la cabine opérationnelle où se tenait Mack Bolan se serait transformée en four. À 10 heures du soir, les amoureux qui venaient prendre le frais et contempler l'océan à l'amorce de *Point Loma* ne portaient presque rien sur eux. Un snack en plein air diffusait en sourdine de la trompette mexicaine, et des senteurs de pierre chaude et de tortillas flottaient dans l'air. Loin vers le sud, on apercevait les lumières d'*Impérial Beach* et, au-delà, la ligne plus sombre des hauteurs du Mexique. San Diego était sans doute une des villes les plus agréables du sud des États-Unis, et tout homme, autre que Mack Bolan, se serait abandonné à cette ambiance quasi estivale, mais le guerrier solitaire n'était pas venu pour goûter aux joies du tourisme. Il était là pour tuer. Comme lors de son dernier blitz à San Diego(1), où il avait décapité toutes les têtes de l'hydre mafieuse de l'époque. À cette différence qu'aujourd'hui, il ne savait encore pratiquement rien des nouvelles structures cannibales du secteur.

Sur ce point, son ami Hal Brognola, le numéro Deux du *Justice Department* qui lui fournissait ses sources, avait avoué manquer d'infos. Une lacune qu'il avait demandé à l'Exécuteur de combler, en contactant de sa part le seul indic qu'il ait pu, à la longue, approcher sur place. Un certain Jonas « Kracker » Seta, minable petit dealer *freelance* de marijuana, un Chicano, auquel les nouveaux chacals de S.D avaient fait quelques misères.

Dans l'univers glauque et sanglant où évoluait l'Exécuteur, on ne choisissait pas toujours ses alliés. Mais d'après Brognola, bien que celui-là ne soit pas facile à manœuvrer, il semblait avoir des choses intéressantes à vendre. Une éventuelle possibilité de saisir enfin un des fils conducteurs conduisant aux nouvelles sphères mafieuses du sud californien. À moins que Seta ne soit aussi pourri que l'indic auquel Bolan avait dernièrement eu affaire en Italie(2), ce qui avait bien failli lui coûter cher.

Mais il était maintenant 22 h 25, et il était trop tard pour se poser des questions. Bolan et Seta avaient rendez-vous dans cinq minutes.

Point de contact, à l'angle ouest des clôtures de la zone aéroportuaire de *San Diego International Airport*, à la jonction de la route de Sea World. Le dealer l'attendrait dans une Coccinelle rouge.

Passant dans la coursoive du TACOM, Bolan glissa son Beretta 92 F dans sa ceinture, dissimulant la crosse sous les pans de sa chemisette en jean. Puis quittant le van, il alluma une cigarette, avant de se fondre dans la nuit d'un pas de promeneur. Censé être un homme de Brognola, il préférait laisser le char de guerre hors du coup. Cinq minutes plus tard, il atteignait les limites de la zone aéroportuaire et repérait aussitôt la Coccinelle, lanternes allumées, garée sur un talus à la végétation rabougrie. Grâce aux phares des voitures défilant dans les deux sens, il aperçut une silhouette à la place du conducteur, se présenta silencieusement à la portière opposée, se pencha dans le cadre de la glace abaissée, questionna :

— Seta ?

Derrière son volant, la longue carcasse du type avait sursauté, portant machinalement une main vers sa ceinture. La dextre sur la crosse du 92 F, l'Exécuteur l'arrêta :

— T'énerve pas ! C'est Sanson qui m'envoie.

Sanson était le nom de code choisi par Brognola pour « traiter » son indic. Suspendant son geste, mais toujours tendu, le truand questionna :

— Vous avez le fric ?

Sans répondre, Bolan renvoya :

— Tu as les renseignements ?

— Si vous avez le blé, maugréa Seta, j'ai le reste.

— Dans ce cas, c'est O.K., fit Bolan.

— Alors, grimpez. J'ai pas trop de temps.

Seta avait une voix désagréable, sifflante comme celle d'un malade des poumons. Bolan se laissa tomber sur un siège rembourré aux noyaux de pêche, fut immédiatement agressé par une épouvantable odeur de transpiration. Jonas « Kracker » Seta économisait l'eau et le savon, mais il montra qu'il connaissait les affaires en demandant :

— Je peux le voir, le pognon ?

— Si je te dis que je l'ai, lança sèchement l'Exécuteur, c'est que je l'ai. Accouche.

Il savait depuis longtemps comment traiter ce type d'homme, et dans un geste apparemment innocent, il s'était arrangé pour découvrir la crosse du 92 F. Tandis que l'autre louchait dessus, il ajouta de sa voix sépulcrale :

— Le temps presse, tu l'as dit toi-même.

Renfrogné, le Chicano fit mine d'hésiter, alluma un énorme cigare comme par défi, lâcha un épais nuage de fumée âcre, avant de se résoudre à grommeler :

— Bon, je vous fais confiance.

— Bonne nouvelle, railla l'Exécuteur. Maintenant, déballe la camelote. Qu'est-ce que c'est, cette histoire de vidéos pédophiles ?

Seta envoya un deuxième nuage de fumée dans l'habitacle, commença de sa voix sifflante :

— C'est comme j'ai dit à Sanson au téléphone...

— Je sais ce que tu as dit à Sanson, coupa l'Exécuteur.

La méthode Brognola, il connaissait. Grâce à une ligne sous liste rouge branchée sur répondeur, le fédéral collectait les messages de ses indics et rappelait ces derniers en direct, sur une autre ligne secrète, elle-même équipée d'un brouilleur électronique qui déformait sa propre voix. Un système simple et sûr, qui fonctionnait depuis longtemps. Le guerrier solitaire enchaîna :

— C'est quoi, ces vidéos ?

Seta avait parlé à Brognola d'un réseau local tout neuf, spécialisé notamment dans les vidéos pédophiles, or ce genre de trafic dégueu était presque toujours contrôlé par la mafia. Grâce au Chicano, il aurait peut-être une chance d'attraper le fameux fil conducteur.

— C'est un truc dont j'avais jamais entendu parler dans le secteur, se décida « Kracker » Seta, en tirant sur son joint comme un malade. En fait, ça m'est arrivé aux oreilles presque par hasard, suite à une tuerie en pleine rue. Une gamine et son frangin aîné, rafalés dans leur bagnole. Pépita et Ramon Arista. Ils sortaient de l'hosto, où leur mère est en train de caner. Peu avant le massacre, un témoin aurait entendu Ramon proférer des menaces contre un certain Madero en le qualifiant de *basura*. D'ordure.

Bolan tiqua :

— Comment sais-tu tout ça ?

— Pour le massacre, par la presse, répondit le dealer, un instant fier de lui.

— Et ce témoin ?

Un rictus de hyène étira la bouche molle du Chicano.

— Les frères Arista, je les connais bien. Quand j'ai su, pour Ramon et sa frangine, j'ai compris que ça sentait le soufre et je suis allé fouiner du côté de chez eux. C'est là que je suis tombé sur la vieille.

— Quelle vieille ?

— Une voisine un peu débile, que j'avais déjà vue. Souvent assise dans la cour, à ravauder du linge. Quand je lui ai appris le massacre, elle n'a pas eu l'air vraiment surprise. Elle avait pas l'air de les adorer, les Arista. Je l'ai cuisinée et elle m'a parlé de ce qu'elle avait entendu plus tôt dans la soirée. Les pleurs de la gamine, des trucs qu'elle aurait dit à propos d'un certain Madero. Un dentiste. Elle aurait aussi parlé d'une caméra et d'un type qui l'aurait tripotée, ou qui se serait tripoté. Planquée derrière sa fenêtre entrouverte, la vieille aurait ensuite

assisté à la rage de Ramon contre Madero, qu'il a traité plusieurs fois de *basura* et juré de tuer. Puis l'autre frangin est arrivé et ça s'est calmé.

Hal Brognola n'avait pas évoqué l'existence d'un autre frère. Le guerrier solitaire s'en étonna et Seta précisa :

— C'est Miguel. L'aîné. Plus tard, la vieille les a vus, lui et Ramon, sauter dans leur bagnole et filer. Chez eux, la gamine a encore chialé un peu, puis plus rien.

Dans l'esprit de Bolan, les éléments ne s'emboîtaient pas complètement. Il questionna :

— Et ce Miguel, il est mort aussi ?

— Il s'en est sorti de justesse, et il a raconté son histoire à un type que je connais. Il a prétendu que chez le dentiste, la gosse avait été anesthésiée, puis qu'on l'avait filmée en vidéo, au cours d'une scène de pédophilie. Mais la gamine s'est réveillée prématurément et a tout raconté à son frère. Quand les Arista ont appris ça, ils sont partis casser la gueule au dentiste et l'ont rançonné. La réplique a été foudroyante. Madero a dû alerter ses boss, et on connaît le résultat. Ils ont eu Ramon et la gosse, mais raté Miguel. Depuis, il se planque, mais les autres le cherchent et ils finiront par le coincer.

C'était à peu près certain. Mais suivant son idée, l'Exécuteur reprit :

— Sanson prétend que tu le connais bien, ce Madero. Il est vraiment dentiste ?

Un nouveau petit sourire entendu agrandit la bouche du dealer qui chuinta :

— Entre autres. Mais peu de monde en sait autant sur lui que moi.

— C'est-à-dire ?

Seta souffla de la fumée, balaya l'air empuanti d'un revers de main négligent et éluda :

— C'est parce que j'en sais beaucoup que Sanson me paye sans rechigner.

Une pierre dans le jardin de Bolan. Sans relever, ce dernier insista :

— Je ne suis pas venu pour bavarder, mais pour écouter. Parle-moi encore de Madero.

Une nouvelle fois, Seta sembla hésiter puis, devant l'attitude granitique de son interlocuteur, il abdiqua d'un coup.

— *Muy bien*, soupira-t-il. Antonio Madero est dentiste, mais c'est aussi lui qui chapeaute l'immigration clandestine du secteur. Ça rapporte gros. Les réseaux sont bien structurés, la combine est sans faille. Quand les transfuges débarquent à San Diego, ils n'ont plus que les yeux pour chialer. Ratissés jusqu'à la trame par le prix du passage, celui de la location d'avance de piaules déjà louées dix fois, et par celui des faux papiers, si grossièrement imités qu'un flic aveugle le verrait.

Écœurant. Pourtant, Bolan avait senti son intérêt augmenter de plusieurs crans. L'immigration clandestine, c'était aussi la chasse gardée de la mafia. Il interrogea :

— C'est quoi, son rôle exact, à Madero ?

— Il regroupe le pognon et le lave dans son circuit. Avec ses trois ou quatre cabinets dentaires, ses labos de prothèses et sa polyclinique odontologique, c'est pas sorcier.

Quelque chose embarrassait Bolan. D'une part, la stature sociale du personnage ne cadrerait guère avec la crasse du trafic des vidéos pédophiles, d'autre part, les tarifs pratiqués chez ce genre de praticien sélectionnaient une clientèle plus aisée que les Chicanos du coin. Il insista :

— Ils sont riches, les Arista ?

Le désagréable sourire revint sur la face du Chicano.

— Apparemment fauchés. Mais ici, les Hispanos, on sait se débrouiller. Ramon adorait sa frangine. Pour elle, il aurait attaqué Fort Knox.

Changeant de sujet, l'Exécuteur enchaîna :

— Il roule pour qui, Madero ?

— La filière financière du secteur, c'est du ressort du *señor* Jim. Jimmy Ortiz.

Bolan fit la moue. Il entendait ce nom pour la première fois. Comme s'il lisait dans ses pensées, le dealer crut bon de renseigner :

— Ici, pendant quelque temps et suite à un méga-bordel arrivé y a trois ou quatre ans, les mecs de *l'Organized* ont quasiment disparu. Les *capi* et les gros *soldati* de l'époque ont bouffé leur extrait dans un véritable bain de sang, et les autres sont rentrés sous terre comme des rats. Des ringues ont mis ça sur le compte de ce mec qui rafale les mafieux un peu partout. Ce... Bolan, je crois. Des conneries ! C'est rien qu'une putain de guerre entre eux, pas vrai ?

— Évidemment, convint Bolan sans sourire.

Encouragé, le Chicano reprit :

— En tout cas, pendant un temps, ici, ça a pas mal fluctué, côté mafia. Les petits boss ont fourmillé, il y a eu des flingages, un peu d'agitation, rien de bien sérieux. Mais maintenant, les *signori* ont l'air de reprendre du poil de la bête. J'ai même été contacté. On m'a conseillé de ne plus jouer *freelance* et de trimer pour une famille.

Bolan avait dressé l'oreille.

— Quelle famille ?

— On me l'a pas dit. D'ailleurs, je les ai envoyés chier.

Très imprudent. À ce jeu-là, « Kracker » Seta ne ferait pas de vieux os. L'Exécuteur hocha la tête.

— Où je le trouve, ce Jimmy Ortiz ?

— Facile, indiqua le dealer. Suffit de se pointer au port de fret. Il

bosse pour la *Sea Star Company*.

— Et Antonio Madero ?

— Pour ça, rigola le Chicano, suffit de feuilleter l'annuaire.

— Je déteste ouvrir les annuaires, renvoya sèchement l'Exécuteur.

— Ça va ! Allez Kurtz Street, numéro 44. C'est pas tous les jours qu'il y est, mais vous finirez par le trouver. Il a aussi ses habitudes dans un bar, le *Cacatoès*. Un truc à putes, du côté de Lemon Grove.

— Signalement du bonhomme ?

— Grand, chauve, sourire porcelaine, yeux bleus, lunettes cerclées d'or.

Au moins, c'était précis.

— O.K., fit Bolan en déverrouillant la portière.

— Hé ! s'affola le dealer. Et mon fric !

L'Exécuteur se fouilla, jeta une enveloppe sur les genoux de Seta en grondant :

— De quoi t'acheter quelques cigares de plus.

Ce type de négociation le dégoûtait, mais Brognola s'était montré formel, il fallait payer. Bolan le savait, pour fonctionner dans le monde du crime, il était souvent nécessaire de se salir aussi.

Avant de s'éloigner, il se pencha à la portière, demanda :

— Et si j'ai encore besoin de toi ?

— Si c'est pour me refiler du fric, demandez-moi au *Chicas*. Un bar de Chula Vista. Le soir, j'y suis parfois. Jamais avant 10 heures.

Il ricana, ajouta :

— J'en pars jamais avant 5 heures non plus !

Et la Coccinelle démarra, laissant derrière elle un épais nuage nauséabond. Mack Bolan la regarda disparaître en direction de Sea World, tandis que dans un grondement d'enfer, un 747 plongeait vers les pistes de l'aéroport tout proche. Revenant à la glauque réalité, il alluma une cigarette, avant de rebrousser chemin en direction du TACOM.

Il avait une guerre à déclencher.

CHAPITRE III

Antonio Madero était fatigué. Il était plus de minuit, le *Cacatoès* n'allait pas tarder à fermer, et il aurait bien aimé aller se coucher. Mais Jimmy n'aurait pas apprécié. Ce soir, deux pleins canots de Chicanos étaient prévus à l'arrivée. Passages, hébergement et faux papiers, un beau tas de pesos et de dollars à recycler sur le marché. Comme chaque fois, dès le ramassage opéré, Antonio Madero rentrerait chez lui, enfermerait les liasses dans son coffre personnel, avant de les ventiler dans la comptabilité de ses diverses activités commerciales. La combine la plus simple, en matière de blanchiment d'argent. Moins repérable et plus originale que celles des fameuses laveries automatiques ou de la *pizza connection*. Évidemment, Madero n'était qu'un maillon de la chaîne du lavage de fric de San Diego. Il en était conscient, et il savait que le moindre faux pas de sa part serait implacablement sanctionné. Les pieds pris dans le ciment prompt, il serait immergé au large. Ortiz l'avait prévenu, la vieille méthode avait largement fait ses preuves. Économique, et très dissuasive.

— *señor Antonio, para usted.*

Madero leva les yeux. Maria, la barmaid du *Cacatoès*, lui tendait le combiné par-dessus le comptoir. Absorbé par ses sombres pensées, et à cause de la musique du bar, il n'avait pas entendu la sonnerie du téléphone. Portant l'écouteur à son oreille, il reconnut aussitôt le timbre rêche de Jimmy Ortiz.

— Tout est O.K., lança ce dernier. Dans une demi-heure, au *Zapata*.

Antonio Madero raccrocha, laissa quelques dollars sur le comptoir et quitta le bar. Dans la rue, la chaleur était légèrement retombée, et une brise presque fraîche arrivait de la baie. Redressant les lunettes sur son nez, Antonio Madero inspira une profonde goulée d'air, tourna à droite, retrouvant National Avenue, où il avait laissé sa BMW. Une série 5 toute neuve et toutes options, qui lui avait coûté les yeux de la tête. Le montant de ses dernières « commissions ». La vie n'était quand même pas si moche. De loin, il actionna la télécommande de déverrouillage du véhicule, guignant du coin de l'œil un trio d'adolescentes qui pouffèrent au passage. Pas plus de quinze ans. Avec

leurs croupes nerveuses et leurs jambes bronzées, elles représentaient l'exact fantasme de Madero.

— Petites salopes ! grinça-t-il entre ses dents.

Il ouvrit la portière, mais fut interrompu dans son geste.

— *Doctor Madero ?*

— *Si*, répondit-il instinctivement.

Une haute silhouette s'était matérialisée devant lui, et dans la lumière des enseignes lumineuses, le dentiste vit une face granitique, avec des yeux pâles qui semblaient le transpercer. Soudain mal à l'aise, il questionna :

— C'est à quel sujet ?

— De Pépita Arista.

Simultanément, quelque chose de dur s'était enfoncé dans l'abdomen du dentiste, le poussant vers l'intérieur de sa voiture.

— Qu'est-ce que...

— Au volant. Vite.

La voix de l'inconnu semblait sortir d'outre-tombe. Glacée, calme, résolue. Dans le cerveau soudain liquéfié de Madero, cette voix résonnait comme un glas, sur un fond d'images floues. Celles d'un fauteuil de dentiste, avec la jeune Pépita allongée dessus. Comme dans un cauchemar, et n'y comprenant rien, Madero se retrouva au volant de la BMW. Sa portière claqua, puis celle de l'arrière gauche.

— Démarre, ordonna l'inconnu dans son dos.

Antonio Madero avait l'impression que ses idées portaient dans tous les sens, et que ses entrailles se nouaient. Une sensation de panique glacée qui le paralysait. Une seconde, il fut tenté de s'éjecter de la voiture et de foncer n'importe où, mais un éclair de lucidité jaillit dans sa cervelle et il se calma un peu. Il avait failli oublier son arme. Un petit *Bodyguard* .38 Spécial caché sous son siège. Une habitude qu'il avait prise dès le début de son entrée en mafia. Pour le cas où. Et justement, ce soir, le cas se présentait. Espérant encore une méprise, le dentiste questionna :

— Savez-vous qui je suis ?

— Tu t'appelles Antonio Madero, tu l'as reconnu toi-même, répondit la voix sépulcrale. Démarre.

Quelque chose de dur et de froid s'était enfoncé dans sa nuque et Madero frémit. Il n'y avait pas d'erreur sur la personne et son instinct lui criait casse-cou. Cet inconnu sentait la mort à plein nez. Mais le dentiste ignorait la raison de cette menace et cela ajoutait encore à son angoisse. Tel un automate, il actionna le démarreur, déboîta la BMW en interrogeant :

— Où est-ce qu'on va ?

— Roule, je te dirai.

Un moment plus tard, l'inconnu désignait une voie étroite entre une

succession d'immeubles de bureaux en ordonnant :

— Tourne là.

Le cœur au bord des lèvres, Madero obéit, engagea le véhicule entre deux murs aveugles. De chaque côté, il ne restait qu'à peine l'espace d'entrouvrir les portières. Regard levé sur le rétro, le dentiste essayait de deviner l'expression de l'inconnu. Mais l'habitacle était trop sombre et il ne put s'empêcher de demander :

— Vous n'êtes quand même pas de la police ?

— Non.

— Alors, qui...

— Arrête le moteur, coupa le type à la voix sépulcrale. Et laisse tes mains sur le volant.

— Je ne suis pas armé, mentit Madero.

— Laisse quand même tes mains où j'ai dit.

Dans ces conditions, il serait difficile d'atteindre le *Bodyguard*. Madero se dit qu'il aurait dû tenter sa chance un peu plus tôt en roulant. Ses doigts tremblants s'étaient sagement posés sur le volant, et il sentait son estomac se nouer douloureusement.

— Que voulez-vous ? parvint-il à questionner d'un ton qui se voulait ferme. Si c'est de l'argent...

— L'argent, on ne me le donne pas. Je le prends. Toujours à des pourris comme toi.

— Je ne comp...

— Je sais que tu as compris, rectifia l'inconnu. Dès que j'ai prononcé le nom de Pépita Arista.

— Mais...

Dans le rétro, les yeux du dentiste s'étaient dilatés derrière les lunettes et, pour faire bon poids, l'homme à la voix d'outre-tombe précisa :

— Pour que tu comprennes encore mieux, je vais te parler de toi.

Qui était ce type ? Quel rapport avec cette petite pisseuse de Pépita ? Pourquoi l'inconnu voulait-il parler de lui ?

Complètement déstabilisé et les mains crispées sur le volant, le dentiste lâcha d'une voix blanche :

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Tu t'appelles Antonio Madero, enchaîna l'inconnu, tu es officiellement à la tête de nombreuses affaires touchant aux soins dentaires, mais dans l'ombre tu es aussi le blanchisseur de Jimmy Ortiz, lui-même organisateur pour la mafia de l'immigration clandestine du secteur.

— Vous êtes dingue !

— Et comme si ça ne suffisait pas, tu es aussi un salaud de pédophile, et tu as abusé d'une de tes patientes, Pépita Arista.

— Vous êtes compté...

— Je suis Mack Bolan, coupa l'homme à la voix sinistre. Dans ton milieu de pourris, on m'a surnommé l'Exécuteur. Et aussi le Grand Fumier.

— Hein ?

Antonio Madero avait si violemment sursauté que son crâne avait presque heurté le chapiteau de l'habitable. Livide, il fixait toujours le rétro, où la face granitique de l'Exécuteur se reflétait. Comme tous ses semblables, Antonio Madero avait entendu parler du symbole de mort que représentait Mack Bolan. Depuis son dernier blitz à San Diego, certains l'avaient cru invincible, puis on l'avait dit mort, quelque part du côté de Bratislava ou encore de Païenne. Mais, récemment, son nom avait été cité à l'occasion d'une panique noire semée dans les familles du New Jersey(3). Et maintenant il était là, en chair et en os, et bien vivant. Le cauchemar total. Madero étouffait Rien qu'à l'idée de devoir se résoudre à tenter sa chance en essayant d'empoigner la crosse du *Bodyguard*, il avait envie de vomir. Il tenta pourtant :

— Vous... vous êtes sérieux ?

Puis il réalisa aussitôt son erreur. Il aurait dû s'étonner, faire mine d'ignorer qui était Bolan. Au lieu de cela et faute de cet étonnement, il venait de reconnaître implicitement son appartenance à *Cosa Nostra*. Dans le rétro, comme s'il avait lu dans ses pensées, l'Exécuteur lui adressa un bref sourire glacé.

— Quand il s'agit d'écraser la vermine, dit-il de sa voix de mort, je suis *toujours* sérieux.

Il avait nettement appuyé sur le mot toujours, marquant bien ainsi qu'il n'y aurait pas d'échappatoire. Affolé, le dentiste coassa :

— Attendez, Bolan ! Je... je ne suis pas comme eux ! Je... je peux vous aider !

Il se souvint que le grand Fumier graciait parfois les repentis. Dans le rétroviseur, le sourire glacé revint errer sur la face de l'Exécuteur.

— M'aider, hein ?

— Je vous jure !

— Ne jure pas, pourri. En le faisant, tu insultes les honnêtes gens.

— Je vous en supplie ! insista Madero. Pour la gamine... je peux tout vous dire. Je peux expliquer. Je peux aussi vous donner des noms !

— Les cloportes de ton espèce sont trop bas dans l'échelle mafieuse pour en savoir assez. Et pour Pépita Arista, tu n'as aucune excuse.

— Si ! Je vous ju... On m'a forcé !

Dans son dos, Mack Bolan semblait réfléchir. Finalement, il hocha la tête :

— Raconte. Tout.

Simultanément, il avait enfoncé plus profondément encore le réducteur de son du Beretta dans les côtes de Madero qui couina de

douleur.

— D'accord ! dit-il précipitamment. D'accord... vous ne me tuerez pas ?

— Parle !

La voix de l'Exécuteur avait claqué comme un coup de fouet et Madero bafouilla :

— Je... ça a commencé il y a deux ans. J'avais besoin d'argent, pour ouvrir ma clinique. Mais j'avais déjà beaucoup de dettes, et les banques ont refusé de me couvrir. J'avais entendu parler d'un cabinet financier. Des gens qui prêtaient à taux usuraire, mais je n'avais pas le choix. J'ai demandé un rendez-vous et...

Dans le rétro, le regard de Mack Bolan était subitement devenu absent. L'histoire des prêteurs, il l'avait bien connue. Surtout celle de la *Triangle Industrial Finance*(4). Depuis, elle restait gravée au fer rouge dans son âme et dans sa chair. C'était l'histoire de Sam Bolan son père, c'était aussi celle de la mort de Cindy la petite sœur, et d'Elsa, la mère de Mack. Un drame hideux, provoqué justement par la spirale du prêt à taux usuraire qu'avait contracté Sam Bolan auprès d'une officine gérée par la mafia. Pour dégager la dette et sauver toute sa famille, la jeune Cindy s'était résignée à se prostituer, pour le compte des usuriers de Sam Bolan. Quand celui-ci l'avait appris, il avait sombré dans la folie et la tragédie avait eu lieu.

Rapatrié d'urgence du Sud-Est asiatique, Mack avait tout appris de son frère cadet Johnny, lui-même rescapé du massacre. Brisé, mais animé d'une soif inextinguible de vengeance, il s'était mis en chasse des salauds qui avaient déclenché tout ça, et, les ayant retrouvés, il les avait abattus comme des Chiens enragés. Les dirigeants de la *Triangle Industrial Finance*, les cannibales de la mafia. Depuis, le destin de l'ex-sergent Miséricorde était tout tracé...

— ... mais quand ils ont exigé le remboursement total de l'emprunt, poursuivait Madero, inconscient des sombres souvenirs de Mack Bolan, je me suis trouvé acculé. Ils m'ont alors proposé une association. Ils créaient une société avec moi et y entraient pour cinquante et un pour cent. J'étais ainsi lavé de la plus grosse partie de ma dette, en contrepartie, ils exigeaient de moi certains services.

— Le blanchiment de fric, compléta Bolan d'un ton sec.

— Je ne voulais pas ! plaida le dentiste. Je vous ju... je vous donne ma parole que je ne voulais pas ! Au début, j'ai même catégoriquement refusé. J'étais prêt à tout vendre pour payer. Tout recommencer !

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

Madero baissa les yeux.

— Je l'ignorais, mais ils avaient un joker contre moi.

— La pédophilie, hein...

Ce n'était même pas une question, et Madero n'essaya pas de nier.

— Oui, expliqua-t-il d'une voix brisée. Ils savaient tout de moi. J'avais mes habitudes dans certains *mobiles*, et il leur était facile de me faire chanter.

Les *mobiles*, ces mobil-homes d'un genre très spécial qui sillonnaient discrètement les routes du sud US, avec à leur bord de fausses familles, « mari-épouse-enfants », qui exerçaient clandestinement le plus vieux métier du monde. Une horreur, quand on songeait aux traitements parfois infligés aux jeunes récalcitrants. D'abord obligés sous la menace ou les coups, puis le plus souvent résignés à se vendre à ces visiteurs, qui rendaient visite à la « famille ».

— Je vois, fit Bolan. Qu'est-ce qui s'est passé, avec la jeune Pépita ?

Regard toujours baissé, Madero se gratta nerveusement l'oreille, avant d'avouer :

— Ils contrôlent tout et connaissent ma clientèle. Ils avaient repéré Pépita et ils sentaient bien qu'elle... qu'elle me plaisait. Alors un jour, un type est venu me voir et m'a parlé de vidéos pornos. Il m'a dit que l'Organisation faisait beaucoup de fric avec ça et que j'allais l'aider à monter un « coup ». Un scénario « marrant », avec une gamine dans un fauteuil de dentiste, etc. Il m'a dit que si je me montrais à la hauteur, l'Organisation me confierait d'autres affaires, et que j'y gagnerais moi aussi plein de pognon. Mais j'ai eu peur, et ils ont dû me menacer de tout révéler à la presse et aux flics de mes escapades *mobiles*. Alors, je me suis résigné. Mais je vous ju... je... je n'ai rien fait avec la petite.

— Faux ! tonna Bolan. Tu...

— Je ne voulais pas ! cria presque Madero, les larmes aux yeux. Je ne voulais pas ! Mais ils étaient là, avec leur caméra et ce type qui se...

— Alors, toi aussi, coupa l'Exécuteur, tu l'as fait !

Madero laissa échapper une espèce de hoquet qui pouvait passer pour un sanglot contenu, secoua la tête, misérable.

— Je ne voulais pas ! répéta-t-il comme pour lui-même. Je ne voulais pas ! Mais ils m'ont filmé aussi. Pour mieux me tenir ensuite.

— Dégueulasse ! cracha Bolan, révolté.

Il marqua une courte pause, avant d'exiger de nouveau :

— Accouche la suite. Vite. Je veux tout savoir. L'assassinat de Pépita et de Ramon, le ratage de celui de Miguel, tout.

Le Dr Madero eut un mouvement las des épaules.

— La petite s'était brièvement réveillée au cours des prises de vues. Elle a raconté à ses frères ce qu'elle avait surpris et ils sont aussitôt venus me faire chanter. Ramon voulait de l'argent. Beaucoup. En dédommagement pour Pépita.

— Alors ?

Madero déglutit avec peine.

— Alors, dit-il, j'ai fait semblant d'accepter. Mais les banques étaient fermées et il leur fallait attendre le lendemain matin. J'ai réussi à négocier. Miguel pouvait rester avec moi, tandis que son frère reviendrait pour l'ouverture de ma banque. Ils ont accepté.

— Ensuite ?

— Après le départ de Ramon, j'ai essayé de faire entendre raison à Miguel. Il sait pour qui je travaille, ce sont des gens dangereux et...

— Comment ça ?

Antonio Madero ne répondit pas, garda un instant le silence. Levant de nouveau les yeux sur son rétro, il demanda d'une voix étranglée :

— C'est vrai, ce qu'on dit de vous ?

— Qu'est-ce qu'on dit ?

— Que vous épargnez parfois les mafieux repentis.

— C'est rarissime. Et jamais sans une bonne raison.

— Je vous dirai tout. Absolument tout.

— Dis. On verra après.

Reprenant son attitude prostrée, Madero continua ses aveux. Il le fit d'un ton monocorde, brisé, sans trop d'illusions. Il raconta tout, démonta le mécanisme du drame, de la part que chacun y avait pris, des frères Arista, notamment de Miguel, et aussi de Jimmy Ortiz et du rendez-vous qu'il avait avec lui. Quand il se tut, une lueur glacée flottait au fond des yeux de l'Exécuteur.

Maintenant complètement avachi sur son siège, Madero semblait avoir diminué en taille et en volume.

— Voilà, souffla-t-il du même timbre atone. Vous savez tout.

— C'est bien, Antonio, déclara la voix sépulcrale dans son dos. Tu as lavé ta conscience. Tu as de la chance. Bien peu de gens ont ce privilège... avant de mourir.

— Non !

C'était trop bête ! Madero venait juste de parvenir à refermer ses doigts sur la crosse du *Bodyguard*. Mais il y eut un « flop » sourd dans l'habitacle, et le dentiste ressentit un énorme choc au crâne. Sa tête partit en avant, percutant brutalement le pare-brise qui s'étoila. Mais il ne sentait déjà plus rien. Bolan resta immobile un bref instant, puis quitta la BMW et, sans un regard en arrière, partit à longues enjambées.

Il fallait qu'il appelle le *Chicas*. Maintenant. Il avait besoin de « Kracker » Seta.

CHAPITRE IV

Jimmy Ortiz menait grand train. Depuis quelque temps, son statut de caïd montant le rendait euphorique, et ce n'étaient pas les membres de sa cour qui allaient le contrarier. Ses deux gardes du corps personnels, ses deux *consiglieri*, ses deux maîtresses attitrées, sœurs jumelles de surcroît, et son cousin Ernesto qui lui avait toujours léché les bottes, il n'avait que des inconditionnels autour de lui. Normal, il les nourrissait tous. D'autres s'en seraient sans doute irrités, mais Jimmy Ortiz aimait les admirateurs et la grande vie. Alors, ce soir, comme souvent quand il ramassait le fric, il avait décidé de dîner au *Zapata*, un des nights les plus branchés de la ville, fréquenté par une faune riche et oisive de fils à papa, et dirigé par un ancien proxo devenu milliardaire grâce à la dope, Gary Tobon. Encore un qui lui mangeait dans la main. Pour cause : c'est Jimmy Ortiz qui le fournissait en coke. C'est même lui qui lui avait envoyé l'architecte pour la réfection de sa boîte. Six cent mille dollars de travaux, mais un sacré résultat. Bois précieux, marbres rares, sono d'enfer réglée par ordinateur, et cheptel d'attractions triées sur le volet en avaient fait le top du secteur en matière de discothèque. Un paradis pour noctambules, où Jimmy Ortiz avait sa table réservée en permanence. C'est là, dans les salons-restaurants de l'immense mezzanine surplombant la salle du night proprement dit, qu'il avait donné rendez-vous à Antonio Madero, et celui-ci ne devrait d'ailleurs plus tarder. Évidemment, la tractation n'aurait pas lieu ici, mais dans le bureau de Tobon, où Madero devait se pointer en arrivant. Une sorte de salon-régie, d'où l'on pouvait tout contrôler, grâce à une dizaine de récepteurs, branchés sur le circuit vidéo de surveillance. Une idée d'Ortiz lui-même, qui avait enthousiasmé l'ancien proxo. Ses expériences diverses lui avaient appris beaucoup sur la nature humaine, et il se méfiait de tout le monde. Jimmy Ortiz aussi. Et sous les sourcils broussailleux qui surplombaient son gros nez épaté, son regard noir et calculateur effleurait tour à tour chacun de convives assis autour de la grande table ronde. En toute lucidité. Hormis la demi-douzaine de parasites habituels du genre fausses vedettes des

affaires et du show-biz qui vivaient quasiment à ses crochets, Bracco et Tasca, ses *consiglieri*, lui avaient pratiquement été imposés par sa « hiérarchie », ainsi que Nino et Stefano, ses gorilles attitrés. Quant à son duo de maîtresses, Gina et Cecilia, il les avait « séduites » en un seul lot, notamment grâce à un appétit sexuel hors du commun, et à la piscine d'un palace de l'île d'Aruba, le petit paradis mafieux néerlandais de la mer des Antilles. Une référence. En tout, une douzaine de personnes à « sponsoriser » en permanence, mais quand on sortait comme Ortiz des barrios de Caracas, qu'on avait réussi à s'implanter aux USA et qu'on se mettait à amasser du fric à pleines poignées, on était sensible aux flatteries. Justement, Cecilia, sa maîtresse de droite, lui pinçait sournoisement la cuisse sous la table.

— *Querido* ! On a faim !

À la gauche d'Ortiz Gina, qui n'en perdait pas une, renchérit :

— Je dirais même mieux, *querido*, on a *très* faim.

D'habitude, Ortiz détestait ce type de remarque. Il décidait toujours tout lui-même, y compris les horaires des repas et leur composition. Mais ce soir, il en était déjà à son troisième J.B et son estomac commençait à le tenailler. Et cet imbécile de Madero qui n'arrivait pas ! Pour se donner une contenance, il allait commander une nouvelle tournée pour tout le monde, quand le chef de rang survint pour se pencher à son oreille et lui souffler :

— Quelqu'un vous attend dans le bureau du *señor* Tobon, *señor*.

C'était le message attendu. Antonio Madero était enfin arrivé ! Sans attendre, Jimmy Ortiz quitta sa chaise, lançant un regard appuyé à ses gardes du corps. Parfaitement rodés, ces derniers se levèrent, palpant machinalement le dessous de leurs vestes, où se tenaient leurs armes. Le plus vieux des deux avait empoigné l'attaché-case jusqu'alors posé aux pieds d'Ortiz.

— Champagne, ordonna ce dernier à l'employé.

Puis à l'assistance, il envoya d'un ton à la fois badin et suffisant :

— Tâchez de faire durer la bouteille, vous autres.

Un chapelet de rires serviles lui répondit et, sans un mot de plus, le petit boss et ses gorilles quittèrent la salle. Un instant plus tard, ils franchissaient une porte marquée « service », débouchant dans un long couloir où s'alignaient les loges des artistes. Au fond, une dizaine de marches grimpaient vers un autre couloir. Les trois hommes poussèrent un battant coupe-feu, se retrouvèrent dans un petit hall lambrissé de teck et moqueté de blanc. Face à eux, une double porte sculptée, flanquée d'un visiophone. Le gorille à l'attaché-case enfonça le bouton d'appel, entendit la voix de Tobon lancer :

— Entrez !

Le même gorille poussa le battant, et aussitôt suivi par son alter ego, puis par Ortiz, il pénétra dans un immense bureau, foulant une

moquette blanche, identique à celle du hall en grognant :

— *Buenas noches, señor To...*

La suite lui resta dans la gorge. Il venait d'enregistrer toute la scène en même temps. Tobon, pâle dans son fauteuil directorial, ce type assis sur l'angle du grand bureau de marbre gris... et la paire de pieds qui dépassait de derrière le meuble. Des pieds pointant vers le plafond. Simultanément, son instinct avait compris l'inconcevable, et tel l'éclair, sa main libre avait disparu sous sa veste. Au même centième de seconde, son collègue l'avait imité.

Ils n'eurent pas le temps d'en faire plus.

Il y eut deux « flops » et, comme dans un cauchemar, Jimmy Ortiz qui n'avait pas encore aperçu la scène vit les deux arrières de crânes de ses porte-flingues éclater comme des pastèques. Des choses molles et chaudes vinrent l'éclabousser en pleine face, et tandis que les deux masses de muscles s'écroulaient, il ouvrit la bouche sur une exclamation qui ne franchit pas ses lèvres. Tel l'œil d'un redoutable cyclope, l'orifice sombre d'un gros réducteur de son le fixait lui aussi. Au-dessus de l'arme, un regard le clouait sur place. Clair comme le pur acier, glacé comme la banquise. Dans son insolite combinaison noire, le type ressemblait à un commando des forces spéciales de la police ou de l'armée.

— Ferme la porte, Ortiz.

L'inconnu avait parlé presque doucement, pourtant sa voix fit courir un frisson dans la nuque du Latino.

— Vite, insista l'inconnu sans s'énervier.

Complètement tétanisé, Ortiz voyait du coin de l'œil la face livide de Gary Tobon. La trouille du tenancier était si forte qu'elle en était communicative. Ortiz sentit ses boyaux se nouer et, tel un automate, il repoussa le battant dans son dos. Ce dernier émit un petit claquement feutré, et Ortiz comprit que le verrou automatique de sécurité avait joué. Un système qu'il avait lui-même conseillé à Tobon. S'adressant alors à l'ex-proxo, l'inconnu articula du même timbre lugubre :

— O.K. Je n'ai plus besoin de toi.

Jimmy Ortiz vit la main armée du type effectuer un mouvement latéral fulgurant et, de nouveau, un petit « flop » presque ridicule résonna dans la pièce. Horrifié, le Latino vit la tête de Gary Tobon ballotter violemment sur le côté, tandis qu'un geyser rouge giclait à l'oblique, dessinant un jet courbe de liquide rouge. Le patron du night parut chavirer sur sa droite, revint bizarrement en place, avant que son buste ne s'affaisse enfin. Quand le front cogna le marbre du bureau, Ortiz sursauta au bruit sourd que cela provoqua.

— Couché, jeta la voix sépulcrale.

— Hein !

Saisi par cet ordre inattendu, Jimmy Ortiz en avait retrouvé un

semblant de timbre vocal. Les yeux ronds, il considérait le tueur en noir comme si c'était un martien.

— J'ai dit, couché. Là, précisa l'athlète en combinaison, en désignant le sol. Nez sur la moquette.

Complètement dépassé, le Latino obtempéra. Son cœur battait la chamade et il avait envie de vomir. Ne pas savoir à qui il avait affaire le rendait fou d'angoisse. Pourtant, une lueur d'espoir persistait encore en lui. Si l'autre avait voulu le tuer, ce serait déjà fait. Étouffé par l'épaisse moquette, il se hasarda à questionner :

— J'ai rien fait, moi ! D'abord, vous êtes qui ?

— Mack Bolan, renseigna la voix d'outre-tombe. Le grand Fumier.

— Hein !

L'exclamation avait jailli d'Ortiz sans qu'il l'ait vraiment voulue. Instinctivement, il décolla la tête du sol, forçant sur sa nuque pour regarder vers le haut. Au-dessus de lui, la bouche bien dessinée de l'homme en combinaison avait esquissé un vague sourire. Toujours tranquillement assis sur le coin du bureau, il semblait animé d'une force et d'une énergie sans faille. Dans son regard d'acier éclairé par la lampe, une lueur sauvage stagnait, comme une menace suspendue.

— *Shit* ! éructa Ortiz en retrouvant son anglais. C'est pas possible !

— Tu veux voir mes papiers ? ironisa l'Exécuteur.

— Merde ! Tu... comment t'es entré ici ?

— Par la porte. J'ai joué au gros client. Une réception de rupins en projet. Tu connais la nature humaine, Tobon m'a ouvert son bureau pour encaisser le pognon.

Ortiz en demeura sans voix un instant, avant de questionner, très inquiet :

— Et... qu'est-ce que tu veux ! Je t'ai rien fait, moi !

— Tu ne m'as rien fait, renvoya le guerrier solitaire, mais tu as fait beaucoup de saloperies et j'en sais long sur toi. Ton pote le dentiste s'est allongé.

— Mad...

Ortiz se tut brusquement, il allait en dire trop. Mack Bolan sourit derechef, hocha la tête.

— C'est ça, Antonio Madero. Avant de le punir pour cette saloperie qu'il a faite à la jeune Pépita, il m'a parlé de votre grosse combine des passages clandestins, et du blanchiment de pognon. Je pense qu'il m'a tout dit. Il espérait que je l'épargnerais.

Le cou toujours tordu, Ortiz s'étrangla de nouveau :

— Tu... tu veux quand même pas dire que tu l'as...

Il hésitait sur le mot et le guerrier solitaire l'aïda :

— Si. Je l'ai flingué. À mon avis, beaucoup trop proprement. Il aurait mérité une mort aussi dégueulasse que lui.

Ortiz émit une espèce de hoquet, tandis que sa tête retombait sur la

moquette. Implacable, Bolan poursuivit :

— Je dois te féliciter, Jimmy.

Du coup, le pourri releva la tête, dardant sur Bolan un regard incrédule.

— Me... féliciter ?

— Affirmatif. Pour trahir ses frères de race, il faut un caractère bien trempé.

— Eh ! Je suis pas chicano, moi ! Je suis vénézuélien.

L'Exécuteur opina.

— Je sais. Madero me l'a dit. Il m'a aussi raconté ta méthode de détroussage. Quand tu largues tes clients dans la nature, ils sont encore plus pauvres qu'avant. Lessivés. La plupart n'ont plus qu'une alternative possible, la délinquance, ou le retour au pays, où de toute façon, ils sont également cuits.

Mack Bolan soupira.

— Tu es une belle ordure, Jimmy.

— Attends ! éructa le Latino. Attends, Bolan ! Tout ça, c'est le système. Si c'est pas moi qui le fais, ce sera un autre et...

— Je connais la chanson ! coupa l'Exécuteur. Vous le jouez tous, cet air-là. Du plus petit dealer au plus gros négociant, en passant par tous les macs et autres racketteurs. C'est pour ça que je ne fais aucune différence entre vous. Comme tu viens de le dire, vous faites tous partie du même système fangeux. Vous méritez tous la mort.

— Non ! Attends ! J'en sais bien plus que tu crois, Bolan ! Pour le truc des vidéos pédophiles, je peux t'aider à remonter plus haut !

Toujours la même chanson aussi du côté de la bravoure. Tous prêts à vendre père et mère. Ravalant son dégoût l'Exécuteur acquiesça :

— Je sais ça aussi. Raconte.

— Hé ! s'excita Ortiz. Tu... si je te dis tout tu passeras l'éponge ?

— Parle !

La voix de l'Exécuteur avait sourdement résonné dans le luxueux bureau, tandis que dans son poing, le réducteur de son du Beretta marquait un frémissement. Dans ses yeux, la lueur dangereuse était devenue menace immédiate et Ortiz s'affola, revenant à l'espagnol :

— *Si, si ! Muy bien !*

Il hoqueta, reprit son souffle avant de se lancer :

— Pour les vidéos, les boss ne sont pas d'ici, mais de Los Angeles.

Bolan aurait pu s'en douter. Le monde du cinéma n'était plus ce qu'il avait été.

— Continue, ordonna-t-il. Leurs noms ?

— Bontane, souffla Ortiz. Emilio et Luciano « Gordo » Bontane. Ils sont installés à Hollywood.

Logique. Bolan s'enquit pourtant :

— Comment sais-tu ça ?

— Ils... ils sont à la fois producteurs et réalisateurs. Des Sicilos. Je les ai connus autrefois, j'ai travaillé pour eux dans des productions X.

— En qualité de quoi ?

— Je... acteur.

Un rictus étira les lèvres de l'Exécuteur.

— Acteur, hein ! Tu faisais l'étalon ?

— Si... c'est même comme ça qu'on m'appelait.

L'Exécuteur insista :

— Pour la gosse, c'est eux qui t'ont contacté ?

— Non ! Merde, je m'ankylose, Bolan !

— C'est eux qui t'ont contacté ?

— Non ! C'est un type. Un certain *mister* Sam.

— Comment sais-tu que ce Sam travaille pour les Bontane ?

— Lui aussi, gémit Ortiz, je l'ai connu autrefois. Toujours sous le même nom. Il bossait déjà pour les Bontane, et il m'a dit que c'était pareil maintenant.

— Tu racontes des craques, gronda Bolan.

— Non ! Je te jure que... merde ! gémit Ortiz en se tortillant sur la moquette comme un lombric blessé. Ça fait vachement mal, cette position !

— Ça dépend, répondit l'Exécuteur. Et pour la jeune Pépita, ça s'est passé comment ?

— Ben, tout était déjà préparé, renseigna Ortiz.

Puis il raconta la manip dans ses moindres détails. Des infos qui recoupaient parfaitement celles de Madero, et comme lors du débriefing de ce dernier, Mack Bolan sentit de nouveau le dégoût le saisir. Ces deux-là, comme les autres, n'étaient que d'infâmes ordures.

— La suite, gronda-t-il, écoeuré. Fais vite.

— Je... deux types sont arrivés de L.A, ajouta Ortiz d'un ton de mourant. Un opérateur, et un acteur. À l'heure convenue du rencard de la gosse chez le dentiste, ils étaient sur place, prêts à opérer.

— Toi aussi ?

— Non ! Non, parole ! J'ai fait que les mettre en contact.

— Sûr ?

— Parole, je te dis ! Merde, Bolan ! Ça fait mal, de rester comme ça !

— Ça dépend, répéta l'Exécuteur.

Puis son index enfonça la détente du sinistre Beretta. L'arme toussa dans son poing, envoyant une ogive brûlante de 9 mm dans la tête du Latino. Celui-ci poussa un cri sourd, il y eut du sang partout, et tandis que son corps de pourri tressautait une dernière fois *post mortem*, le guerrier solitaire acheva :

— Quand on est mort, on n'a plus mal... paraît-il.

CHAPITRE V

Situé au sommet de la tour *La Fayette*, de Rosewood Avenue, l'immense bureau-penthouse de don Alessandro Pavarone ouvrait ses innombrables baies-terrasses sur Los Angeles tous azimuts. Un panorama qu'aucun des rares visiteurs admis dans le fief de don Alessandro n'avait jamais pu admirer. La « passerelle » aurait aussi bien pu se situer au fond d'un abri anti-atomique, ou dans un sous-marin. On était la nuit, mais c'était pareil à n'importe quelle heure. Une fois pour toutes, le maître des lieux avait décidé que la lumière du jour n'y entrerait jamais. Il haïssait le soleil. Cela remontait à très loin, et personne n'en connaissait la vraie raison. Sauf peut-être le vieux Frankie Strella, le *consigliere* des débuts de Pavarone. Mais frisant la sénilité, ce dernier était maintenant sur la touche, se contentant d'assurer la liaison entre le boss et certains intermédiaires de seconde zone, notamment en matière de productions X. Le secret était donc bien gardé et les autres supposaient seulement que cette phobie de Pavarone était liée à un drame personnel et ancien. Résultat, depuis l'accession de don Alessandro au sommet local de l'Organisation, les *tenenti* et *consiglieri* qu'il recevait à la « passerelle » risquaient la déprime. Pour éclairer l'immense penthouse, il n'y avait en tout et pour tout que deux lampes de bureau. Avec le temps, l'avocat-conseil Fernando Crassi avait fini par s'y habituer, contrairement à Michele Pasco, dit « Il Tenore », le second *consigliere* de la famille. Pour ce dernier, monter à la « passerelle » ou descendre dans la capsule d'observation sous-marine du *Nautila* constituait un véritable Golgotha, car à l'insu de tous, il était claustrophobe. Au point d'en être vraiment malade.

Un jour, il en mourrait. Il le pressentait dans chaque fibre de son corps.

Heureusement, Alessandro Pavarone n'avait jamais découvert sa phobie. Ça lui aurait fortement déplu. Lui, ne supportait que les lieux clos et la pénombre. C'était d'ici, ou parfois du *Nautila* et uniquement par téléphone, qu'il dirigeait ses affaires. Propriétaire de toute une chaîne de magasins italo et de pizzerias, associé majoritaire ou

actionnaire principal de plusieurs sociétés de productions cinématographiques et télévisuelles, dont la *Manta Pictures*, la moins avouable de toutes, il faisait partie des businessmen qui comptent à L.A. Mais contrairement à la plupart de ses homologues, on ne connaissait rien de lui, il n'apparaissait jamais nulle part, vivait quasiment reclus et n'avait que deux passions. Le pouvoir... et la mer.

Plus exactement les fonds marins. Autrefois plongeur émérite, il avait dû renoncer à sa passion, victime d'une décompression accidentelle qui avait failli lui être fatale. Sorti de l'hôpital avec un poumon abîmé, les tympanes crevés et quasiment aveugle de l'œil droit, il avait dû attendre des années, avant de réunir l'argent nécessaire à la coûteuse astuce, qui lui avait de nouveau permis d'admirer le grand bleu en direct.

Le *Nautila*. Un superbe yacht, officiellement armé, à la fois pour la croisière, et la recherche océanographique. En réalité, un faux labo flottant, dont l'équipage panaméen appartenait à la mafia. Une partie de sa quille très spéciale était en fait un module « habitable » et manœuvrable, aux parois équipées de larges hublots en verre blindé, où Pavarone aimait inviter ses *consiglieri*, très tôt le matin, pour y admirer la faune et la flore. Voir l'aube éclairer peu à peu le bleu des profondeurs avait quelque chose de magique. De magnifique. Le *Nautila* n'était rien d'autre qu'une folie technologique au coût exorbitant, légalement propriété de la *Sea Research Company*, elle-même composante d'une holding panaméenne, dirigée en sous-main par la mafia US, sous le contrôle d'un certain Ange Castellano. Dans la nébuleuse de l'*Organized Crime*, rien n'était jamais simple.

Brisant soudain le long silence qui s'était installé entre les trois hommes, la voix feutrée et presque douce d'Alessandro Pavarone s'éleva :

— Je suis sûr que c'est lui.

Assis derrière son grand bureau de verre et d'acier, ses longues mains pâles et fortement veinées posées sur le meuble comme pour y prendre appui, il fixait ses deux *consiglieri* de son lourd regard sombre, à peine visible sous les plis des paupières. Un regard si noir, si terne, que dans l'étroite face chevaline et crayeuse, il ressemblait à celui d'un mort. Face à lui, chacun assis au bord de son fauteuil, Crassi et Pasco échangèrent un bref coup d'œil incrédule, et Crassi questionna :

— Qui ça, lui ?

Il portait sa cinquantaine obèse avec une certaine élégance, son énorme bedaine judicieusement dissimulée sous l'ample veste de son costume taillé sur mesure. Avec le chétif et déplumé Pasco près de lui, on aurait dit Laurel et Hardy. En beaucoup moins sympathiques. Leur métier, à eux, c'était le crime. Ou plutôt, faire en sorte que les affaires mafieuses de leur patron passent pour être toujours parfaitement

légal. Comme don Pavarone tardait à répondre, ce fut Pasco qui relança, d'une voix étonnante de pur ténor :

— À quoi pensez-vous, *padrone* ?

Comme Crassi, et pour plaire à Pavarone qui appréciait cela, il émaillait sans cesse ses propos de leur commune langue natale.

— À quoi veux-tu que je pense, *stupido* ! renvoya don Pavarone. À ça, bien sûr !

Il désignait les journaux étalés devant lui, et il précisa :

— Je pense à eux. À leur mort !

Sournoise, une sourde inquiétude l'avait peu à peu gagné. Depuis sa nomination aux commandes de L.A, tout avait parfaitement fonctionné, à peine s'il avait eu besoin de graisser quelques pattes de fonctionnaires ici ou là. Le calme plat, des affaires qui marchaient bien, sans attirer l'attention, y compris dans le secteur sensible de San Diego. Et voilà que, subitement, cette belle ordonnance se voyait bousculée. Trois cadavres d'un coup. Le Dr Madero, Jimmy Ortiz et Gary Tobon. Tous liés au même marché : celui du blanchiment. À cet instant de sa réflexion, le téléphone sonna. Il décrocha et une voix dure résonna dans le combiné.

— Sandro ?

Une voix qu'Alessandro Pavarone connaissait bien, celle du super-boss Ange Castellano en personne. Les deux hommes travaillaient ensemble depuis des années, mais Castellano appelait rarement.

— *Sì*, Ange, répondit don Pavarone. Je savais que tu appellerais.

— Alors, tu sais pourquoi je le fais.

Don Pavarone jeta un regard aux journaux étalés sur son bureau, hocha lentement la tête, tandis que ses *consiglieri* adoptaient des mines de circonstance. Il n'y avait qu'un seul Ange parmi les relations de leur patron. Ange Castellano, un super-capo qui leur avait toujours fichu la trouille.

— *Sì*, répondit encore Alessandro Pavarone dans le combiné. Je viens d'avoir les journaux.

Il y eut un silence au bout du fil, avant qu'Ange Castellano ne crache littéralement :

— Bordel ! Tu sais qui a fait ça ?

— *Sì*, hésita Pavarone. Je crois que je le sais.

— Il est revenu dans le secteur, hein !

— Ça se pourrait, Ange. Mais nous pouvons évidemment nous tromper.

— On ne *peut pas* se tromper, bordel ! Je te dis que c'est le Fumier ! Il est chez nous ! Je la renifle à plein pif, la grande ordure ! Il est revenu nous narguer, Sandre ! Il est venu *te* narguer. *Te* provoquer !

Un rictus déforma les lèvres décolorées d'Alessandro Pavarone qui fit observer, de parfaite mauvaise foi :

— Pardon, Ange. Mais les événements se sont déroulés à San Diego, pas à L.A.

— C'est pareil et tu le sais. Selon nos derniers accords avec la *Commissione*, le *capo* de L.A. chapeaute désormais toute la zone sud, jusqu'à la frontière mexicaine. Or, le *capo* de L.A, c'est toi, non ?

— *Si*.

— Alors, S.D est aussi ton fief. Et si la grande pute attaque de nouveau nos gars de S.D, c'est à toi qu'elle s'en prend.

— À toi aussi, renvoya doucereusement Pavarone. Car *toi*, tu *me* chapeautes.

Un autre silence s'établit, au terme duquel la voix désagréable d'Ange Castellano grinça :

— Ouais. Dans ce cas, c'est à toi et moi qu'il va avoir affaire, le Fumier. Parole. Cette fois, on va se le payer. Et puisque c'est moi qui chapeaute, je vais te dire ce qu'il faut faire.

— J'écoute, acquiesça Pavarone, intéressé.

— Au téléphone ? Pourquoi pas par voie de presse ! ricana Castellano. Je t'attends dans ma voiture. Maintenant.

— Tu es en ville ? s'étonna le boss de L.A.

Depuis le dernier blitz de Bolan le Fumier contre lui(5), tout le monde savait qu'Ange Castellano se planquait. Pour qu'il vienne montrer son nez à L.A. dans de telles circonstances, il fallait qu'il soit nerveux. Dans sa position actuelle de *capo* aussi important, Pavarone aurait envoyé quiconque promener, mais personne ne pouvait faire ça à Ange Castellano. Enfin, pour le moment. Il ergota pourtant :

— Maintenant ?

— Tu crois que je suis venu pour m'amuser ? Je suis en bas. Une Mercedes grise. Dépêche-toi. Et laisse tes chiens à la niche, je veux faire dans le discret.

— O.K., finit par soupirer le nouveau boss de L.A.

Il raccrocha, ordonna à ses *consiglieri* :

— Restez là. Je reviens.

Puis il quitta la pièce, aussitôt accueilli à la porte par les deux gorilles qui montaient la garde. Des types au front bas, aux cheveux ras, tout en muscles, ex-spécialistes du « recouvrement de contentieux », directement recrutés dans les bas-fonds de Palerme. Une fois dans l'ascenseur, il précisa :

— Attendez-moi dans le hall, et surveillez le secteur.

Ils hochèrent silencieusement leurs têtes de brutes, chacun une main près de la ceinture. Au rez-de-chaussée, le gardien de nuit les salua respectueusement de son bureau, baissant ensuite pudiquement les yeux quand les flingueurs prirent leur faction. Il était grassement payé pour ne rien voir, ne rien entendre et ne rien dire... sauf à qui payait encore mieux. En émergeant sur le trottoir, Pavarone vit tout de suite

la Mercedes, toutes glaces fumées relevées, sauf celle du chauffeur. En le voyant arriver, ce dernier quitta la voiture pour lui ouvrir la portière arrière. Sous sa veste, on devinait des bosses suspectes. Pavarone prit place sur la banquette.

— *Buonasera*, Sandro.

— *Buonasera*, Ange, renvoya le boss de L.A.

Le chauffeur avait regagné son volant et la Mercedes avait démarré. Grâce à la glace séparant l'avant de l'arrière, les deux hommes pouvaient parler librement. Selon son habitude, Ange Castellano entra immédiatement dans le sujet.

— C'est sûr, commença-t-il. Sûr que c'est bien lui.

Pavarone savait qu'il parlait de Bolan. Il questionna :

— Qu'est-ce qui te le fait croire ?

Le *capo di tutti capi* se frappa le front avec force :

— Ça, répondit-il, presque mauvais. C'est ça, qui me le fait croire. Et on va agir comme si on en avait la preuve.

— D'après toi, c'est le blanchiment qui l'intéresse ?

— Blanchiment mes fesses ! C'est cette connerie de film avec la gamine. Le Fumier, c'est sur cette piste-là qu'il est. Aussi certain que deux et deux font quatre.

— Même question, insista le *capo* de L.A. Qu'est-ce qui te le fait croire ?

— Même réponse, Sandro, renvoya Castellano avec le même geste sur son front. Même réponse. Suffit de réfléchir. Depuis le dernier blitz de cette salope dans le secteur, rien n'a eu le temps de filtrer de nos nouvelles structures. Même les indics potentiels sont dans le potage. Je t'accorde que ça n'aurait sûrement pas tardé à jaser, mais jusqu'à maintenant, conviens-en, ça a été le black-out, non ?

— Si, convint Pavarone avec une certaine fierté.

Ce secret dont semblait se vanter Castellano était surtout son œuvre à lui. Grâce à ses multiples activités « honnêtes », les fédéraux ne l'avaient fiché qu'en « éventuelle odeur de mafia ». Or, on le savait, Mack Bolan prenait justement ses sources à ce niveau. Il avait sûrement un ami haut placé dans les services et, grâce à lui, savait presque tout de ce qui concernait les *amici*, non seulement aux States, mais également à l'étranger. Un véritable cancer, qu'on avait des dizaines de fois tenté de « traiter ». En vain. Ce type semblait doué d'une incroyable faculté de survie.

— Tes gars ont eu tort, Sandro, reprit Ange Castellano après un silence. Ils n'auraient jamais dû se servir de cette gamine. Nos réseaux sont suffisamment fournis en mômes sans défense pour ne pas prendre ce type de risque.

C'était vrai. Grâce au « acteurs intraquables » prélevés un peu partout à l'étranger, et immédiatement supprimés, ou réinjectés dans les

filières de la prostitution pédophile, la combine des cassettes du même nom fonctionnait depuis longtemps, sans incident notoire. À part une fois, deux ans plus tôt, deux jeunes Colombiens, qui avaient plongé d'un de ces yachts-studios, pendant le tournage d'une scène hard, au large de Saint Domingue. Mais suivant les instructions, les porteflingues présents avaient aussitôt rafalé tous azimuts. Des quintaux de plomb. Et avec tous ces requins qui pullulaient dans le secteur...

— Tu as raison, Ange, admit Alessandro Pavarone, pincé. C'est une combine qu'ils ont montée de leur propre chef. Pour mieux coincer le dentiste. Si ça n'avait tenu qu'à moi...

— Je sais ! coupa Castellano, agacé. N'empêche que le Fumier a dû apprendre l'incident d'une manière ou d'une autre, et qu'il a rappliqué du New Jersey en courant.

Le New Jersey où, justement, Ange Castellano avait bien failli laisser toutes ses plumes. Encore sous le coup de l'épouvantable blitz, le *capo di tutti capi* passait des nuits blanches. Cette fois, ils avaient vraiment failli l'avoir, le grand Fumier ! Raté d'un cheveu. À hurler de rage, à flinguer tout ce qui bouge.

Il observa un silence, et pendant que la Mercedes revenait vers Rosewood Avenue, il grinça :

— Je suis sûr que ce porc d'Ortiz s'est déboutonné. Quel est son fil conducteur ici ?

— « Gordo », répondit Pavarone sans hésiter. Luciano « Gordo » Bontane.

Il connaissait tous les rouages de sa famille, jusqu'au plus infime.

— Dans ce cas, ragea Castellano dans la pénombre de la Mercedes, on peut être certain que Bolan la Pute sait maintenant tout de ton « Gordo », et qu'il va rappliquer ici avec son putain de char de guerre !

C'était justement ce à quoi Pavarone était en train de penser un peu plus tôt dans son bureau. Il s'en ouvrit à Castellano qui ricana d'un ton aigre :

— Saines réflexions, Sandro. Très saines réflexions. Mais as-tu au moins trouvé la parade ?

Pavarone grimaça dans la pénombre.

— Pas encore, dut-il avouer. Mais j'ai...

— Ça va ! coupa Ange Castellano. Qui est-ce qui le traite, « Gordo » ?

Encore une fois, don Pavarone renseigna immédiatement :

— Paolo Balsamo, dit *mister Sam*.

— Bien ! soupira Castellano. Bien ! Alors, écoute bien, Sandro. Écoute bien, et fais exactement ce que je vais te dire. Parce que si tout fonctionne comme je le pense, ni Bolan le Fumier, ni son putain de char de guerre ne nous feront plus jamais de misères.

Il marqua un temps, et répéta :

— Jamais !

Puis il expliqua son plan à Pavarone. Longuement, dans les moindres détails, lui laissant ensuite le temps de le digérer avant de questionner :

— Tu peux faire ça, Sandro ?

Le premier instant d'incrédulité passé, don Alessandro Pavarone hocha lentement la tête et, dans l'habitacle feutré de la Mercedes, sa voix s'éleva, plus douce encore qu'à l'ordinaire :

— *Si*, Ange. Je peux.

Il observa une légère pause à son tour, ajouta comme pour lui-même :

— C'est vraiment un bon plan, Ange. Un très bon plan.

Il était sincère.

CHAPITRE VI

C'était une chambre, et c'était une piscine. Les deux combinés ensemble, dans une immense pièce organisée en serre, avec caillebotis de teck au sol, et plates-bandes plantées d'essences tropicales. Inscrit dans l'ensemble, le bassin en forme de U mesurait environ huit mètres sur quatre dans sa plus grande surface, et le grand lit à baldaquin s'inscrivait entre les deux branches du U. Une chambre démente, créée autrefois pour un chanteur de rock complètement allumé, disparu depuis, victime d'une overdose d'héroïne. Détail qui n'avait absolument pas rebuté Luciano « Gordo » Bontane, consommateur lui-même de rêve artificiel. Lui, c'était la coke. Toujours avec modération, sauf ce soir. En compagnie de ces deux très jeunes starlettes complètement pétées sur les bras, il avait un peu forcé sur la poudre et le gin. Résultat : de piètres performances physiques, qui l'avaient obligé à sniffer un, puis deux poppers, ces petites ampoules autocassables remplies de nitrate d'amyle. Grâce à ce puissant vasodilatateur, et au prix d'une violente migraine, favorisée elle-même par une sono d'enfer, il avait enfin pu se payer une des filles. Un bref et très décevant accouplement, qui le laissait sur sa faim, neurones éclatés. Maintenant, le cœur fou, le souffle court et le sexe en berne, il reposait, son énorme corps nu et gélatineux vautre sur le drap chiffonné, espérant se refaire un peu d'énergie. Pendant ce temps, les starlettes avaient repris leurs jeux d'eau. Excitées comme des puces, magnifiques dans leur nudité tout juste post-adolescente et riant aux éclats, elles plongeaient sans arrêt, repêchant adroitement les petits cadeaux qu'il leur jetait de temps à autre. Des dollars, étroitement roulés dans des douilles vides de calibre .44. Une façon de payer que « Gordo » Bontane avait trouvé très amusante, mais qui commençait à l'agacer.

Ce soir, il n'était pas dans le coup. Presque aussi impuissant que son sénile frangin, Emilio. Trop préoccupé. Depuis qu'il avait appris les exécutions de San Diego, notamment celle d'Ortiz, il ne dormait plus très bien. Des morts inquiétantes. Survenues juste après cette histoire de vidéo chez le dentiste, elles avaient déclenché comme un signal

d'alarme dans l'esprit du producteur. Il s'en était évidemment aussitôt ouvert à son frère, qui avait demandé son avis à *mister Sam*, qui, paraît-il, avait lui-même pris le conseil de sa hiérarchie. Et bien que cette dernière ait jugé l'affaire « sans importance », Luciano « Gordo » Bontane continuait à s'inquiéter. Il n'aurait pourtant su dire pourquoi exactement. Question d'instinct.

— Luciano ! cria soudain une des filles en émergeant de l'eau. Il n'y a plus rien, au fond !

Perdu dans ses pensées, le poussah avait cessé d'envoyer ses douilles-dollars. Agacé, il en lança une poignée, attendit que les starlettes soient de nouveau remontées, avant de décréter :

— C'est fini pour ce soir, disparaissiez !

— Oh ! s'écria l'autre fille, mimant la désolation. Luciano chéri !

Elle faisait saillir sa superbe poitrine hors de l'eau, prometteuse en diable. « Gordo » aurait pu prendre un autre poppers dans le coffret resté ouvert sur son chevet, mais son cœur battait comme un tam-tam et il respirait de plus en plus mal. Pas envie de crever.

— Vous avez le pognon, s'énerva-t-il. Alors, foutez le camp !

Elles quittèrent le bassin en protestant, et en voyant les jeunes derrières rebondis qu'elles tendaient vers lui en se séchant, il faillit céder. Mais à cet instant, celle qui avait réclamé des douilles-dollars un peu plus tôt demanda :

— Et ton film, Luciano chéri, on le fait quand ?

Toutes des salopes, songea le producteur qui répondit néanmoins :

— Bientôt, bientôt.

Autant garder le contact, elles avaient des culs divins.

Un instant plus tard, les starlettes disparaissaient enfin, et « Gordo » Bontane laissa aller sa graisse dans les oreillers avec un soupir. Il se sentait encore mal et des tas de clichés pleins de cadavres défilaient dans sa tête. Il ferma les yeux un moment, essayant sans succès de chasser les images, les rouvrit, encore plus mal à l'aise. Des yeux qui s'arrondirent de stupeur, et d'incrédulité.

— Bonsoir, Gordo.

Le grand type en noir le fixait d'un regard d'acier, le dominant de toute sa taille, planté là, immobile au pied de son lit. Dans son poing, l'automatique au canon prolongé d'un gros bulbe le regardait aussi. Sinistre comme la mort, comme la voix de l'homme en noir. On l'aurait dite venue du fond de la terre. Complètement atomisé et le cœur prêt à exploser, le poussah avait ouvert la bouche sur une sorte de hoquet ridicule, mais rien autre n'en sortait et l'inconnu aux yeux d'acier ajouta :

— On entre chez toi comme dans un moulin, Luciano. Pas très prudent, ça.

— Qui... qui êtes-vous ?

Ça y était, « Gordo » Bontane avait réussi à retrouver la parole. Simultanément et par pur réflexe, sa main droite était montée vers un oreiller, tandis que la voix sépulcrale répondait :

— Mon nom est Mack Bolan.

La dextre de « Gordo » Bontane s'arrêta net. Ce nom, il l'avait déjà entendu prononcer. Par *mister* Sam en personne, à propos de tueries particulièrement sanglantes, dont ce type serait responsable. Ce Bolan, c'était un mythe, chez les *amici*. L'Exécuteur. Le diable en personne, à la fois plus haï et plus craint que tout. Sam l'avait appelé Bolan la salope, ou encore le grand Fumier. Mais avec sa cervelle encore engluée par la dope et les poppers, « Gordo » Bontane ne comprenait ni comment, ni pourquoi ce type était là. Comme lisant dans ses pensées, le grand Fumier commenta :

— Bel Air a beau être un quartier très patrouillé par la police, j'ai sauté ton mur d'enceinte sans problème, et dans leur pavillon, tes gardiens étaient trop captivés par la télé pour remarquer quoi que ce soit. Je suis ici depuis un moment, mais j'ai préféré te laisser conclure, avec les filles. Sympa, non ?

Subitement, alors que l'Exécuteur soulevait l'oreiller pour s'emparer du petit Colt Agent .38 qui se trouvait dessous, un éclair de lucidité fulgura sous le crâne de « Gordo » et il comprit les trois morts de San Diego, c'était l'Exécuteur !

— Je vois que tu as saisi, railla froidement Bolan.

— Hé ! s'agita « Gordo » Bontane en voulant attraper sa robe de chambre restée par terre, je t'ai rien fait !

— Là n'est pas la question, renvoya l'Exécuteur en stoppant le mouvement de Bontane. Et reste à poil.

Il connaissait les petits trucs qui cassent la résistance de l'adversaire. Un type nu était toujours beaucoup plus coopératif. Passant à l'essentiel, Mack Bolan enchaîna :

— Jimmy Ortiz m'a parlé de toi, de ton frère et de vos activités dans la vidéo pédophile. Il m'a révélé plein de choses intéressantes sur vos saloperies. Maintenant, tu vas me dire le reste. *Tout* le reste.

Les traits de « Gordo » s'étaient encore affaissés. Ce Bolan était vraiment le diable. Il allait devoir jouer très serré s'il voulait sauver sa peau. Si au moins son cœur avait cessé de battre comme un dingue, et si sa migraine s'était un peu calmée !

Réunissant en hâte ses anciens dons de comédien raté, il mima un soudain accablement et souffla, les yeux honteusement baissés :

— Pour les gosses, je sais, c'est dégueulasse.

— Une telle abjection, ça ne porte pas de nom, rectifia Bolan, glacé.

— Je ne voulais pas ! protesta soudain « Gordo », les larmes au bord des yeux. Je ne voulais pas, mais ils m'ont obligé ! C'était ça, ou les pieds dans le ciment !

C'étaient toujours les autres. Grimaçant de dégoût, Bolan demanda :

— Qui ça, *ils* !

« Gordo » secoua la tête en gémissant :

— J'en sais rien exactement ! Ça peut être pour n'importe laquelle des boîtes de production de X qui m'emploient ! Ça peut aussi bien être pour une autre ! Moi, j'ai jamais eu affaire qu'à un seul type.

C'était possible. Bolan pressa :

— Qui ?

— Merde ! gémit encore « Gordo ». Si je le dis, je suis mort !

Le réducteur de son du 92 F vint s'enfoncer dans son bas-ventre et la voix sépulcrale gronda :

— Si tu ne le dis pas, tu meurs tout de suite !

Tétanisé sur le drap, le Sicilien gémit derechef :

— Sois pas salaud, Bolan ! J'ai jamais tué personne, moi ! J'ai rien fait que des films pornos !

— Pas seulement pornos, pourri. Les vidéos pédophiles, c'est *aussi* de l'assassinat. Sans compter vos sales combines pour vous procurer ces pauvres gosses. Parle. Vite.

Secouant de nouveau la tête, le producteur lâcha du bout des lèvres :

— *Mister Sam*.

Un nom déjà prononcé par feu Jimmy Ortiz. Cela confirmait l'information, mais ça ne faisait guère progresser l'affaire. Ce *mister Sam* n'était de toute évidence qu'un simple intermédiaire. Se penchant sur « Gordo », l'Exécuteur insista :

— Ça, je le sais déjà, pourri. J'en veux un peu plus. Le vrai nom de ce Sam, par exemple.

— J'en sais rien !

L'Exécuteur enfonça un peu plus le réducteur de son dans la couenne de « Gordo » en menaçant :

— Attention, Luciano !

— Non, non ! hoqueta le Sicilo. Non ! Fais pas ça !

Une grosse veine battait à la tempe de Bontane et il semblait sur le point d'étouffer. Il haleta encore, misérable :

— J'en sais pas plus ! Peut-être que Sam mène à des gens que je connais sans le savoir, peut-être pas, mais j'en sais pas plus. Parole.

Cela aussi se tenait. Malheureusement. Le guerrier solitaire le savait, certaines activités de la mafia étaient si cloisonnées que même les *capì* locaux de ces secteurs ignoraient les noms et attributions de leurs homologues directs.

— Garde ta parole, ordure, gronda l'Exécuteur. Maintenant, parle-moi de toi. Comment ça marche votre combine ?

— Je suis pas au courant de tout, protesta Bontane. Je sais seulement ce qui nous concerne, mon frère et moi.

— Dis toujours. Comment ça se passe, quand ils veulent faire une vidéo pédophile ? Qui procure les gosses ? Où est-ce que ça se tourne ? Qui filme, qui sont les « acteurs » adultes ? Vite !

— Les gosses, commença péniblement « Gordo », ils sont fournis par le commanditaire.

— Toujours des étrangers ?

— Toujours.

— Et les acteurs adultes ?

— Difficile à dire. Souvent, quand ça se tourne ici, l'étalons qu'on nous envoie parlent mal l'anglais.

— Qu'est-ce que tu veux dire par : quand ça se tourne ici ?

— Disons... disons que souvent, il y a une équipe ou deux qui vont tourner à l'étranger. Au Mexique, en Colombie, au Pérou et ailleurs.

Bolan tiqua.

— Tu veux dire, toujours, et seulement en Amérique Latine ?

— Non. Je sais qu'ils font aussi l'Extrême-Orient. Surtout du côté de Bangkok. Mais ça, je l'ai juste deviné. En cuisinant un peu *mister* Sam à la longue.

L'Exécuteur avait déjà entendu évoquer ce fléau mondial par Hal Brognola, mais ce soir, il commençait à se faire une idée plus précise de la combine. Il questionna encore :

— Si j'ai bien compris, quand ça se passe aux States, c'est à ton frère et à toi qu'on s'adresse ?

— Si.

— Où est-ce que ça a lieu, en général ?

— Jamais au même endroit. On ne le connaît qu'un jour ou deux avant. Avec le scénario qui est également fourni.

Le scénario ! Bolan avait envie de le frapper. Apparemment calme, il insista :

— Comment ça se passe, ensuite ?

— Ben... mon frère et moi, on arrive sur les lieux où tout le monde a déjà été acheminé par des hommes du commanditaire, et on tourne dès qu'on peut.

— Qu'est-ce que ça veut dire, dès que vous pouvez ?

Géné, « Gordo » hésita, finit par lâcher :

— Ben... dès que les gosses sont prêts, quoi.

Bolan avait envie de cogner.

— Pour qu'ils soient... prêts, vous les menacez, vous les frappez ?

— Non, non ! Parole ! En général, ils... on leur a refilé des trucs à boire. Enfin... pour les détendre. Les rassurer.

L'ordure haletait de plus belle et sa grosse face grasseuse était rouge brique, avec cette veine qui n'en finissait pas de grossir et de battre sur son front. Sa migraine avait viré au cyclone sous son crâne, et il eut brusquement peur de mourir là. Sous nitrate d'amyle, des types

étaient crevés d'infarctus. Fou de peur et l'esprit en déroute, il voulut se redresser sur le lit, fut arrêté par le réducteur de son du Beretta. Il entendit un déclic, sentit l'arme frémir dans son bas-ventre, et il supplia :

— Attends, Bolan ! Attends !

— J'attends quoi ?

— Attends... que je te dise. Je peux t'aider à les coincer ! Je peux t'aider à... Je sais qu'on va bientôt tourner un truc. On m'a prévenu par téléphone. *Mister Sam* va pas tarder à se pointer. Il contactera mon frère. Ou moi. C'est toujours comme ça. T'auras plus qu'à lui tomber dessus. Lui, il crachera le morceau. C'est une vraie couille molle !

De plus en plus ignoble.

— Quand ? demanda Bolan.

— Je... je l'ignore encore.

— Tu mens !

— Non ! Je te jure ! Mais dès que je saurai, je te préviendrai. Parole !

Mack Bolan hocha lentement la tête.

— O.K., déclara-t-il.

Puis d'un geste foudroyant, il frappa le front du poussah du talon de la paume. Cela fit un petit claquement mou, qui parut enfoncer la tête de « Gordo » dans le matelas. K.O. Il émit un soupir bizarre, devint inerte, yeux clos, mais respiration encore saccadée. Sans perdre de temps, l'Exécuteur remisa le 92 F dans son holster d'épaule, fouilla la robe de chambre bouchonnée par terre, y trouva un mouchoir, dans lequel il brisa une demi-douzaine de poppers, en retenant sa respiration. Puis résolument, il plaqua le tampon bourré de nitrate d'amyle sur le nez de « Gordo ». Celui-ci inspira une, deux, trois fois, avant de sursauter comme sous le coup d'une intense décharge électrique. Un grognement sourd s'éleva de sous la boule du mouchoir et soudain, les tempes, les joues et le cou du pourri virèrent au violine, se gonflant démesurément. Bolan maintint un moment la pression sur le nez de Bontane, puis ôta le tampon, fit tomber les éclats d'ampoules par terre et empocha le mouchoir, avant de se redresser en respirant de nouveau. Sur le lit, Luciano « Gordo » Bontane haletait de plus belle, d'un souffle précipité et sifflant, et tout le réseau veineux de son gros corps semblait être brusquement remonté à fleur de peau, dessinant d'épais méandres noueux. Une odeur aigre, piquante et volatile flottait dans l'air moite de la chambre-serre. Soudain, « Gordo » eut un nouveau sursaut, un râle sortit de sa bouche cyanosée, et son sexe jusqu'alors flacide gonfla subitement, prenant des proportions alarmantes. L'instant d'après, le cinéaste pédophile poussa un cri étranglé, ouvrit une bouche démesurée, avant de retomber inerte sur le drap.

L'infarctus tant redouté avait frappé. Juste un peu favorisé par l'overdose de poppers.

— Salut, pourri, jeta Mack Bolan en s'éloignant.

Ce mode d'exécution n'était pas vraiment sa *cup of tea*, mais ce soir, il n'avait guère eu le choix. S'il voulait remonter la piste de ces ordures, la mort de « Gordo » devait passer pour accidentelle.

CHAPITRE VII

Il y eut un déclic et la voix de Bontane éclata dans le petit haut-parleur du magnétophone :

— Attends, Bolan ! Attends !

— J'attends quoi ?

— Attends... que je te dise. Je peux t'aider à les coincer ! Je peux t'aider à... Je sais qu'on va bientôt tourner un truc. On m'a prévenu par téléphone. *Mister Sam* va pas tarder à se pointer. Il contactera mon frère. Ou moi. C'est toujours comme ça. T'auras plus qu'à lui tomber dessus. Lui, il crachera le morceau. C'est une vraie couille molle !

Immobile à son bureau, don Pavarone gardait les mains sagement croisées devant lui, sa face chevaline d'aspect maladif légèrement tendue en avant. Devant lui, les figures des deux *consiglieri* s'étaient comme rétrécies, tandis qu'un troisième personnage, le *tenente* Gene Simoni, attendait debout, légèrement en retrait. Le nom de Bolan avait claqué dans la pièce à la manière d'un coup de canon, et tout le monde comprenait l'importance d'un tel enregistrement. Pendant ce temps, la voix sépulcrale avait repris dans le haut-parleur :

— Quand ?

— Je... je l'ignore encore.

— Tu mens !

— Non ! Je te jure ! Mais dès que je saurai, je te préviendrai. Parole !

Il y eut un silence, puis de nouveau la voix du grand Fumier, qui dit simplement :

— O.K.

Suivirent d'autres sons difficiles à identifier, puis au bout d'un moment, plus rien. Dans l'immense bureau-penthouse, les *consiglieri* et le *tenente* semblèrent se détendre imperceptiblement, aussitôt ramenés à la dure réalité par don Pavarone qui les doucha de sa voix douce :

— C'est lui qui l'a tué.

— *Ma*, s'exclama, étonné, le *consigliere* Crassi. *Ma*, don Alessandro, les flics ont dit...

— Je sais que les flics ont conclu à l'accident par surdose, coupa le

capo. Je sais aussi qu'ils se sont fichus dedans. Pour moi, c'est Bolan qui lui a fait prendre de force le poppers.

Levant les yeux sur le *tenente* Gene Simoni, il questionna :

— Qu'en pensent tes S.S. ?

Les S.S. s'appelaient en fait Tex Molina et Dan Ferrera, deux anciens agents du *secret service*, d'origine italienne, autrefois attachés à la sécurité rapprochée du président Reagan, et qui avaient été très désobligeamment « mutés » après l'attentat contre ce dernier. Déçus et amers, ils avaient démissionné pour se recycler dans la sécurité privée. Les ayant repérés, l'Organisation avait veillé à ce que leurs affaires périssent, puis les avait récupérés après d'habiles manœuvres d'approche. Deux recrues de choix, qui gagnaient le triple de leur traitement de fonctionnaires, et dont le dévouement était proportionnel. Pour l'affaire « Gordo » Bontane, ils s'étaient transformés en « plombiers », truffant adroitement la villa de Bel Air de tout un système d'écoutes, d'où cet enregistrement, capté d'une voiture par émission radio, que don Pavarone venait d'entendre de nouveau. L'immense Gene Simoni hocha sa tête chauve et luisante pour répondre, dubitatif :

— Ils disent que Bolan a très bien pu le tuer de cette manière, mais que c'est pas certain, don Sandro.

Intéressé, Pavarone demanda :

— Ils l'ont vu arriver ou repartir de la villa ?

Le costaud secoua la tête, désolé.

— *No, padrone*. Vous aviez ordonné la plus grande discrétion, et à Bel Air, la moindre planque est un véritable exploit.

C'était vrai. Le coin était en permanence désert et les rondes de flics y bourdonnaient comme des essaims de frelons.

— *Bene*, renvoya le *capo*. Puisqu'il¹ faut choisir, nous allons opter pour la version de l'exécution.

Il sembla réfléchir un instant, avant d'ajouter :

— C'est logique. N'ayant pas obtenu les renseignements souhaités, Bolan aura préféré ne pas sonner le tocsin et se ménager une deuxième source.

— Emilio ? risqua Michele Pasco.

— Emilio Bontane, acquiesça don Pavarone. C'est son frère lui-même qui a parlé de lui à Bolan, comme étant son équipier régulier. Il semble donc couler de source que désormais, c'est à lui qu'on continuera à s'adresser. Selon moi, dans cette perspective, l'Exécuteur n'aura d'autre choix que celui de *briefer* désormais Emilio Bontane.

Les deux *consiglieri* hochèrent la tête dans un ensemble touchant. L'exposé du boss était effectivement logique. Mais déjà, don Pavarone reprenait, très professoral :

— Si Bolan est malin, et je crois qu'il l'est, il va prendre en

considération la possibilité que nous puissions avoir éventé l'astuce de la surdose. Dans ce cas, et pour ménager ses chances, il organisera une étroite, mais sûrement discrète surveillance autour d'Emilio, afin d'essayer d'en apprendre davantage, dans le but évident de remonter jusqu'à nous.

— S'il fait ça, intervint Simoni avec une froide ironie, on a les effectifs qu'il faut pour le blitz nous-mêmes.

Alessandro Pavarone lui lança un regard lourd.

— Tu es un *tenente* courageux, Genio. Mais comme la plupart des héros en puissance, tu ne réfléchis pas assez.

Vexé, le balèze serra les dents pour maugréer.

— Il est quand même pas indestructible, ce fumier !

— Personne ne l'est, Genio. Mais d'après ce que j'en sais, son fichu mobil-home n'est pas loin de l'être, lui. En tout cas, pour espérer l'anéantir, il nous faudrait déployer une puissance de feu bien supérieure à la norme tolérée dans ce pays. Très peu discret, tout ça. Les flics risqueraient bien de jouer les arbitres, et c'en serait fini de notre tranquillité.

Scandant ses paroles, il ajouta :

— Or, ce que l'Organisation attend de nous, messieurs, ce ne sont pas des listes nécrologiques, mais des résultats en affaires. Ce Bolan, nous allons l'avoir. Mais pas de la manière dont tous les *amici* ont essayé jusqu'à ce jour. Cette fois, nous allons appliquer *ma* méthode.

Il avait déjà presque oublié qu'elle était en fait celle de don Castellano, mais ça n'était pas la peine d'ébruiter l'affaire. Maintenant qu'il y croyait, autant essayer de tirer les marrons du feu en cas de victoire. Chez les *amici*, la réputation d'un *capo* comptait pour beaucoup dans son avancement. Un jour, Ange Castellano serait sur la touche et on lui chercherait un successeur. Il fallait songer à l'avenir. Et bétonner autour de soi. Déjà, Crassi venait de le rapporter, Giacomo Spirito, le gérant de *Monta Pictures*, s'était un peu trop ému de la mort de « Gordo » Bontane qu'il connaissait depuis longtemps. Il se posait trop de questions, et commençait à prendre peur. Jusqu'à présent, il s'était montré à la hauteur, mais si ses nerfs craquaient, il faudrait aviser. Il ne connaissait pas Alessandro Pavarone, et rien venant de lui ne pouvait permettre de remonter jusqu'au sommet, mais en cas de pépin, il deviendrait quand même potentiellement dangereux.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? s'enquit Gene Simoni, renfrogné.

Alessandro Pavarone réfléchit un instant, puis tel un général à la veille d'une bataille capitale, il lança, l'air inspiré :

— Je ne veux pas de surveillance directe, précisa-t-il d'emblée, reprenant en fait à son compte les consignes d'Ange Castellano. Si Bolan se doutait de la manip, toute l'opération serait fichue. Active tes

S.S. sur l'opération technique, de manière à baliser la progression de l'Exécuteur dans le sens voulu. Je veux deux équipes branchées en permanence sur le dispositif, avec rapports d'écoutes réguliers toutes les heures en périodes neutres, et un suivi-direct en phase active.

— *Si, padrone.*

Ancien *marine*, dont la dernière mission s'était déroulée à l'île de La Grenade, avant d'être chassé de l'armée pour trafic de stupéfiants, Gene Simoni se sentait revivre. Il adorait le ton de commandement militaire adopté par don Pavarone. Le renseignement et la pénétration clandestine de l'ennemi étaient le type d'opérations qu'il préférait. Celle-là conviendrait également tout à fait à ses deux « S.S. ».

— Si par malheur tes hommes se sentent repérés en cours de mission, reprit Pavarone, ils devront immédiatement donner l'alerte et décrocher. Je serai disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il te suffira d'appeler sur la ligne rouge prendre les ordres.

— *Si, padrone.*

Gene Simoni jubilait. Dès son recrutement, il avait pressenti qu'Alessandro Pavarone serait un jour le *capo di tutti capi*. Grâce à son courage et à sa discipline, il avait rapidement gravi les échelons, et maintenant, il était fier d'être son *primo tenente*. Ainsi, leur ascension serait commune, jusqu'à la pointe de l'*onorabile piramide*. Et peut-être qu'un jour...

— Jamais de contact direct avec l'ennemi, rappela don Pavarone avec force. Jamais, jusqu'à nouvel ordre, tu as bien compris ?

Brutalement arraché à ses fantasmes, Gene Simoni claqua presque les talons pour s'exclamer :

— *Si, si, don Alessandro ! Si !*

— *Perfetto*, acheva le *capo*. Tu sais ce que tu as à faire, tu peux filer.

Tandis que son lieutenant disparaissait, il posa son regard lourd sur ses conseillers, comme pour les jauger. En réalité, il songeait à la manière dont il allait s'y prendre pour marcher sur le ventre d'Ange Castellano dans cette affaire. Il en était là de ses cogitations quand le téléphone rouge de son bureau sonna. Sachant déjà qui l'appelait, il congédia également ses *consiglieri*, avant de décrocher.

— Sandro !

C'était la voix d'Ange Castellano.

— Je viens d'entendre le flash à la radio. Qu'est-ce que c'est que cette embrouille !

Évidemment, Castellano n'avait pas pu écouter l'enregistrement des « plombiers ». Alessandro Pavarone esquissa un bref rictus dans l'ombre.

— Il n'y a pas d'embrouilles, Ange. Les conclusions officielles, c'est du vent.

— Comment ça, du vent ?

Pavarone sourit de nouveau. Castellano patageait, et c'était bon de maîtriser ainsi la situation. De sa voix douce, il rassura à mots couverts :

— Je crois que tout va dans le sens souhaité, Ange. Vraiment tout.

— Dans le sens souhaité, hein ! Le contact a eu lieu ?

— Si, Ange. Un très bon contact.

— Et pour la... transmission ?

— Impeccable, assura Pavarone. Ils ont...

— O.K., coupa Castellano. On fait comme hier, je suis en bas dans cinq minutes. Apporte l'enregistrement.

Il raccrocha aussitôt et Pavarone se permit un troisième rictus, ce qui était une sorte d'exploit pour un *capo* aussi austère. Un moment plus tard, la minicassette dans la poche, et flanqué de ses deux gorilles, il débouchait dans le hall du building, salué jusqu'au sol par le gardien. Pour lui, Pavarone était un businessman un peu étrange et apparemment parano, dans le style de ce Howard Hugues, dont il avait entendu une fois raconter l'histoire à la télé. Mais un parano très généreux. Ça stimulait la sympathie et le respect.

— Donne la bande, attaqua Ange Castellano sitôt Pavarone installé dans la Mercedes.

Il s'empara de la cassette, la glissa dans le lecteur du complexe hi-fi du véhicule, et l'instant d'après, la voix de Mack Bolan éclatait dans les haut-parleurs. À cette écoute, Ange Castellano sentit son estomac se contracter violemment tandis qu'une suee lui parcourait la nuque. Son cauchemar était là ! À portée de main ! Et Bolan était tombé dans le piège. Maintenant tel un rat de laboratoire dans son labyrinthe, il allait devoir emprunter le seul parcours qui s'ouvrait à lui. Forcément Cette fois, il n'y aurait pas de ratés. Ils allaient se le payer. À sa façon à lui, Ange Castellano, le super *capo*. Un coup bien pourri, bien vicieux. Le pire qui puisse arriver à un type comme l'Exécuteur... et à sa légende.

CHAPITRE VIII

Accroché au volant de sa Ford, Emilio Bontane ne savait plus très bien si son épuisement était dû au choc d'avoir enterré son frère, ou tout simplement à l'ingestion exagérée d'alcool. Il ne savait pas plus s'il avait bu par tristesse, ou par soulagement. Des années que cet enfoiré de Luciano et lui se marchaient mutuellement sur les pieds, quand ça n'était pas carrément sur le ventre. Entre eux, la rivalité dans les affaires avait toujours été plus forte que les liens fraternels. Question de fibres. Pourtant, ils avaient au moins une passion en commun, celle du fric. C'est ce qui les avait soudés, pour leur bien. Car l'un sans l'autre, ils ne valaient strictement rien. Au plan du boulot, ils s'étaient toujours parfaitement complétés. Et sournoisement haïs. Ni l'un ni l'autre n'avait été dupe, mais leur complémentarité les avait condamnés à cette association de fait. N'empêche que, maintenant, Luciano était mort, et Emilio allait devoir se débrouiller seul. Un instant, en quittant le dernier des bars qu'il avait écumés ce soir, il avait songé aller se faire une pute. Mieux encore, il avait même été effleuré par l'idée saugrenue d'appeler une ou deux de ces innombrables starlettes qui papillonnaient dans leur sphère, et de les inviter chez lui. Histoire d'oublier ses soucis. Mais il y avait vite renoncé. Contrairement à feu Luciano, le sexe ne l'avait jamais vraiment intéressé, et de tous les films X tournés à ce jour par son frère et lui, il ne conservait qu'un souvenir grisâtre et ennuyeux. Idem pour les vidéos pédophiles. Sauf une fois, quand ces deux gamins s'étaient enfuis en plongeant du yacht, pendant le tournage de scènes particulièrement hard. Un vrai western. C'était d'ailleurs bizarre, qu'il pense à ça maintenant. Dès le lendemain, il avait tout oublié. Ou plutôt, il avait fait en sorte de l'oublier. Question de confort moral. Peu après, cette histoire lui était complètement sortie de la tête, et voilà qu'elle resurgissait le soir de l'enterrement de Luciano. C'était sans doute ce gros salaud qui, de là-haut, avait décidé de l'emmerder avec ça. Il avait passé sa vie à lui chercher des crosses.

N'empêche que c'était bizarre quand même.

Décidément, il n'allait pas très bien, ce soir. Il allait quand même

ramasser une pute quelque part et la ramener à son bungalow de Santa Monica. Ça lui permettrait au moins de ne pas passer la nuit seul.

Joselito tremblait de rage. De peur aussi. Dans son jeune poing crispé, le rasoir qu'il avait dérobé à un coiffeur de San Diego l'avant-veille tremblait un peu trop. Il fallait qu'il se calme. Cela faisait des heures qu'il attendait là, tapi dans la haie de ce bungalow de luxe, de la limite nord de Santa Monica. Et deux ans qu'il espérait ça. Deux ans d'errance, d'images folles dans la tête, et de remords. Parce qu'il n'avait pas réussi à sauver Marina. Deux ans de cauchemars ininterrompus, d'envie de hurler, de massacrer l'humanité entière. Maintenant, il était à pied d'œuvre. Il avait retrouvé ce salaud, et il allait le tuer. En lui tranchant la gorge, pour qu'il pisse le sang à flots et qu'il couine en se voyant crever comme un goret. Parce qu'il ne lui laisserait aucune chance, au gros. Le geste du rasoir, il l'avait répété des dizaines et des dizaines de fois. Maintenant, il était prêt.

Il en était là de ses pensées vengeresses, quand un bruit de moteur résonna du côté de la rue. Le double pinceau d'une paire de phares troua l'obscurité, traversant le « tunnel » du garage aux deux issues en vis-à-vis demeurées ouvertes, balayant la pelouse qui s'étalait derrière le grand bungalow, finissant par fixer sa tache blanche sur le muret d'une terrasse descendant en espaliers, jusqu'à un grand Jacuzzi entouré de bougainvillées. Joselito avait eu le temps de repérer les lieux. Il avait tout vu, sauf l'intérieur du bungalow. La lumière y était allumée, il y avait quelqu'un. Les phares de la voiture s'éteignirent, une lumière glauque s'alluma dans le garage et Joselito entendit des portières claquer, avant de voir deux silhouettes s'aventurer sur la pelouse. Une femme en minijupe, grande, avec une crinière incroyable, et un type, gros et chaloupant fortement sur ses courtes pattes, tétant le goulot d'une bouteille et éructant des insanités.

C'était Emilio Bontane. Même dans cette demi-obscurité, Joselito l'aurait reconnu entre des millions. La fille riait, se tortillant sur place, mimant une salsa langoureuse, ses escarpins à la main. La saisissant par la taille, le gros Bontane se mit à rire aussi, frottant sa bouteille juste sous la mini, manquant faire tomber la fille.

— Viens, dit-il. On va se faire un Jacuzzi, ça excite.

— Je suis déjà excitée ! renvoya la fille dans un nouveau rire.

— Viens, je te dis. On va...

Lui coupant la parole, un bruit de pas avait résonné sur la terrasse devant le bungalow et une longue silhouette dégingandée apparut dans la lumière d'une porte-fenêtre.

— Ah ! s'exclama le nouveau venu d'une voix précieuse. C'est vous, *señor Emilio* !

— Qui veux-tu que ce soit, imbécile ! éructa Bontane. Allume le Jacuzzi, colle du champagne au frais et va te coucher !

Puis plus bas, à l'intention de la fille :

— Ce soir, on reçoit une déesse !

Et en aparté :

— Peut pas comprendre, il est pédé !

La « déesse » en question poussa un véritable hennissement de joie et sauta sur les marches, faisant tomber sa mini par terre d'un geste de pro, apparaissant en slip au bord du bain, dans la lumière de deux réverbères 1900 qui venaient de s'allumer. Sans doute activée en même temps que l'éclairage, l'eau se mit à bouillonner avec un petit bruit de source. D'où il était, Joselito voyait parfaitement le corps à demi nu, mais il avait d'autres soucis. Il n'avait pas songé aux témoins éventuels de sa vengeance. Devrait-il également tuer la « déesse » ? Il ne réfléchit pas longtemps. Toujours titubant sur ses courtes jambes et tandis que la fille se débarrassait de son slip pour s'aventurer dans les remous, Emilio Bontane jeta sa veste à terre, balança sa bouteille dans les bougainvillées en prévenant, galant en diable :

— Je vais chercher le roteux, déesse ! Profites-en pour te décrasser !

Joselito ne sut pas si la fille l'avait entendu. La gorge soudain sèche et le cœur battant à tout rompre, il regardait Emilio Bontane venir en plein vers lui et dans son poing, le rasoir était prêt. Dans moins de dix secondes, Bontane passerait à deux mètres. Ce serait le moment. Joselito n'aurait qu'une ou deux secondes pour...

Soudain, il eut l'impression de ne plus être seul dans la haie et simultanément, il se sentit arraché de terre par un gigantesque ouragan, tandis qu'une tenaille lui écrasait la bouche, étouffant son cri naissant. Dans un réflexe, il voulut envoyer son rasoir en arrière, en un mouvement balayant qui fut aussitôt stoppé. Il rua, cogna des deux pieds, reçut un choc sur le côté du cou, eut l'impression que sa tête s'emplissait d'une lumière aveuglante.

*

* *

Emilio Bontane se sentait en même temps ivre, et parfaitement à l'aise. Finalement, il avait bien fait de ramasser cette pute au passage. Elle était super bandante et, avec un peu de chance, sa libido fatiguée y trouverait peut-être son compte. En arrivant sur la terrasse en bois qui s'ouvrait sur la cuisine où il voulait prendre le champagne, il faillit buter contre la haute silhouette dégingandée de José, son valet. L'écartant d'une bourrade, il grommela :

— Je croyais t'avoir dit d'aller dormir, toi !

— *Si, patron. Pero esta para usted.*

Alors seulement, Bontane nota la présence du combiné sans fil dans

la main de José. Encore des condoléances à la con ! pensa-t-il.

Agacé, il s'empara de l'appareil, lançant à son valet toujours piqué devant lui :

— Bordel ! Tu vas te coucher, oui ou merde !

Puis tandis que José disparaissait, il porta le combiné à son oreille en lançant :

— *Diga ?*

— C'est moi, renvoya une voix légèrement râpeuse.

Un timbre que Bontane connaissait bien. Celui de *mister Sam*.

— Condoléances, Emilio, envoyait ce dernier. Désolé pour ton frangin. Je lui avais dit qu'il forçait trop sur les ampoules de poppers.

— Ouais, grogna Emilio Bontane. Merci.

— Je t'appelle pour ça, reprit *mister Sam*, et aussi pour autre chose. Un nouveau scénario.

Pudique formule pour évoquer un nouveau projet de vidéo pédophile.

— J'en avais touché deux mots à ton frangin avant, enfin bon, tu te sens capable d'assurer seul, ou on cherche quelqu'un d'autre ?

Les salauds, songea Bontane. Pour *eux*, ils n'étaient que du matériel interchangeable. Mauvais, il ricana :

— Pour ce que faisait Luciano, je crois que j'y arriverai.

— Comme tu veux, fit *mister Sam* sans s'émouvoir. Alors, ça va être le moment.

Une rentrée de fric en perspective pour Bontane. Une seconde, il se dit que désormais, il n'allait plus avoir à partager les cachets avec son frère, mais déjà, *mister Sam* reprenait :

— On vient de recevoir un fax, le matériel arrivera dans deux jours à S.D.

— Du mexicain ? s'enquit Bontane.

— Tout juste. Genre féminin.

Bontane aurait préféré des « comédiennes » colombiennes, ou brésiliennes, voire vénézuéliennes, plus fines, et en général plus belles que les Mexicaines. Emilio Bontane était un pur esthète. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il apprécia :

— Si c'est féminin, ça va.

Il avait toujours préféré tourner avec des fillettes. Les garçons, c'était plus difficile. Ils se rebiffaient davantage. De sales petits cons de *machos*.

— Ça se passe où, et quand ?

— Après-demain. Aux entrepôts *Lesters*.

Luciano et Emilio avaient déjà tourné là-bas deux ou trois fois. Les anciens entrepôts *Lesters* appartenaient en sous-main à la mafia, et ses sous-sols offraient un « plateau » idéal. Les gosses étaient ensuite directement ventilés sur les réseaux *mobiles*. Au moindre pépin, à la

plus petite velléité de rébellion, ils disparaissaient corps et âme, aussitôt remplacés par un nouvel arrivage. Avec la recrudescence des « adoptions » clandestines provenant de Colombie ou du Pérou, la matière première n'était pas près de manquer.

— Il faut être sur place jeudi soir, à 23 heures, précisa *mister Sam*. Pour la procédure, c'est comme d'habitude.

Cela signifiait que les « comédiens » adultes feraient partie du même convoi que les mômes. Le plus souvent et pour des raisons pratiques, il s'agissait ni plus ni moins que de minables hommes de main, trop contents de se payer du bon temps. Question finances, c'était tout bénéfice. À ce propos, Bontane s'inquiéta :

— Et, pour... enfin, je veux dire...

— J'y serai.

Habituellement, *mister Sam* se contentait d'assurer la logistique et la sécurité. Le plus souvent, il restait à l'écart, n'arrivant sur les lieux qu'une fois les prises de vues achevées et les « acteurs » partis. Alors seulement, les frères Bontane allaient chercher leur cachet, en un point de contact fixé par avance. Emilio Bontane s'étonna :

— Comment ça, vous y serez ?

— *On* me l'a ordonné, répondit *mister Sam*, apparemment agacé. Cette fois, *ils* ont engagé de gros capitaux, et *ils* exigent un contrôle des dépenses. C'est moi qui en suis chargé. Tu toucheras ton cachet sur place.

— Euh... c'est-à-dire que... qu'est-ce qu'on fait de celui de mon frère ?

— Si tu assures, tu touches les deux. Ça va ?

— Ça va, répondit Emilio Bontane, soulagé. J'y serai. Jeudi, 23 heures.

— Alors, salut. Ah, j'oubliais, reprit *mister Sam*. Tu as toujours la même Ford ?

— Oui.

— O.K. Moi, j'ai changé de bagnole. Une Chevrolet rouge, avec une bande blanche.

Mister Sam raccrocha et aussitôt l'esprit tordu de Bontane passa à autre chose. Un sujet essentiel, le fric. L'idée de toucher désormais deux cachets au lieu d'un seul lui fut très douce au cœur. Ça aidait à supporter le deuil. Subitement, il se mit à regretter d'avoir embarqué cette morue chez lui. Une telle nouvelle eût mérité qu'il s'en délecte seul, longuement, jusqu'au sommeil. Quand il raccrocha à son tour, sa résolution était prise. Il allait se débarrasser de cette pute le plus vite possible.

Sitôt réintégré le char de guerre, Mack Bolan avait été appelé dans le module opérationnel par Herman Schwarz « Gadgets ». Il pénétra

dans la cabine technique, et son ami lui fit signe de se taire, tandis qu'une voix légèrement râpeuse résonnait dans la sono amplifiée du senseur acoustique branché en permanence sur son objectif.

— ... tu assures, tu touches les deux, ça va ?

— Ça va. J'y serai. Jeudi, 23 heures.

— Alors, salut.

Il y eut un déclic, puis la tonalité s'installa sur la ligne. Assis devant la console des ordinateurs du TACOM, Schwarz fit revenir l'enregistrement en arrière, et l'Exécuteur put entendre toute la conversation téléphonique. Après le deuxième déclic enregistré par le magnétophone, « Gadgets » arrêta la bande, tandis que l'Exécuteur fronçait brièvement les sourcils. Dans ce qu'il venait d'entendre, quelque chose d'indéfinissable le troublait, mais il n'arrivait pas à savoir quoi. Mais au moins, le mystérieux *mister* Sam s'était manifesté, c'était l'essentiel.

— Mack !

Jack Grimaldi venait d'apparaître à l'entrée du module opérationnel, faisant signe à Bolan de venir.

— Il est réveillé, dit-il.

L'Exécuteur se redressa, demandant à Herman Schwarz :

— Reste à l'écoute.

Puis il quitta la cabine, animé d'une excitation nouvelle. Cette fois, le fil qui allait le conduire au sommet de l'odieux trafic pédophile était à portée de main. Il s'agissait de ne plus le lâcher.

Désormais, Emilio Bontane était *la priorité* absolue.

CHAPITRE IX

Joselito avait mal au cœur. Et il avait de plus en plus peur. Cette obscurité était la pire de toutes celles qu'il avait pu voir de toute sa jeune vie. Il n'y avait qu'un moyen d'en sortir, gigoter, arracher ce voile noir qui recouvrait ses yeux. Alors, il se mit à bouger dans tous les sens, à frapper dans le vide, à cogner comme un fou.

— Tu vas finir par te faire mal.

La voix était grave, tranquille, et bizarrement, dénuée de toute hostilité. C'est ce qui lui fit reprendre conscience et ouvrir les yeux. D'abord, il ne distingua qu'une image floue et assez sombre, puis sa vue se fit plus nette.

— Ça va mieux ?

Maintenant, Joselito voyait clairement les deux visages penchés sur lui. Surtout celui de droite. Granitique, avec un regard d'acier. Mais étrangement, les craintes de Joselito s'estompaient. Ce regard-là ne lui voulait pas de mal.

— J'ai dû te calmer un peu, sourit l'homme au visage impavide, tu nous aurais fait repérer. Ça va ?

— *Si*, parvint à coasser Joselito en se massant le cou. *Si. Muy bien.*

Il tremblait un peu et ne comprenait rien à ce qui était arrivé. Il se demandait s'il avait dormi longtemps, car de la pelouse du gros porc, il avait atterri dans un endroit étrange. C'était comme une de ces cabines des bateaux militaires qu'on voyait parfois dans les films de guerre. Des cloisons métalliques peintes en gris, des instruments genre radios ou radars, d'où filtraient des sons bizarres, et une simple couchette, éclairée par une lampe grillagée, fixée à un plafond bas. Maintenant, malgré les sourires rassurants des deux hommes qui l'observaient, Joselito était torturé par une autre peur. Celle qu'éprouvent les clandestins, face à tout ce qui peut, de près ou de loin, ressembler à une autorité légale. S'il était pris ce soir, il ne pourrait plus jamais venger Marina.

— C'est dangereux, ça, déclara Bolan.

Il avait adopté la langue espagnole et Joselito en fut presque heureux. Puis il vit son rasoir dans le poing de l'inconnu, et un air de

reproche dans son regard.

— Pourquoi voulais-tu tuer Emilio Bontane ?

Pris de court et encore mal remis de sa syncope, le gamin s'affola :

— Je... je ne voulais pas le tuer !

— Ah, sourit l'Exécuteur. Le rasoir, c'était pour te curer les dents ?

Joselito, se redressant sur la couchette et adoptant une attitude fermée, regimba :

— Vous êtes flic ?

— Pas exactement. Mais nous non plus, on ne l'aime pas beaucoup, Bontane. Alors, si tu nous expliquais ?

— Je suis sûr que vous êtes des flics.

Il n'y croyait plus vraiment, mais ça lui donnait le temps d'essayer de réfléchir. Le grand type en noir secoua la tête en répétant :

— Nous ne sommes pas de la police, ne t'inquiète pas.

— Pourquoi je devrais m'inquiéter ? renvoya Joselito avec un regard en dessous.

Éludant la question, Mack Bolan proposa :

— Et si tu nous racontais ton histoire ?

— Quelle histoire ?

Joselito s'était tendu. Ces types bluffaient. C'étaient des flics en civil.

— Les frères Bontane t'ont embarqué dans leurs cochonneries de vidéos, n'est-ce pas ?

Pas de réponse.

— Je m'appelle Mack Bolan. Et toi ?

— Joselito.

— Bienvenue à bord, Joselito.

L'Exécuteur marqua un temps, ajouta d'un air grave :

— Je les connais bien les types comme ce Bontane. Moi aussi, je les combats. Depuis longtemps.

Dans le regard qui le fixait, il y avait un soupçon de compassion. Une certaine complicité aussi. Plus autre chose qui bouleversa profondément le garçon. « Moi aussi, je les combats », venait-il de déclarer. Il était donc un ami... en principe. Joselito voulut pourtant résister, se montrer *macho* jusqu'au bout. Mais sa vue était devenue trouble, comme si des saloperies de larmes s'y étaient installées. Malgré cela, essayant de tenir bon, il secoua la tête en crachant :

— Je comprends rien à ce que vous dites ! Je veux partir !

Puis il y eut cette chose tiède qui se mit à couler sur sa joue, et la gigantesque main de ce Bolan qui vint prendre la sienne. Une main forte, ferme et rassurante, qu'on n'avait plus envie de lâcher.

— D'accord, dit la voix grave et tranquille. D'accord, tu peux partir. Mais ne remets plus les pieds par ici.

La main avait lâché la sienne et Joselito se sentit perdu. Il eut envie de s'accrocher, resta là, tout bête, à fixer le vide, complètement

immobile. Un peu de temps passa ainsi, jusqu'à ce que le silence devienne intolérable, et que Joselito ne tienne plus. Alors, sans qu'il en ait réellement conscience et d'une voix atone, il déclara :

— Je devais la venger.

Il sembla qu'un souffle nouveau passait dans l'étroite cabine. Plus frais, moins oppressant.

— Qui devais-tu venger ?

Joselito hésita une dernière fois, souffla du bout des lèvres :

— Marina.

Avec cette révélation, Joselito se sentit mieux. Pour la première fois depuis plus de deux ans, il n'était plus seul. La vie reprenait, elle pouvait donc continuer selon la logique de l'enfance, c'est-à-dire, pour l'éternité. La suite coula de source et Joselito décida de tout avouer.

— Marina, dit-il, c'était ma copine. On s'était rencontrés sur le port.

— Ici ? À Los Angeles ?

Joselito secoua la tête.

— À Cartagena.

— Tu veux dire, en Colombie ?

— Si.

— Tu es colombien ?

— Si. De Neiva, dans la Cordillère. Marina est de Cartagena. C'est là-bas qu'on s'est connus, lança le garçon, soudain prolixe. On galérait un peu partout, et le soir, on faisait les terrasses des pizzerias. Là-bas, y a toujours des touristes qui laissent des tas de trucs dans leurs assiettes. C'est comme ça qu'on peut manger.

Mack Bolan hocha la tête. Il connaissait la Colombie et, à Cartagena, il avait effectivement assisté à ces scènes insupportables. Là-bas comme dans toute l'Amérique latine, les enfants fugueurs ou chassés de chez eux étaient légion. Livrés à eux-mêmes et rapidement plongés dans la délinquance, ils constituaient un véritable vivier pour les exploiters de toutes sortes. Suivant son idée, Mack Bolan questionna :

— C'est là que vous avez rencontré Emilio Bontane ?

— Pas lui, corrigea Joselito. On a juste fait la connaissance de types qui nous ont parlé de dollars et de boulots faciles. Comme j'avais rien à perdre et qu'il nous fallait du fric, j'ai dit à Marina qu'on devait voir ça de près. Alors, elle m'a suivi, et on a embarqué sur ce rafiot.

— Quel genre de bateau ?

— Un machin de riches, répondit Joselito avec un mouvement d'épaules fataliste. On nous avait dit qu'on serait un peu comme des serveurs, pour une fête costumée. Des pages, qu'ils avaient dit. On était plusieurs, des garçons et des filles, et au début, ça s'est passé comme ils disaient. Il y avait les deux gros Bontane, et des hommes en costumes anciens, avec des perruques et tout. Mais le soir, ils ont mis des caméras, et les deux gros nous ont dit de nous déshabiller.

Ensuite...

La voix de Joselito s'était subitement cassée et son jeune visage avait pris la teinte d'une cire blafarde. Son regard s'était perdu dans le vide et il faisait visiblement des efforts démesurés pour enchaîner. Les entrailles nouées, Mack Bolan préféra écouter.

— Que s'est-il passé ensuite ? questionna-t-il. Ils vous ont ramenés au port ?

— Non, répondit le gamin d'une voix sourde. Quand ils sont voulu que Marina... je me suis précipité et je l'ai attrapée par un bras pour qu'elle saute à l'eau avec moi. Elle a crié, tout le monde s'est mis à hurler. L'eau... était plus froide que je croyais. Et puis c'était la nuit. Et Marina criait toujours !

La voix de Joselito avait peu à peu viré à l'aigu et il tremblait. Bolan eut envie de l'arrêter, mais le garçon reprit, comme en état de transes :

— Je n'avais pas lâché sa main, à Marina. Mais elle se débattait. Elle criait mon nom, me hurlait qu'on allait mourir ! Et puis il y a eu les rafales. Beaucoup. Et les vagues qui nous étouffaient. On buvait plein d'eau salée ! Marina a encore crié ! Elle a arraché sa main et elle s'est mise à pleurer. Je... je le sais, parce que c'est pas pareil, une fille qui crie, et une fille qui pleure ! Alors j'ai crié moi aussi ! Je l'ai appelée. J'ai dit qu'on allait s'en sortir ! Que je connaissais un truc... mais Marina, elle criait plus. Elle pleurait plus ! Je l'ai appelée ! Sur le bateau, les autres tiraient toujours, mais j'avais pas peur. Je voulais retrouver la main de Marina ! Juste ça. Après, je savais qu'on s'en tirerait ! Je savais... je savais ! Le truc, c'est qu'au port, j'avais repéré une espèce de planche, à l'arrière du bateau. C'était à ras de l'eau et je crois que ça servait au ski nautique. Pour s'asseoir, ou pour pêcher, je sais pas. En tout cas, c'est là que je me suis accroché et ils n'ont jamais pensé à me chercher à cet endroit. Un des types a crié qu'ils nous avaient eus, et que les requins allaient finir le boulot. Mais j'étais trop fatigué, et je me suis endormi. Quand je me suis réveillé, j'étais de nouveau en pleine mer. J'avais lâché prise sans le vouloir et je voyais les feux du bateau s'éloigner.

Joselito marqua une pause, se moucha, avant d'achever :

— Après, je sais plus très bien. J'ai fait la planche pendant des heures et des heures. J'avais froid, je pensais tout le temps à Marina, mais j'osais plus crier. Si les autres m'entendaient... heureusement, il y a eu les Cubains.

Bolan tiqua.

— Quels Cubains ?

— Les *balseros*, précisa le gamin. Des gens qui s'enfuyaient de Cuba sur leurs canots faits de chambres à air et de bidons.

— Tu veux dire que ce sont des *balseros* qui t'ont repêché ?

Joselito hocha la tête.

— Si, acquiesça-t-il d'un ton pénétré. Sans eux, je serais mort. Quand ils m'ont trouvé, j'étais glacé et il a fallu qu'ils me massent longtemps pour me réchauffer.

Une histoire incroyable. Pourtant, le jeune Joselito ne mentait pas, Bolan en était certain et il encouragea :

— Et quand vous êtes arrivés aux USA ?

— Les *balseros* ont voulu me garder avec eux. Ils avaient de la famille ici et ils auraient pu m'aider. Mais moi, je voulais venir à Los Angeles. Sur le bateau, j'avais entendu les deux gros parler de cette ville. J'ai mis des mois pour venir. En passant par San Diego, où il y a une grosse colonie d'Hispanos. Mais quand je suis arrivé ici, avoua Joselito, j'ai compris que ce serait difficile. Je commençais à me dire que c'était impossible, quand j'ai vu la photo de Luciano Bontane dans les journaux. Ils parlaient aussi de son frère et de l'enterrement. Alors moi aussi, je suis allé au cimetière.

Joselito se tut un instant comme pour reprendre haleine, avant de poursuivre :

— Quand j'ai vu Emilio Bontane, j'ai décidé qu'il serait mort ce soir.

Joselito baissa la tête, acheva dans un souffle :

— À cause de vous, je n'ai pas vengé Marina.

— C'est mieux comme ça, assura Bolan. Tuer, c'est très grave. Même quand c'est un salaud qu'on tue. Mais ne t'inquiète pas. Marina sera vengée.

Joselito releva sur lui un regard soudain brillant d'espoir.

— Vous allez l'arrêter, le mettre en prison ?

Bolan sourit.

— Je t'ai dit qu'on n'est pas de la police. Mais quand le moment sera venu, Emilio Bontane paiera ses crimes. Je t'en donne ma parole.

Un assez long silence s'établit, seulement troublé par les sons parasites qui émanaient des appareils encastrés dans la cloison. Finalement, l'Exécuteur proposa :

— Si tu veux partir, personne ne te retiendra. Sinon, l'ami que tu as vu tout à l'heure s'occupera de toi. Il te placera provisoirement chez une de ses amies, et quand j'en aurai fini avec Bontane et les autres, je te ramènerai en Colombie.

Joselito sursauta littéralement de joie.

— Vous ?

Il levait sur Bolan des yeux éperdus et celui-ci sourit.

— Moi, acquiesça-t-il. Pour ça aussi, tu as ma parole.

CHAPITRE X

Il était 22 h 20, quand la fourgonnette Toyota et le petit camion Mercedes stoppèrent devant la double grille d'entrée des anciens entrepôts *Lesters*. Un grand costaud en blouson sauta de la fourgonnette, déverrouilla les cadenas des lourdes chaînes qui fermaient les battants, poussa ces derniers, faisant signe aux chauffeurs d'entrer les véhicules. Cela fait, il se contenta de repousser les grilles sans remettre les chaînes en place, et réintégra la fourgonnette. Cahotant sur les pavés inégaux, les engins traversèrent une grande cour, allant s'arrêter au pied d'un long quai de chargement aux rideaux de fer baissés, à l'amorce d'une rampe bétonnée qui s'enfonçait dans le sol, jusqu'à un autre rideau de fer. Le même homme redescendit, un trousseau de clés à la main. Un instant plus tard, le panneau métallique se soulevait, et l'homme attendit que les véhicules aient descendu la rampe avant de le rabaisser derrière eux. Suivi par l'homme demeuré à pied, la fourgonnette et le camion s'enfoncèrent dans des profondeurs obscures, débouchant bientôt dans un vaste sous-sol aux poteaux et poutres de béton gris sale.

— Magnez-vous ! pressa le costaud, à l'adresse des occupants du Mercedes. Installez le matériel.

— Et les mômes ? questionna le passager de la fourgonnette.

— Collez-les à l'écart, je les veux pas dans les jambes. Montez le décor, installez l'éclairage. En vitesse, on n'a pas toute la nuit.

Bâti en véritable athlète, doté d'un faciès écrasé de boxeur de troisième zone, l'homme inspirait le respect et semblait commander. Le chauffeur et deux autres types sautèrent du camion, laissèrent tomber les vestes pour commencer à décharger le matériel. Tous étaient armés, ainsi que les trois occupants de la fourgonnette.

— À terre, les pisseuses ! lança l'un d'eux vers l'arrière de cette dernière.

Aussitôt, trois gamines apparurent, le même air hagard sur leurs frimousses chiffonnées. Deux portaient un jean, la troisième une jupette bleue pleine de taches. Toutes trois, de type latino, parcouraient le décor sinistre du même regard perdu et vide.

Complètement shootées au jus d'oranges bourré d'Ecstasy, pour les rendre parfaitement « malléables », elles semblaient amorphes, se laissant entraîner à l'écart par un des hommes, qui les fit asseoir à même le sol en ciment.

— Bougez pas de là, gronda-t-il, nerveux. Et soyez sages. Les galipettes, c'est pour plus tard.

Pendant ce temps, les autres avaient vidé le camion et déjà, un vague décor médiéval commençait à s'ériger dans le fond du sous-sol. Avec fausse fenêtre à vitraux, énormes candélabres et lit à baldaquin. Mettant la main à la pâte, le « boxeur » fixait les rideaux de voile au ciel de lit, observé par le chauffeur de la fourgonnette qui ricana :

— T'auras même pas besoin d'un masque, pour faire Dracula.

— Ta gueule !

Le ton disait clairement le degré d'amabilité du personnage et l'autre se remit au travail. Dix minutes plus tard, des projecteurs montés sur trépieds et branchés sur groupe électrogène crachaient leurs lumières aveuglantes.

Consultant alors sa montre, le chef apprécia d'une voix rauque :

— Juste dans les temps.

Puis s'adressant à deux de ses hommes, il ordonna :

— Sortez les costumes, les autres vont débarquer.

Un des intéressés sortit une petite boîte de sa poche, déposant un peu de poudre blanche sur le dos de sa main, ricana en désignant les gamines toujours prostrées dans leur coin :

— Attends, Matt. Faudrait pas les décevoir, ces chéries !

D'une forte inspiration, il sniffa la poudre, se pinça les narines en frottant, secoua enfin la tête en s'exclamant :

— Putain ! Avec ça, je vais les éclater !

— Cause pas tant, et sors-nous plutôt ton engin ! renvoya son acolyte d'un ton sarcastique, louchant à son tour vers les gamines.

— Vos gueules ! claironna l'homme à la voix cassée. Habillez-vous !

Lui-même avait enfilé une longue toge de toile noire, et il essayait un masque de Dracula en latex, livide et censé être effrayant, avec longues canines et fausses coulées de sang au coin de la bouche. Regardant encore sa montre, il annonça :

— Onze heures ! Ils vont arriver. Mario, grimpe leur ouvrir.

Celui qui ne sniffait pas acquiesça, disparut en direction de la rampe d'accès. De loin, le chef lui cria :

— Profites-en pour mater le secteur !

— Et pour pisser ! ricana le camé en se massant le bas-ventre d'un geste obscène.

Puis décrochant d'un portemanteau mobile un lot de trois robes de petites tailles et de couleurs vives, celui qui dirigeait l'opération ordonna au flingueur qui gardait les fillettes :

— Il est temps qu'elles s'habillent.

Il avait une longue pratique des vidéos pédophiles et savait combien le facteur temps comptait dans ce type d'affaires.

Quoi qu'il arrive et quel que soit le scénario, le tournage d'une cassette originale devait être bouclé en trois ou quatre heures. Faute de quoi, compte tenu du stress des mêmes, des doses d'Ecstasy, voire de coke, qu'on devait leur administrer pour obtenir les résultats escomptés, on prenait de très gros risques. Ça pouvait mal tourner, et un gosse qu'on devait abattre en pleine crise de démence, ça ne rapportait plus. Or, ces trois-là devraient énormément rapporter : elles étaient mignonnes à croquer.

Mais tout à coup, le grincement caractéristique du rideau de fer résonna dans les profondeurs du sous-sol.

— Attention, vous autres ! cria-t-il à la cantonade.

Comme par magie, les calibres jaillirent des holsters, ainsi que deux P.M mini-Uzi, sortis de la fourgonnette par son chauffeur et le deuxième flingueur. Il y eut des cliquetis d'armements divers et, l'instant d'après, les phares d'une, puis de deux voitures, apparurent entre les poteaux de béton. La Ford d'Emilio Bontane, et la Chevrolet rouge à bande blanche annoncée.

Tout était O.K., on allait pouvoir commencer.

Mack Bolan avait enfin réussi à joindre « Kracker » Seta au *Chicas*, et l'indic lui avait promis de faire le nécessaire. De ce côté, les choses allaient peut-être se décanter, mais il restait beaucoup d'inconnues dans cette sombre affaire pédophile, et tout cela le mettait mal à l'aise. Il n'arrivait pas à savoir pourquoi. Un moment plus tôt et grâce aux écrans de contrôle des caméras vidéo du TACOM, il avait vu arriver la fourgonnette et le camion, et à l'instant, la Ford d'Emilio Bontane, et la Chevrolet rouge à bande blanche annoncée par *mister* Sam, l'avant-veille au téléphone. Avec quatre hommes à bord. Les deux véhicules avaient franchi les grilles des anciens entrepôts *Lesters*, avant de disparaître à sa vue. Depuis, c'était le calme plat. Ce secteur est de San Diego était quasiment désert, notamment cette ancienne zone industrielle, vouée à une prochaine démolition.

Tout cela, Bolan l'avait appris grâce à son ami Hal Brognola, qui était également parvenu à lui fournir les vieux plans d'architecture et d'urbanisme de l'ensemble de la Z.I. De quoi savoir à peu près où il allait mettre les pieds. En principe, il n'y aurait pas de lézard. Autour, rien que des usines fermées, plus quelques immeubles de briques, aux ouvertures pour la plupart murées. Plus loin vers l'est, un casseur de voitures qui occupait environ quatre hectares, flanqué d'un terrain vague encore plus étendu, qui allait buter au loin, au pied d'une ligne de collines piquetées de milliers de lumières. Au nord, tout un

complexe d'entrepôts, suivis d'une autre zone industrielle, en pleine activité, celle-là. En principe, rien n'aurait dû inquiéter l'Exécuteur, pourtant, le léger malaise ressenti plus tôt était toujours en lui. Indéfinissable, comme l'impression d'un oubli, alors que tout semblait au contraire parfaitement clair. Limpide, même. Trois jours plus tôt, il ne possédait aucune piste sérieuse pour remonter à la tête de ce réseau mafieux, aujourd'hui, grâce aux écoutes pointues que lui permettait le matériel *hi-tech* du char de guerre, il avait tous les éléments nécessaires au lancement de son blitz.

C'était presque trop beau.

Parfaitement immobile depuis un long moment, l'homme tapi dans l'ombre bougea un bras, et un bref déclic se fit entendre. Celui de la mise en marche d'un petit Dictaphone de poche. Un appareil sophistiqué, doté de trois vitesses de fonctionnement. Sélectionnant la plus rapide, l'homme déclencha l'enregistrement, se mit à tapoter le cache-micro du bout de l'ongle, composant un bref message en morse, selon une procédure préétablie. Puis il remit la bande à son début, ouvrit les circuits du talkie-walkie qu'il portait en sautoir, envoya deux « bips », avant de déclencher le mode *reading* du Dicta-phone. Cela fit une sorte de « couac » ridicule, qui résonna comiquement dans le local encombré de gravats. L'homme stoppa alors le Dictaphone, attendit un peu, avant que son talkie-walkie ne renvoie deux « bips » en retour. Le message était passé. À la réception, un autre Dictaphone avait enregistré le « couac », et il suffisait de repasser la bande en vitesse lente, pour traduire le même message sous sa forme initiale, c'est-à-dire, en morse. Une méthode simple et efficace, qui permettait de correspondre sans être « accroché » par d'éventuelles écoutes. À condition de faire court Ce message-là l'était se résumant à quelques mots seulement :

— « Vigie à Estafette... Gibiers entrés terrier... »

Dans l'obscurité, l'homme assis en tailleur sur le plancher se pencha en avant regardant au-dehors par une lunette de vision nocturne, elle-même à demi engagée dans un trou pratiqué dans les carreaux de plâtre murant la fenêtre.

— « Renard toujours à l'affût », tapota-t-il de l'ongle. « Vigie demande instructions. »

Il recommença le transfert Dictaphone-tranceiver, puis il y eut un silence, et très faible, un tapotement identique résonna dans l'écouteur de son talkie-walkie, aussitôt enregistré par le Dictaphone.

— « Bien reçu, Vigie », annonça le message décodé. « Instructions inchangées. »

Nouveaux tapotements de l'ongle de l'homme dans le noir :

— « Compris, Estafette. Terminé. »

À l'issue de ce dernier échange, il y eut un grésillement dans le talkie-walkie, le contact fut coupé, et l'homme reprit sa faction, aussi immobile qu'une statue.

*

* *

Mack Bolan était perplexe. Bien que n'ayant pu déceler la présence d'enfants à bord des véhicules entrés aux ex-entrepôts *Lesters*, sa conscience lui dictait d'intervenir immédiatement, alors que son instinct lui criait la prudence. Cet étrange malaise persistait toujours en lui, et, bizarrement, bien que muets sur ce sujet, Jack Grimaldi et Herman Schwarz semblaient eux aussi tendus. Pourtant, tous senseurs acoustiques et caméras vidéo en alerte, l'impressionnant dispositif d'observation du char de guerre n'avait rien noté de suspect dans le secteur. Hormis les parasites et grésillements habituels dans une agglomération de cette importance, silence radio total en périphérie immédiate, et images immobiles sur décors figés. Il semblait que toute cette zone de San Diego fût à jamais hors du monde.

Bien sûr, l'Exécuteur aurait pu forcer les grilles à l'aide du TACOM, et investir les lieux en toute sécurité, rasant les obstacles à coups de roquettes, de grenades ou de lance-flammes, rafalant au passage tout ce qui bougeait. Avec sa puissance de feu, le char de guerre était capable de réduire n'importe quelle place forte de difficulté moyenne, mais au cours de son inlassable croisade contre le Crime Organisé, le guerrier solitaire était parfois tenu à plus de finesse. Notamment lorsque, comme ce soir, il était obligé de tenir compte à la fois, de la sécurité d'innocents, et de la sauvegarde de sources de renseignements. Dilemme qui ramenait quasiment sa force d'intervention aux limites du commando classique.

— Je le sens pas, souffla Jack Grimaldi.

Dans la lueur crépusculaire des cadrans d'appareils du module opérationnel, sa face vigoureuse et celle d'Herman Schwarz étaient graves. Tous deux ressentaient la même impression que Bolan. Dans cette zone inhabitée et partiellement en ruines, un sentiment désagréable persistait : celui du piège. Évidemment, rien ne permettait d'étayer cette thèse, mais dans l'impossibilité de fouiller la totalité des milliers de mètres carrés de ces constructions vacantes, on pouvait s'attendre à tout. Il suffisait que les patrons de Jimmy Ortiz et de Luciano « Gordo » Bontane n'aient pas cru à la mort accidentelle de ce dernier, pour qu'ils tendent ce genre de guet-apens. À leur place, l'Exécuteur en aurait fait autant.

— Tu vois des pièges partout, toi, reprocha Herman Schwarz au pilote d'hélicos.

Pourtant, bien qu'ayant littéralement disséqué images vidéo et

enregistrements radio depuis leur arrivée sur site, il n'était pas lui-même absolument rassuré. Une petite voix sournoise lui murmurait qu'il passait à côté de quelque chose d'important. De capital, même. Seulement, il ne voyait pas quoi.

— O.K., décida soudain l'Exécuteur. J'y vais.

Il ne supportait pas l'idée de laisser plus longtemps des enfants exposés à ce type de danger. Tout en lui se révoltait à l'idée de ce que ceux-là étaient peut-être en train d'endurer, et les senseurs acoustiques du char de guerre étant incapables de « traverser » les nombreux murs qui les séparaient de leurs sujets, il n'y avait plus qu'un moyen de savoir : pénétrer l'objectif. Mack Bolan était déjà passé dans la courbe du TACOM. De loin, il donna ses instructions :

— On suit la procédure arrêtée, ordonna-t-il en fermant le zip de sa combinaison noire. Dès que j'ai quitté le van, vous l'emmenez à l'endroit prévu, et vous restez planqués jusqu'à mon signal radio. Au moindre pépin, vous décrochez, si possible sans ouvrir le feu.

— Et si on nous canarde ? questionna Grimaldi.

— Dans ce cas, admit l'Exécuteur, et dans ce cas seulement, appliquez la procédure « defence ».

Bien que n'ayant pas eu souvent l'occasion de l'appliquer de leur libre arbitre, le pilote et le génial inventeur savaient parfaitement activer cette procédure. Tirs de barrage au niveau des pneus, éventuellement accompagnés de nuages fumigènes et de « cassure » de terrain. La rupture de poursuite adverse par défonçage de l'asphalte, grâce à d'astucieuses mines perforantes à bases creuses, larguées sur la chaussée après passage du van. Dispositif simple, récemment expérimenté par Herman Schwarz, et dont le char de guerre venait d'être doté. En cas d'usage ce soir, ce serait une « première en grandeur nature ».

Tout à ses dernières recommandations, l'Exécuteur avait achevé son équipement. Le monstrueux AutoMag .44 Magnum dans son holster d'épaule, le Beretta 92 F dans celui de hanche, il avait accroché une demi-douzaine de grenades à sa ceinture. Deux aveuglantes de type « Flash Model », deux fumigènes et deux « Defensive US M.26 » à fragmentation. Pour l'armement automatique, un micro-Uzi en sautoir sur la poitrine et un MAC. 10, respectivement équipés de chargeurs de 32 et 30 cartouches de 9 mm Parabellum. Dans les poches-tubes de la combinaison noire, l'Exécuteur avait engagé plusieurs chargeurs pleins des quatre types, et dans sa Ranger, la redoutable lame du Bull Survival était dans sa gaine de cuir. Pour la communication phonique avec le TACOM, le transceiver de 8 watts accroché à sa manche gauche par deux clips spéciaux ferait l'affaire.

En principe, cela aurait dû suffire mais, soucieux de la sécurité des enfants, Mack Bolan avait également songé à une éventuelle coupure

de lumière. Dans cette perspective, il avait ceint sa tête d'un « casque » I.L. En l'occurrence, un simple jeu de sangles frontales, fixant devant son œil droit un système monoculaire de vision nocturne, à intensification de luminosité résiduelle. Bien pratique, pour voir sans être vu. Empochant enfin une mini Maglite de secours pour le cas où, puis les plans de *Lesters Warehouses* fournis par Brognola, il interrogea à la cantonade :

— Pas de questions ?

— Négatif, renvoyèrent ses deux amis en chœur.

Assistant depuis longtemps l'Exécuteur, ils savaient parfaitement que faire. Le guerrier solitaire fit un essai de transceiver, puis, satisfait, empoigna le rouleau de filin équipé d'un grappin qu'il avait également préparé. Hochant la tête, il leva le pouce en lançant :

— Go !

Aussitôt, Jack Grimaldi qui avait déjà rallié la cabine de pilotage lança le moteur. Le char de guerre frémit doucement et, tel un gros fauve d'acier et de mort, se mit en mouvement. Un instant plus tard, n'ayant croisé aucun autre véhicule, il s'engagea dans une voie étroite, bordée de murs en briques sombres, dont un marquait la limite nord des entrepôts *Lesters*. Une ruelle complètement obscure, repérée préalablement dans ce but. Faisant grimper les roues de gauche du van sur un trottoir défoncé et plein d'herbes folles, Jack Grimaldi stoppa l'engin en soufflant dans le micro du circuit-radio intérieur :

— Pour moi, c'est O.K.

— Pour moi aussi, enchaîna Herman Schwarz qui observait les environs, grâce à la vidéo-infrarouge.

L'Exécuteur avait déjà dégagé la trappe technique qui permettait l'accès à la tourelle lance-missiles de toit, et d'un rétablissement, il se retrouva sur ce dernier. Face à lui, le sommet du mur d'enceinte des anciens dépôts *Lesters*. Activant l'I.L System, il accrocha le grappin au faîte du mur, enjamba celui-ci et, sans hésiter, disparut dans la nuit.

Selon les instructions, le TACOM repartit aussitôt.

CHAPITRE XI

Dans l'ombre épaisse, l'observateur inconnu avait de nouveau empoigné son Dictaphone et son ongle s'était mis à tapoter l'emplacement du micro.

— « Vigie à Estafette », coda-t-il rapidement « Renard au terrier, je demande instructions. »

Puis il permuta la vitesse de défilement sur la position rapide, diffusa son message. Un instant plus tard, la réponse s'enregistrait sur son Dictaphone, et il n'eut plus qu'à l'écouter en vitesse lente.

— « Bien reçu », cryptèrent les petits tapotements. « Reste en place jusqu'à nouvel ordre. Terminé. »

Nouveau crachotement, puis plus rien. Toujours assis en tailleur, l'observateur reprit sa position de statue. Durant l'échange, son œil n'avait pas quitté le trou dans les carreaux de plâtre, mais ce n'était que réflexe. En principe, son travail était terminé. Sitôt l'ordre donné, il décrocherait pour ne plus revenir.

Assis près du chauffeur, le passager reposa le talkie-walkie sur ses genoux, et ordonna à son voisin :

— Démarre. Position numéro deux.

Le moteur du véhicule se mit à ronronner, ses lanternes s'allumèrent et le 4 x 4 s'ébranla. Il roula vers l'est alla s'arrêter contre les grillages du casseur de voitures. Ses feux s'éteignirent, son moteur se tut et le voisin du chauffeur décrocha le combiné du radiotéléphone de bord. Ils étaient maintenant assez loin, leurs ondes radio ne risquaient plus d'être interceptées par leur gibier. Il composa un numéro, eut presque aussitôt son correspondant en ligne.

— Bar *Pacifico*, déclina une voix masculine sur fond de musique mexicaine.

— Je voudrais parler à Maurizio, demanda le passager du 4 x 4.

— *Momento*.

Il y eut un temps mort, puis une autre voix annonça :

— Maurizio.

— Le renard est entré au terrier. Anciens entrepôts *Lesters*,

périphérie est.

— O.K.

Ce fut tout. Le mystérieux Maurizio avait déjà raccroché, et l'homme du 4 x 4 en fit autant.

— Qu'est-ce qu'on fait ? questionna alors le chauffeur.

— On attend, répondit son voisin.

Accoudé au comptoir du *Pacifico*, Maurizio « Chiacchierona », la Bavarde, prit le temps d'avaler son reste de J & B, avant d'éponger sa large face grasseuse à l'aide d'un mouchoir douteux. Réassurant de grosses lunettes d'écaille sur son nez en forme de groin, il décrocha le combiné téléphonique resté sur le comptoir et composa un numéro. À l'autre bout de la ligne, il y eut une brève sonnerie, avant qu'une voix brusque ne lance :

— J'écoute.

Maurizio « Chiacchierona » n'eut pas besoin de s'interroger sur l'identité de son interlocuteur. Cette ligne avait été spécialement dégagée pour la circonstance. Sans s'égarer dans les discours, il annonça d'emblée :

— Entrepôts *Lesters*, à l'est de la ville, vous connaissez ?

— Accouche, renvoya la voix brutale.

Esquissant un rictus acide, Maurizio « Chiacchierona » acheva :

— C'est là, et c'est maintenant.

— O.K., gronda la voix dans le combiné.

— Hé ! insista « Chiacchierona ». Faites gaffe, c'est deux familles rivales. Ça va sûrement saigner ! Surtout avec ce Mack, un de leurs *caporegime*. Un mec toujours en noir. Un vrai dingue ! À buter en priorité, si vous voulez garder vos gars et...

— Ça va ! coupa la voix brusque. Tu veux y aller à ma place ?

Maurizio la Bavarde lâcha un petit rire jaune, avant de crier presque :

— Hé ! N'oubliez pas mon renouvellement, hein !

Un privé, ça avait besoin de sa licence pour travailler.

Même quand il faisait l'indic. Mais son correspondant avait déjà raccroché et, pour chasser son inquiétude, Maurizio commanda un autre J & B.

— « De *Leader* à toutes unités ! De *Leader* à toutes unités, attention ! Point de contact général, anciens entrepôts *Lesters*. Point de ralliement, angle Berdan Street et Valley Road pour unités Mercure, intersection El Cajon Boulevard et La Mesa Circle pour les autres. »

La voix métallique avait éclaté dans l'habitable de la fourgonnette, faisant courir un souffle parmi ses occupants. L'homme qui s'occupait de la radio à l'avant porta le micro à sa bouche pour lancer :

— Mercure à *Leader*, message bien compris.
— « Avez-vous bien saisi instructions précédentes, Mercure ? »
— Affirmatif, *Leader*. *First action* sur cible prioritaire désignée.
— « Et vous, Pluton ? » questionna *Leader*.
— « Bien saisi instructions sur cible prioritaire désignée », grésilla une autre voix plus lointaine.

— « O.K., les gars », reprit *Leader*. « Attention... top de mise en mouvement ».

— Top de mise en mouvement, renvoya l'opérateur radio de Mercure.

— « Top de mise en... »

N'écoutant plus que distraitement, l'opérateur radio de la fourgonnette ordonna au chauffeur :

— Go !

Tandis que le véhicule s'ébranlait, il lança aux ombres assises dans son dos :

— Bien compris, derrière ?

— Bien compris, répondit une voix calme. D'abord la cible prioritaire. Le balèze en noir. Pas de cadeau.

L'homme de la radio hocha la tête, satisfait. Il connaissait son équipe, le nommé Mack, l'homme en noir désigné en tant que cible prioritaire, pouvait déjà se considérer comme mort.

Emilio Bontane était content l'avenir s'annonçait de nouveau prometteur. Avec de tels « modèles », cette nouvelle vidéo allait s'arracher à prix d'or. Sous le manteau, bien sûr. Mais les réseaux de distribution étaient parfaitement rodés et leur clientèle très spécialisée se ruait sur chaque nouveauté, comme des drogués en état de manque. Cette cassette-là serait au top des ventes. Garanti d'avance. Les gamines étaient superbes, et leurs regards perdus ainsi que leurs airs effarouchés allaient déclencher des émeutes dans le secret des salons pédophiles. Il y avait de l'infarctus dans l'air. Pour la forme, Emilio Bontane avait vérifié les éclairages, le décor et les costumes, jeté un œil aussi sur le scénario. Mais dans l'ombre, demeuré dans sa Chevrolet *mister* Sam allait s'impatisser. Déjà deux appels de phares. Et comme c'était lui qui payait.

— Moteur ! cria Bontane, mû par les vieux réflexes des plateaux. Tout le monde en place !

Aussitôt les trois flingueurs promus « acteurs » pour la circonstance empoignèrent les gamines maintenant costumées, les poussèrent vers le grand lit à baldaquin, tandis que leur chef, « Dracula », fixait le masque sanglant sur sa face de brute. Une des gamines prit alors peur et commença à se débattre, appelant sa mère et cherchant à s'arracher à l'étreinte de son tourmenteur.

— Laissez-moi ! cria-t-elle en espagnol. Laissez-moi ! Je veux maman !

— Tu la reverras, ta mère ! ricana celui qui la tenait Allez ! Couche-toi là !

— Bon Dieu ! Colle-lui une tarte, à cette pisseuse ! s'énerva Emilio Bontane, déjà derrière sa caméra.

Ce type de vidéo était encore meilleure avec larmes. Soudain excité, Bontane répéta :

— Colle-lui une raclée, à cette petite salope !

— Il ne faut pas battre les enfants !

La voix avait résonné quelque part au-delà des projecteurs, et Bontane avait sursauté d'indignation.

— De quoi je me mêle, connard !

Il n'avait pas encore repéré ce minable, mais il allait avoir des problèmes. C'était sûr. Pourtant, à l'instant où il se penchait de nouveau sur la caméra, il y eut un éternuement étouffé, et dans le viseur de l'appareil, il vit l'un des « acteurs » trébucher en avant, s'affalant de tout son long sur le lit à baldaquin, éclaboussant la courtépointe dorée de véritables fontaines rouges.

Incrédule, Emilio Bontane se redressa, contemplant le spectacle comme au théâtre. Simultanément, un deuxième « acteur » parut trébucher, avant de s'écrouler aux pieds du premier, lui aussi vomissant le raisiné de partout. Ou plutôt par un trou qui venait de s'ouvrir dans son crâne.

— *Shit*, cria le troisième « comédien ». Qu'est-ce que...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Son front parut exploser, il fut catapulté en arrière, et ses bras firent deux ou trois moulinets, tandis qu'il s'écroulait contre un projecteur qui explosa lui aussi dans sa chute. Maintenant, c'était la panique. Les autres porte-flingues avaient défouraillé avec un ensemble touchant, et une rafale éclata, faisant sauter des éclats de béton.

— Bordel ! hurla un deuxième flingueur en rafalant à son tour. Qui est-ce qui...

Bontane ne perçut qu'à peine le troisième éternuement, mais il vit nettement le cou du rafaleur s'ouvrir sur le côté, comme sous la poussée d'un objet mystérieux. Puis le geyser rouge sombre se mit à gicler, quasiment à l'horizontale, et le regard du tueur s'arrondit d'étonnement. Il ouvrit la bouche, gargouilla sinistrement, vomissant par là aussi des flots de sang. Un véritable cauchemar. « Dracula » fit jaillir un automatique de sous sa toge. Un Colt .45, qui envoya deux balles de 11,43 mm dans la direction supposée des tirs. Dans la foulée, et prouvant qu'il était parfaitement entraîné, il avait plongé sur le côté. Juste à l'instant où un nouvel éternuement se faisait entendre dans les profondeurs sombres du sous-sol.

— Eh, vous autres ! cria-t-il à ses hommes. Éclairez-moi ce salopard ! Et arrosez-le, bordel !

Émergeant enfin de leur hébétude, les flingueurs rescapés se précipitèrent à l'abri des piliers de béton. De courts P.M étaient apparus dans leurs poings et les éclairs des détonations éclatèrent, crevant la pénombre comme autant d'étoiles mortelles. Un feu d'enfer, qui fit voler un peu partout douilles brûlantes et éclats de béton. C'est cet instant que choisit *mister* Sam pour relancer le moteur de sa Chevrolet rouge à bande blanche. Le véhicule bondit en arrière, manœuvra en faisant hurler ses pneus sur le béton, vira sur les chapeaux de roues, laissa un lambeau d'aile arrière contre un pilier, fonda à l'assaut de la rampe, distante d'à peine vingt mètres. Mais au moment où elle allait attaquer cette dernière, son conducteur entendit des chocs dans la carrosserie, sentit le volant devenir fou entre ses mains. Ses deux pneus de droite réduits en charpie par les rafales, la Chevrolet tangua, se redressa, glissa sur le côté opposé, laissant un autre morceau d'aile contre un mur. Maxillaires soudés par la rage, *mister* Sam contre-braqua, accéléra comme un fou et freina brutalement, avant de ré-accélérer pour exécuter un tête-à-queue presque parfait, et repartir vers le fond du sous-sol en faisant de nouveau hurler ses deux pneus encore intacts. Quasiment un exploit, en matière de rodéo mécanique. En arrivant à la hauteur du plateau improvisé et distinguant le haut de la toge noire de « Dracula », il cria :

— Les gosses ! Protège-toi avec elles, bordel !

Simultanément, il avait ouvert sa portière à la volée et, d'un mouvement fou, il avait lui-même empoigné les cheveux de la gamine la plus accessible. Paniquée, celle-ci cria à son tour, essayant de se débattre. Mais avec son mètre quatre-vingt-dix et ses cent kilos de viande bien nourrie, *mister* Sam n'eut aucun mal à l'attirer à l'intérieur de la voiture, la plaquant sur ses genoux, avant d'enfoncer de nouveau l'accélérateur. La Chevrolet bondit en avant, sa portière battant frénétiquement, coinçant un des pieds de la fillette. Une plainte aiguë s'éleva au-dessus du vacarme ambiant, mais une poignée de secondes plus tard, sa Chevrolet enfoncée au plus profond de l'immense sous-sol, *mister* Sam put reprendre la situation en main. D'une formidable gifle sur la tempe, il assomma littéralement la gamine qui cessa de se débattre, et il put enfin arracher le 357 Magnum Smith & Wesson de sa boîte à gants. Un superbe revolver au canon de quatre pouces et à crosse caoutchouc Hogue, dont il savait parfaitement se servir. Éteignant les feux de la Chevrolet, il attrapa la fillette encore groggy sous son bras libre et, étonnamment souple et silencieux pour un type de sa corpulence, il se coula hors du véhicule, pour disparaître dans le noir. Si l'autre fumier pointait son pif dans le secteur, c'était un

homme mort.

— Seigneur !

L'exclamation d'Herman Schwarz fit presque sursauter Jack Grimaldi, occupé à surveiller le secteur par caméras vidéo interposées. Penché sur la console technique du TACOM et casque d'écoute aux oreilles, « Gadgets » sentait son cœur lui remonter dans la gorge. Il avait trop tardé à comprendre. Il avait trop tardé à vérifier ce qui lui taraudait l'esprit depuis un long moment. Maintenant, la bande d'enregistrement des radars de proximité défilait au ralenti. Et cet enregistrement activé dès le début de leur planque venait de donner son verdict.

— Seigneur ! répéta Herman Schwarz, livide.

Soudain alarmé, le pilote leva des yeux inquiets pour interroger :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— La catastrophe ! souffla Herman Schwarz d'une voix blanche.

Il venait de permuter l'écoute sur le circuit audio général, et l'enregistrement se remit à défiler, crachant ses parasites et ses sons sidéraux. Puis soudain, il y eut une succession rapide de signaux aigus, espacés par groupes, parfaitement audibles... et identifiables. Du morse.

— *Shit* ! souffla Jack Grimaldi.

Parfait résumé de son état d'esprit, car lui aussi savait déchiffrer le morse. Immédiatement, il comprit la portée du texte qu'il venait d'entendre et sa grimace fut éloquente. C'était un piège.

*

* *

L'Exécuteur avait parfaitement compris la manœuvre de *mister* Sam. En d'autres circonstances, il l'aurait abattu sans hésiter, durant sa tentative de sortie. Mais il le voulait vivant, car il l'avait compris, au cours de l'enregistrement téléphonique entre Bontane et lui, l'homme à la Chevrolet rouge était son seul vrai fil d'Ariane. Il était le relais entre les vidéos pédophiles et les huiles locales de la mafia. Alors, sans lui et en l'absence d'infos complémentaires que son ami Brognola ne pouvait encore lui fournir, il retournerait à la case départ.

Il y avait trois gamines. Dès sa pénétration dans les lieux, favorisée par les plans de Brognola, il les avait immédiatement localisées. Inaccessibles dans les conditions du moment. Il avait alors fait la seule chose en son pouvoir, éliminer ceux qui constituaient pour elles le danger le plus immédiat. Mais alors qu'il allait descendre « Dracula », avant de foncer pour s'interposer entre les fillettes et les autres flingueurs, il y avait eu le rodéo de la Chevrolet rouge. Maintenant, une des gosses était aux mains de *mister* Sam... et les deux autres entre

celles du vampire. La pire situation du genre qui soit.

— Montre-toi, espèce de connard !

C'était justement le mafieu. Il avait conservé son masque de Dracula, et pour surréaliste qu'elle fut, la scène ne plaisait guère à l'Exécuteur. D'où il était, il ne distinguait que le haut du masque et le front d'une des gamines, dont le pourri se servait de paravent. Tenter de le flinguer d'ici revenait quasiment à condamner la gosse. Alternative évidemment exclue pour l'Exécuteur. Crispé, ce dernier en était là de ce sombre constat, quand le « bip » d'appel de son transceiver résonna. En principe, aucun contact ne devait être établi dans ce sens, et Bolan avait pris la précaution de couper le circuit. Mais pour que Jack ou Herman passent outre les consignes dans ces circonstances, il y avait forcément une raison impérieuse. D'un geste et surveillant la zone éclairée en contrebas, l'Exécuteur établit le contact et souffla, selon la procédure adoptée :

— Épervier à l'écoute.

— « Buse à Épervier, Buse à Épervier » ! lança la voix déformée d'Herman Schwarz dans l'appareil. « Décroche, Épervier ! Fiche le camp ! C'est un putain de piège » !

L'Exécuteur ouvrait de nouveau la bouche pour répondre, quand soudain et comme provenant du fond de la terre, une déflagration sourde fit trembler le sol. Cela fit frémir les piliers de béton et vibrer l'air ambiant, tandis qu'un vacarme de tôles résonnait derrière lui. Simultanément, il y eut des explosions sèches un peu partout et des éclairs dantesques inondèrent l'espace empli de poussière. Des grenades téтанisantes. Heureusement, mû par un réflexe issu de sa longue pratique de la guerre, l'Exécuteur avait fermé les yeux juste avant, se ruant en avant, plongeant instinctivement dans la zone la plus à l'écart. Dans cette même parcelle de seconde, il avait rouvert les yeux, aperçu les silhouettes sombres qui dévalaient la pente. Des ombres quasi silencieuses, qui semblaient sortir de partout à la fois.

— Personne ne bouge ! cria l'une d'elles en brandissant un court P.M. Police !

CHAPITRE XII

Mack Bolan avait roulé sur le côté, réalisant que seule l'ombre pouvait éventuellement le tirer d'affaire.

— Police ! cria encore la même voix. Jetez vos armes !

Du coin de l'œil, l'Exécuteur avait vu les treillis foncés et les cagoules, aperçu aussi les écussons sur les manches des intrus.

C'était le SWAT. Les flics avaient envoyé la plus terrible de leurs équipes. Celle d'Assaut et d'Armes Spéciales, la célèbre *Spécial Weapons Assault Team*. Déjà, les masques à gaz étaient devant les bouches des hommes, et une première grenade venait d'exploser, libérant fumées et émanations. L'Exécuteur n'avait plus le choix. Activant l'I.L System sanglé sur son front et retenant sa respiration, il visa les deux projecteurs restés allumés, envoya une brève rafale, veillant à ne pas risquer de blesser les deux gamines, toujours aux mains de « Dracula ». Les lampes explosèrent et ce fut soudain l'obscurité complète. Dans le mouvement, le guerrier solitaire avait empoigné une des grenades accrochées à sa ceinture. Incapacitante, et aveuglante. Souffle toujours coupé, il la dégoupilla, l'envoya vers la rampe d'où arrivaient les unités SWAT, tourna la tête en fermant les yeux.

— Attention ! hurla une voix. Il...

La déflagration lui coupa la parole, accompagnée d'un éclair terrible. Si fort et si blanc que, même les paupières closes et le regard détourné, l'Exécuteur en fut presque aveuglé lui-même. D'autres cris suivirent. Comme par enchantement, tous les tirs avaient cessé, et Bolan put ainsi foncer. Dans la seule direction possible, c'est-à-dire les profondeurs du sous-sol. Arrivant sur le « plateau » de tournage comme un boulet de canon et grâce à l'I.L System qui lui permettait de voir encore un peu à travers la fumée, il repéra l'athlétique silhouette de « Dracula ». Les gamines toujours serrées contre lui et brandissant son .45 quasiment inutile, il lançait à ses flingueurs des ordres contradictoires. Fondant vers lui comme la foudre, l'Exécuteur avait plongé par-dessus le lit, et le réducteur de son du Beretta 92 F percuta son front avec une telle violence que les vertèbres du « boxeur »

craquèrent sinistrement. Peut-être serait-il mort sur le coup mais, pour faire bonne mesure, la 9 mm Para lui fit sauter le front et tout l'arrière du crâne, dans un déferlement de sang et de cervelle. Dans la demi-seconde suivante, aussitôt redressé et en douceur, l'Exécuteur avait poussé les deux gamines tétanisées d'horreur sous le lit.

— Ne bougez plus d'ici, leur ordonna-t-il en espagnol.

Pas le temps d'expliquer davantage. Elles allaient tousser comme des malades à cause des gaz, mais elles avaient maintenant toutes leurs chances. D'un bond et fuyant précipitamment l'épais nuage de fumée qui gagnait du terrain, Bolan se retrouva derrière le camion. Dans l'oculaire de l'I.L System, il aperçut deux silhouettes de *soldati*. Il rafala, collant pratiquement le premier au béton d'un pilier, tandis que l'autre perdait quasiment toute sa tête sous l'averse de plomb. Les deux minables s'écroulèrent presque en même temps, mais dans un réflexe *post mortem*, l'un d'eux avait enfoncé la détente de son P.M et une longue rafale alla se perdre dans les profondeurs du sous-sol. Au même instant un troisième canardeur eut la malencontreuse idée de sauter du camion, toussant comme un fou et appelant ses copains. L'Exécuteur n'eut même pas à gaspiller ses munitions. Comme dans un film surréaliste, l'oculaire de l'I.L System lui renvoya l'image verdâtre d'un front soudain percé, crachant un long jet sombre, droit devant lui. Bolan avait compris. Également équipés de lunettes passives, les SWAT commençaient à les prendre pour cibles. Avec un peu de malchance, ç'aurait pu être son front à lui. Changeant aussitôt de position, l'Exécuteur contourna les deux véhicules, vérifiant qu'il n'y avait plus personne à bord. Incrédule, il se demandait ce qu'avait pu devenir Emilio Bontane, quand dépassant derrière une roue de la fourgonnette, il aperçut un bout de chaussure. Beretta en batterie, il s'accroupit, découvrit le gros « metteur » en scène, tremblant de trouille et toussant dans son épais mouchoir. La rage au ventre et commençant à tousser lui aussi, Bolan lui agrippa les pieds, le tira sans ménagement hors de son abri, et, lui enfonçant le réducteur de son du Beretta dans le ventre, il gronda à son oreille :

— Le nom de ton boss. Vite !

Emilio Bontane était complètement paniqué. Il était dans le noir absolu et il ne comprenait pas comment on avait pu lui tomber dessus. Il ne savait pas non plus à qui il avait affaire. Mais ayant entendu crier le mot police un peu plus tôt, il tenta :

— Ne me faites pas de mal ! Je me rends !

— Le nom de ton boss ! insista l'Exécuteur en faisant pression sur le canon du Beretta.

— Je... Sam ! s'étrangla Bontane dans une quinte de toux. *Mister Sam* !

— C'est le nom du *vrai* boss, que je veux, pourri !

— Je... j'en sais rien ! Rien ! toussa encore Bontane. C'est Sam qui... il est là ! Par là !

Lamentable. Outre son haleine fétide et la bordée de postillons qu'il envoyait à la face de l'Exécuteur, ce gros salaud était prêt à vendre sa mère pour se dédouaner. Mack Bolan comprit qu'il n'en tirerait rien. Remontant le réducteur de son du Beretta, il l'enfonça dans la bouche cracheuse et pressa la détente. Cela fit un « flop » discret, et tandis que derrière eux un bruit de course s'approchait, l'arrière du crâne de l'affreux explosa contre le ciment du sol, le souillant de projections écœurantes.

Emilio Bontane n'avait pas tardé à rejoindre son pourri de frète.

Restait à Bolan d'échapper à ce guêpier. Une chance sur des centaines. Derrière, les troupes du SWAT ne chômaient pas. Déjà, trois unités étaient arrivées sur le « plateau » de tournage, découvrant les cadavres des deux premiers *soldati* tués, ainsi que « Dracula ».

— Bon Dieu ! cria l'un d'eux. Où sont les gosses ?

— Là ! lança un autre en émergeant sur le côté du lit à baldaquin. J'en ai trouvé deux !

Malgré sa situation précaire, Bolan fut heureux pour les gamines. Mais dans une seconde, les SWAT allaient se précipiter à sa poursuite, voire, l'abattre sur place, comme ils l'avaient fait du flingueur descendu du camion. Maintenant, à la lumière de ce qu'il venait d'entendre, Mack Bolan comprenait le mécanisme du piège. Prévenus par on ne sait qui, la police avait fait intervenir les SWAT dans le but évident de récupérer les gamines. Ils étaient au courant de tout si cela se trouvait, ils savaient même qui il était *lui*. Dans ces conditions, filer allait demander une sacrée dose de veine. Quant à mettre la main sur *mister Sam*...

En quelques bonds et se servant des piliers comme boucliers, l'Exécuteur recommença à progresser vers l'arrière du sous-sol, dans la direction où il avait vu disparaître la Chevrolet rouge un peu plus tôt. Conjointement, une autre urgence s'inscrivait dans ses pensées, et les plans des anciens entrepôts fournis par Brognola s'étaient mis à se dérouler de mémoire. Sur sa droite, à une vingtaine de mètres, s'ouvrait une enfilade des grands locaux, qui avaient autrefois servi au stockage des produits chimiques de l'usine d'engrais. Au bout, un grand escalier conduisait aux locaux d'épuration des eaux usées, avec leurs bouches d'évacuation aboutissant aux collecteurs. Les égouts. Itinéraire de repli éventuel peu ragoûtant, mais nécessairement envisageable dans les conditions présentes. Pourtant, l'Exécuteur ne pouvait se résoudre encore à fuir. Il voulait *mister Sam*.

À condition de ne pas mourir étouffé avant.

Une seule solution. La plus risquée, la plus « sensible » tentée par l'Exécuteur depuis le début de sa guerre contre l'*Organized Crime*,

s'attaquer de front à la police. Et pas n'importe laquelle : le SWAT. Pour tenter de s'approprier un masque à gaz. Faute de quoi, il lui resterait le choix entre mourir ou se rendre. Parant au plus urgent, il s'aplatit au sol, attendit de distinguer les trois premières silhouettes SWAT dans l'oculaire de l'I.L., calcula ses chances, jeta son dévolu sur l'une d'elles. Légèrement en retrait, ce flic-là avait visiblement pour tâche de couvrir leurs arrières. Plus à gauche, les autres avançaient lentement, courbés en deux et leurs armes en batterie. S'ils voyaient Bolan maintenant, il était mort. Car bien sûr, il n'était pas question pour lui de rafaler des flics. Alors, forcé de jouer son va-tout, il plongea sur celui qu'il avait choisi. La crosse du Beretta s'abattit sur le crâne encagoulé, le type émit un grognement, qui se confondit avec la rumeur ambiante, s'amollit d'un coup. S'attendant à chaque seconde à être découvert, l'Exécuteur l'empêcha de tomber, le tirant aussitôt à l'écart, louvoyant de pilier en pilier pour aboutir enfin contre un mur d'angle. Là, sans hésiter, il ôta le masque du policier, l'assura sur son visage, avant d'enlever le blouson du treillis portant le sigle SWAT, et de s'en revêtir. Là-bas, les deux autres continuaient leur progression, s'enfonçant de plus en plus dans les profondeurs du sous-sol, suivant heureusement une direction légèrement oblique, par rapport à la direction empruntée par la Chevrolet rouge. Abandonnant le flic K.O. à son sort, l'Exécuteur se coula contre le mur, progressant lui aussi dans la même direction, espérant être pris pour un SWAT si on l'apercevait. Maintenant qu'il n'inhalait plus de gaz, et ainsi habillé, ses chances reprenaient une courbe plus ascendante. Il parcourut ainsi une quinzaine de mètres, guettant ses « collègues » du coin de l'œil, et ce qui devait se produire arriva. L'un d'eux venait de tourner la tête dans sa direction et une poussée d'adrénaline se rua dans ses artères. C'était le moment de vérité. L'autre sembla hésiter, avant de lever un bras avec autorité, lui intimant par geste l'ordre de revenir sur sa gauche. L'Exécuteur leva le bras à son tour, lui adressant des doigts le signe universel signifiant que tout était O.K. Puis faisant semblant d'obéir, il infléchit sa trajectoire sur la gauche, avant d'obliquer résolument à droite, dès que le SWAT se fut désintéressé de lui. Dans ce sous-sol où la luminosité résiduelle avoisinait zéro, même la vision par I.L. s'avérait problématique, et tout le monde devait faire attention. Profitant de la diversion, l'Exécuteur changea alors résolument de direction, courant presque pour disparaître à la vue des autres.

C'est ainsi qu'il faillit percuter la Chevrolet.

Finalement moins enfoncée dans les sous-sols qu'il ne l'avait imaginé, la voiture était stoppée dans un recoin, ressemblant à un fauve acculé, capot tourné vers la sortie, apparemment prête à démarrer. Premier problème pour *mister* Sam, l'obscurité. Pour tenter une sortie en force, il lui aurait fallu allumer ses phares, et bien sûr,

cela aurait automatiquement fait converger toutes les unités SWAT sur lui. Un suicide. Sauf si la police savait qu'il tenait la gamine en otage. Une enfant que Bolan voyait maintenant presque distinctement dans l'oculaire de l'I.L System, ses grands yeux effrayés fixant le vide noir, en plein cauchemar. Près d'elle, assis derrière son volant, face maigre et anguleuse, l'expression tendue et fixant le vide lui aussi, *mister Sam* brandissait un revolver à carcasse stainless. Instantanément, et malgré la luminosité discutable de sa lunette passive, le guerrier solitaire avait identifié l'arme. Ruger Redhawk .357 Magnum, canon de cinq pouces et demi. Une arme de professionnel.

L'Exécuteur n'avait pas le temps de se délecter du spectacle. La vie d'une gamine, et sa propre sécurité étaient en jeu.

D'expérience, il savait qu'un homme traqué obéit parfois à certains réflexes, comme par exemple de verrouiller ses portières, lorsqu'il est en voiture. Aussi, et afin de conserver le bénéfice de la surprise, arriva-t-il sur la Chevrolet en silence, balançant un violent coup de crosse dans la vitre du chauffeur, faisant exploser cette dernière, et écrasant le nez de ce dernier dans la foulée. Cela craqua, du sang gicla, mais *mister Sam* était un dur, et avait des réflexes. Marquant un vif recul de la tête, il avait déjà élevé son bras armé pour tourner le canon du Ruger vers Bolan qu'il ne voyait toujours pas. L'Exécuteur s'y était attendu. De la main gauche, il arracha l'arme du poing de *mister Sam*, enfonçant simultanément, et très fort, le réducteur de son du Beretta sous son oreille. Un point extrêmement douloureux. Avec ça et son nez brisé, le pourri ne devait pas s'amuser. Dans un réflexe, il ouvrit une bouche démesurée, mais Bolan prévint doucement :

— Tu respires trop fort, tu meurs.

La voix d'outre-tombe, son nez éclaté et cette attaque dans l'obscurité totale firent leur effet. *Mister Sam* demeura statufié, bouche toujours ouverte sur son cri bloqué, renflant doucement le sang qui s'échappait de son nez. Près de lui, complètement tétanisée, la fillette semblait sur le point de s'évanouir. À son intention, Bolan souffla :

— N'aie plus peur, petite. Ne bouge pas, tout va bien.

Puis tandis qu'il déverrouillait la portière et tirait *mister Sam* par le col pour l'extraire du véhicule, il murmura à la gamine :

— On va venir te chercher.

Il connaissait la réputation du SWAT. Les prises d'otages étaient leur spécialité et dans ce cas, leur priorité était précisément la sauvegarde de ceux-ci.

Pour Bolan, c'était une autre affaire. Pour *mister Sam* aussi. Arrachant ce dernier de la voiture, il lui susurra à l'oreille :

— Viens, mon petit Sam. On va bavarder.

En d'autres circonstances, *mister Sam* ne devait pas être aussi facile à impressionner. Avec sa face anguleuse et brutale et le physique

nouveaux qu'on devinait sous sa veste, il n'était sûrement pas un demi-sel. Mais dans ce contexte surréaliste, ce danger qu'il ne pouvait voir et cette voix sinistre comme la mort, il en avait visiblement pris un coup au moral. Il fallait exploiter la situation et l'Exécuteur le poussa en avant en prévenant de nouveau :

— Un mot, et tu es mort.

Si, avec ça, l'ordure croyait encore avoir affaire aux flics... L'un poussant l'autre, ils parcoururent une trentaine de mètres, avant de tomber dans un deuxième local, légèrement en pente. Derrière eux, obligés d'aller plus doucement à cause de leurs recherches, les hommes du SWAT avaient perdu la trace de leur cible désignée : le grand balèze en combinaison noire. L'Exécuteur savait qu'il bénéficiait d'un peu de temps, mais pas trop. Tout en poussant *mister* Sam devant lui, il avait réactivé son transceiver et c'est d'une voix contenue qu'il donna ses directives :

— Épervier à Buse, ralliez le point numéro trois, et silence radio. Terminé.

Pour unique réponse et selon une procédure établie d'avance, il perçut un triple dé clic dans l'écouteur. Herman Schwarz avait enregistré son message, et à partir de maintenant, le seul souci de Bolan allait se résumer à trouver son itinéraire de repli d'urgence, et à faire parler le salaud qu'il poussait devant lui. Mais comme rien n'était simple, derrière eux, les hommes du SWAT avaient fini par découvrir la Chevrolet et la fillette. L'Exécuteur le comprit en entendant des exclamations, suivies d'un bruit de cavalcade. Ils étaient sur leurs talons !

— T'es cuit, connard ! grinça *truster* Sam.

Il avait compris que son sort serait sans doute bien meilleur du côté des autorités. Et comme pour lui donner raison, des silhouettes apparurent tout à coup au fond du local et une voix cria :

— Jetez vos armes ! Rendez-vous !

L'Exécuteur voulut entraîner son prisonnier, mais celui-ci se mit à hurler et à se débattre. Dans les rangs policiers, il y eut un peu d'agitation, puis soudain, un feu d'enfer se déchaîna. Tout à sa lutte contre *mister* Sam, Bolan ne put que le tirer en arrière, mais à cet instant, il ressentit un choc violent dans le flanc, et il comprit qu'il était touché.

CHAPITRE XIII

Les rafales faisaient rage et *mister* Sam criait toujours. Pourtant, il avait cessé de se débattre, et, tentant d'oublier la douleur dans son flanc, le guerrier solitaire put enfin lui enfoncer le réducteur de son du Beretta sous le maxillaire.

— Avance, pourri !

Malgré le vacarme, la voix avait sonné comme un glas à l'oreille de Sam, et celui-ci ne put qu'obéir. L'Exécuteur le tira dans un angle mort, profita d'un épais pilier, puis d'un complexe de gaines de ventilation pour s'éloigner davantage et se mettre à couvert. Dans sa marche, il avait arraché la deuxième grenade incapacitante de sa ceinture. Il la dégoupilla, attendit deux secondes, l'envoya dans la direction des SWAT, se boucha aussitôt les oreilles et ferma les yeux. C'était le maximum qu'il puisse faire contre des unités de police. Derrière ses paupières, il y eut un éclair terrible, et malgré ses mains sur les oreilles, ses tympons vibrèrent douloureusement. Ré-empoignant aussitôt un *mister* Sam maintenant complètement groggy, il l'attira plus loin, tandis que les cris de rage des SWAT disaient clairement leur désarroi. À cet instant, il se rendit compte que Sam respirait lourdement.

— Allez ! pressa Bolan sans pitié. Avance !

L'un traînant l'autre, ils parcoururent encore un peu de chemin, jusqu'à une déclivité qui les amena dans une autre salle.

— T'es cuit, connard ! répéta *mister* Sam d'une voix hachée. Foutu !

Mais lui souffrait visiblement beaucoup. Une balle avait dû l'atteindre et sa blessure semblait grave. Il ne tiendrait pas longtemps. L'Exécuteur devait impérativement le débriefer au plus vite. Après avoir ôté ses I.L et hâtivement reconsulté son plan des lieux, il trouva enfin le réduit en contrebas, où s'ouvrait la grille donnant sur le grand collecteur des entrepôts. D'ailleurs, l'odeur ne laissait aucun doute et, de plus en plus inquiet, *mister* Sam renifla :

— Où est-ce qu'on va, bordel ?

Malgré son nez pété et sa blessure au ventre, il donnait l'impression de reprendre du poil de la bête. Pur bluff. Bolan le doucha :

— En enfer, pourri ! Soulève la grille.

— Hein !

— Soulève la grille, répéta Bolan. Là, à tes pieds.

Pour donner plus de poids à son ordre, il avait changé le réducteur de son de place et l'avait enfoncé dans la nuque de Sam en l'obligeant à s'accroupir.

— Vite ! pressa-t-il.

L'autre finit par obéir en couinant de douleur. Il perdait son sang comme une fontaine et ses narines se pinçaient dangereusement. Pressé, l'Exécuteur le poussa sans ménagement dans l'ouverture nauséabonde, se retrouvant à sa suite avec de l'eau et de la boue jusqu'à mi-mollets. Sous leurs pieds, c'était visqueux et Bolan avait l'impression de s'enfoncer peu à peu. Courbé et jambes fléchies à cause du manque de hauteur, il remplaça la grille dans son cadre, envoya une bourrade à *mister* Sam, put enfin allumer sa mini-torche pour y voir plus clair, ordonna encore :

— En avant.

— Merde ! gémit cette fois *mister* Sam. Où tu m'emmènes ?

Il avait essayé de tourner la tête pour tenter d'identifier Bolan à la lumière, mais celui-ci lui envoya une claque dans la nuque.

— Avance !

Pour appuyer son ordre, il lui avait expédié un coup de genou dans les reins et l'autre se remit à marcher. Glissant l'un et l'autre, ils se retrouvèrent bientôt à la jonction d'une patte d'oie. De plus en plus mal, *mister* Sam supplia :

— J'ai besoin d'un toubib !

— C'est ça ! railla sombrement Bolan.

Maintenant, les appels et autres manifestations du SWAT étaient loin. C'était le moment. De toute façon, l'Exécuteur n'avait pas l'intention d'emmener son « témoin » en vacances avec lui. L'arrêtant brusquement, il le colla face contre paroi du radier, réducteur de son du Beretta dans la nuque, sourd à ses supplications. Sa question fut simple, et courte :

— Le nom de ton patron ? exigea-t-il. Tu as cinq secondes.

Juste de quoi laisser espérer une issue heureuse.

— Mais... quel patron ?

— Le commanditaire de ces saloperies de vidéos. Vite !

— Je... attends... qui tu es, merde ?

— Bolan, asséna l'Exécuteur. Bolan le Fumier.

— Hein ?

L'Exécuteur lui frappa la tête par-derrière, lui écrasant le nez sur la pierre suintante. Se comprimant le ventre comme pour y retenir la vie, *mister* Sam poussa une plainte sourde, renifla bruyamment en s'énervant :

— Merde ! J'en sais rien, moi, du commanditaire ! Je connais personne. Je bosse par téléphone et on m'envoie mon fric directement sur un compte bancaire.

Plausible. C'était assez souvent la façon d'opérer dans ce type de business. Possible, mais ça n'arrangeait guère les affaires de Mack Bolan. Il insista :

— Tu me chambres, pourri. Sauf moi, tout le monde a un patron, d'une manière ou d'une autre. Alors, tu vas me donner le nom du tien. Un... deux...

— Hé ! Attends, Bolan, s'énerva *mister Sam*. Attends !

Il se tut, serra les dents sous un assaut d'élancements dans ses boyaux, reprit d'une voix rauque :

— Bien sûr, que j'ai un boss. Plusieurs même ! Toute une boîte de production. Mais uniquement dans le porno. Pour... pour cette combine, je t'ai dit la vérité. C'est par téléphone...

— Le nom, de cette boîte de production.

— La... la *Manta Pictures*, renifla *mister Sam*. C'est avec la *Manta Pictures* que je bosse. Depuis que le porno est légal.

— Et les frères Bontane, c'est avec la *Manta Pictures* qu'ils travaillaient aussi ?

— Je... oui... enfin, je crois. Je... non, je suis sûr !

— À la bonne heure ! Tu sais à qui elle appartient, cette maison de production ?

— Non ! Parole !

Mister Sam n'était qu'un sous-fifre. Un exécutant, simple intermédiaire entre les huiles planquées dans l'ombre, et les autres exécutants de la chaîne, comme par exemple les frères Bontane. Le cloisonnement jouait à la perfection son rôle de fusible. Ce n'était même pas la peine d'essayer de remonter la piste par le compte bancaire de Sam. Par le jeu des sociétés-écran, des domiciliations dans les paradis fiscaux et le transit des capitaux par de multiples comptes à tiroirs, le fric touché par cette ordure était sans origine. Dans tous les pays concernés par ce fléau, les plus grands experts de la spécialité s'y cassaient les dents.

— Tu es sûr de ne plus rien pouvoir me dire ? questionna l'Exécuteur.

— Emmène-moi à l'hôpital, Bolan ! J'ai besoin d'un médecin. D'une opération !

— Parle !

Mister Sam grimaça, serra de nouveau les dents. Bolan n'aimait pas la souffrance, mais ce type était une ordure qui ne méritait que la mort, et il pressa encore :

— Vite, ou je t'en colle une autre dans les tripes !

Mister Sam gémit, marmonna ensuite d'une voix blanche :

— Ça se pourrait que ce soit par la *Monta* que les choses se passent.
L'Exécuteur dressa l'oreille.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Une voix. Enfin, je veux dire, la voix du type qui me contacte quand il a besoin de moi.

— Qu'est-ce qu'elle a, cette voix ?

— Un... un cheveu sur la langue. Comme un mec que j'ai aperçu deux ou trois fois dans les couloirs de la *Monta*. Un balèze à moustaches, avec la boule à zéro. Il entrait dans le bureau du boss de la boîte. Je l'ai vu aussi en compagnie du *casting-director*, et j'ai... j'ai entendu qu'on l'appelait... attends... Macha... ou Micha. Oui, c'est ça ! Micha !

Intéressé, Bolan interrogea :

— Et le boss de la *Monta*, qui est-ce ?

— Dino Cargesi. Un ancien proxo reconverti dans le X.

Rien que du beau monde.

— Et le *casting-director* ?

— Euh... lui c'est Paul... Paul Delgado.

— O.K., félicite l'Exécuteur. Tu as une bonne mémoire, Sam. Très bonne.

— L'hôpital, Bolan ! Je perds mon sang !

— C'est vrai, reconnu l'Exécuteur. Mais c'est bientôt fini.

Puis il pressa la détente du Beretta, et l'arme éternua dans son poing, envoyant sa dragée chemisée de laiton dans la cervelle du triste salaud.

Maintenant, il fallait sortir de ces égouts. Pour continuer à patauger dans une autre fange. Celle de ces hommes qu'on désignait sous le nom d'*uomini d'onore*.

CHAPITRE XIV

Un silence pesant régnait dans le vaste dépôt de *Brooklyn Trucks*, où les énormes camions à remorques avaient été garés pour former une sorte d'arène carrée. Dans la fumée des cigares et les odeurs de fuel et de cambouis, les quatorze hommes assis sur les caisses et autres containers semblaient plongés dans des pensées profondes. Au fond du dépôt, une poignée de porte-flingues, dont un équipé d'un talkie-walkie, montaient la garde dans le cadre de l'ouverture béante des deux grands panneaux coulissants de l'entrée. Les autres attendaient dehors, surveillant discrètement les alentours. Pourtant, personne ne viendrait les déranger ici. Le dépôt appartenait à une société de transport de la mafia, et se situait dans une zone industrielle quasiment déserte le samedi. C'était la première fois depuis longtemps que les quinze membres de la *Commissione*, la *Cupola* US se réunissaient, mais la cause en valait la peine. Une réunion extraordinaire pour un sujet capital. Le plan de guerre qui allait leur livrer leur ennemi le plus mortel, leur bête noire, leur cauchemar.

Un plan imaginé par Ange Castellano, celui qui parmi eux avait le plus de raisons de souhaiter la mort de l'Exécuteur. Don Ange Castellano, qui se faisait attendre.

Ils patientèrent encore deux ou trois minutes, puis soudain, le porte-flingues au talkie-walkie de l'entrée poussa un bref coup de sifflet en levant son bras libre. Un instant plus tard, la Mercedes d'Ange Castellano franchissait l'ouverture du dépôt, dont les portes furent aussitôt refermées. La Mercedes alla se garer près des berlines déjà stationnées. À l'instar des autres chauffeurs, le sien resta à son volant, tandis que le passager de l'avant sautait à terre pour ouvrir la portière arrière, une main instinctivement engagée sous sa veste. Conscience professionnelle oblige. Pourtant, ici, Ange Castellano ne risquait rien. Comme annoncé, le *capo* n'était pas seul. Grand, légèrement voûté, sa longue face chevaline blême comme une endive et portant de larges lunettes noires, un deuxième homme l'accompagnait. Un murmure passa parmi les *capi*. Pourtant prévenus de la présence d'Alessandro Pavarone, l'homme qu'on ne voyait jamais, ils étaient intrigués. Bien

qu'étant des leurs et ayant fait ses preuves depuis longtemps, le businessman leur posait une sorte d'énigme. Il incarnait à leurs yeux la synthèse de *Cosa Nostra antica* et de *Cosa Nostra nuova*, ce mélange qu'ils appelaient tous de leurs vœux pour l'avenir. C'était à la fois rassurant, et vaguement inquiétant, parce que justement, la partie *nuova* de l'ensemble leur échappait. Pavarone était un type à part. Un novateur visionnaire, qui donnait parfois des sueurs froides, tant ses projets commerciaux déroutaient, notamment par leurs prises de risques apparemment insensées. D'autre part, Alessandro Pavarone était trop indépendant. Trop solitaire. C'est pourquoi jusqu'alors, les super-capi avaient toujours laissé de côté l'idée de faire monter don Pavarone à la *Commissione*.

En fait, ils ne l'aimaient pas.

Les deux hommes étaient maintenant arrivés au milieu de leur cercle, et le silence s'épaissit encore. Enfin, sentant que le moment était venu de faire état de son statut suprême, Milo Galfoni, le vieux *capo di tutti capi della Commissione Americana* prit enfin la parole :

— *Amici*, commença-t-il, *buona sera per tutti*.

Sa voix cassée par deux opérations n'était plus qu'un souffle rauque, et chacun, y compris lui-même, savait que la chimio entamée pour tenter de réduire son cancer de l'œsophage n'était qu'un baroud d'honneur. En principe, il serait mort dans un mois ou deux, et déjà, la lutte sournoise pour la prise du pouvoir faisait rage.

— *Buona sera*, don Milo, renvoyèrent tous les autres membres de la *Commissione*, y compris Ange Castellano.

Alessandro Pavarone se contenta d'un mouvement de tête, à peine perceptible. Resserrant le foulard de soie blanche qui entourait son cou décharné, don Milo Galfoni toussota dans son poing, laissa courir un regard panoramique sur l'assemblée, puis le posa sur les lunettes noires d'Alessandro Pavarone. Ce soir comme depuis très longtemps, personne n'aurait imaginé contester son autorité car, malgré son état, il contrôlait toujours les commandes de la *Commissione*, et il pouvait à tout instant décider la disgrâce, voire plus encore, de chacun de ses membres. Depuis quelque temps, certains murmuraient que la direction suprême n'était plus ce qu'elle avait été, et qu'elle ramollissait. C'était faux. Simplement, depuis qu'elle était placée sous l'autorité sans faille de don Milo, il n'y avait eu aucune fausse note.

— *Amici*, reprit le vieux *capo* de sa voix détimbrée, nous sommes ici ce soir pour prendre une décision importante.

Il marqua un temps, reprit en plantant son implacable regard dans les lunettes noires de Pavarone :

— Auparavant nous devons écouter don Castellano nous exposer son plan, puis le mettre aux voix. S'il est adopté, don Pavarone ici présent devra impérativement s'y conformer, eu égard à l'importance capitale

du but poursuivi.

Observant une nouvelle pause, le *capo di tutti capi* délia *Commissione* dardait si fort son regard dur sur les lunettes noires que tous en ressentirent un profond malaise. Sauf Alessandro Pavarone, du moins apparemment. Parfaitement immobile, les mains croisées devant lui et le port de tête altier, ce dernier ne semblait même pas conscient du phénomène. Son agoraphobie le coupait de toute émotion, l'enfermant dans sa propre tête, comme il s'isolait physiquement du monde, au sommet de son building de Los Angeles. De plus, il exérait New York, et ces six heures d'avion pour venir jusqu'ici lui restaient en travers de la gorge. Mais la *Commissione* l'avait convoqué, et aucun *uomo d'onore* ne pouvait refuser ce type d'invitation.

Plus tard, quand le fossile et Castellano auraient disparu, quand il aurait lui-même accédé au sommet, alors, l'autorité de la *Commissione* serait encore plus absolue et plus implacable qu'elle ne l'avait jamais été, même du temps de don Milo.

— Es-tu d'accord, Alessandro ?

Arraché à ses rêveries dictatoriales, l'homme à face chevaline et blême hocha imperceptiblement la tête.

— Je le suis, don Milo.

Le ton était respectueux, mais terriblement froid, malgré la douceur de la voix.

— Bien, attesta le *capo di tutti capi*. Très bien. Tu peux donc parler, Ange.

Dardant à son tour son regard sur l'assistance, don Ange Castellano s'éclaircit la voix, avant de reconnaître avec un pincement de bouche révélateur de sa rage rentrée :

— *Amici*, j'ai péché par mépris.

Attendant la suite, tous les visages s'étaient tendus vers lui et, conscient de l'importance de ce qu'il allait dire, il reprit :

— J'ai pris Bolan le Fumier pour moins fort qu'il ne l'est.

Cette fois, un petit murmure vite étouffé était passé dans l'assemblée, et don Milo Galfoni protesta :

— Non, Ange. C'était une très bonne idée. Bolan descendu par la police, ça n'aurait pas manqué de sel. Non, je t'assure, l'unique responsable de cet échec est la malchance. Seulement la malchance.

Ange Castellano buvait du petit lait. Après ça, il était bon pour le sommet de la *Commissione*. Bientôt. Dès que le vieux aurait avalé son extrait de naissance. Rasséréné, il poursuivit :

— Pourtant, je le connais, Bolan. Je veux dire, personnellement. J'aurais dû me douter que, pour l'abattre, il allait nous falloir déployer beaucoup plus d'énergie, d'intelligence et de ruse que nous en avons tous dépensé contre lui depuis le début de sa foutue guerre contre nous !

Soudain emporté par sa haine, il s'était laissé aller à hausser le ton, et il avait surpris une petite ombre de contrariété dans les yeux de Galfoni. Don Milo avait toujours détesté cris et gesticulations et, depuis sa maladie, il les haïssait carrément. Il aimait le calme, les discussions feutrées et courtoises, y compris quand il s'agissait de condamner à mort.

— Désormais, se reprit Castellano pour flatter les inclinations du super *capo*, le temps est venu d'agir intelligemment. Bien sûr, sachant le Fumier à présent sur la piste de notre famille à L.A, commenta-t-il avec un regard en coin vers Pavarone, nous pourrions nous satisfaire de la politique de la terre brûlée. Il suffirait pour le stopper de couper purement et simplement le fil conducteur qu'il ne pourra manquer de suivre.

— Comment ça ? interrogea l'actuel *capo* de Philadelphie.

— Tout simplement en sacrifiant les relais, avoua Castellano avec cynisme. Tous ont fait plus que leur temps dans le business, et certains commencent à se montrer trop gourmands. Cette méthode nous permettrait d'épurer les rangs, et d'installer à leurs places des éléments plus soumis.

Une légère rumeur passa chez les *capi*. Non pas qu'ils fussent choqués, mais parce que cette proposition ne résolvait pas le problème. Bolan le Fumier ne serait pas éliminé pour autant. Ange Castellano se fit rassurant :

— Cette idée ne saurait évidemment nous satisfaire. Le temps est venu de ne plus accorder la moindre petite chance à celui qui nous défie depuis si longtemps. Nous voulons être ceux qui auront finalement triomphé de l'Exécuteur. Ceux qui l'auront abattu. Et puisque jusqu'alors nos forces combinées à notre puissance de feu n'ont pas réussi à le terrasser, puisque même ces incapables du SWAT l'ont raté, et que très probablement Paolo Balsamo, dit *mister Sam*, a parlé avant d'être tué, nous allons le forcer à venir nous combattre sur un autre champ de bataille.

— Lequel ? questionna une voix. Il a toujours réussi à s'en tirer jusqu'ici.

Levant une main apaisante, Ange Castellano promit :

— J'y viens. Mais ne brûlons pas les étapes. Mon plan repose justement sur deux idées essentielles qui sont, d'une part l'étude de la méthode d'investigations le plus souvent utilisée par Bolan quand il veut remonter une piste, d'autre part sa confiance dans son mobil-home forteresse, au moment de passer au blitz final.

— Désolé, Ange, l'arrêta un *capo* en secouant sa grosse tête aux rares cheveux gris, taillés en brosse. Je ne te suis pas.

Castellano opina, poursuivit :

— J'en ai déduit que la seule manière de se payer le Fumier tenait

précisément au fait de respecter absolument ces deux concepts essentiels.

— Comment ça ? interrogea un autre *capo*.

— En l'encourageant dans l'application de ces deux méthodes. Primo, en balisant très précisément la phase investigation de son action ; secondo, en profitant de sa confiance dans la quasi-invincibilité de son char de guerre.

— Comment ça, baliser ? s'enquit encore le *capo* de Philadelphie.

Ange Castellano esqua un rictus entendu.

— En favorisant ses recherches. Il suffit pour ça de faire en sorte que les fameux relais auxquels je faisais allusion lui avouent ce qu'il souhaitera entendre, l'obligeant ainsi à progresser toujours plus avant. Comme le poisson dans une nasse. Mais afin qu'il ne se doute de rien et que le piège fonctionne, nous devons veiller à ne pas faire trop simple. Il faudra l'inciter à remonter la piste jusqu'au bout.

— Jusqu'où ? questionna le *capo* aux cheveux en brosse.

Le sourire de Castellano s'accroissait, tandis qu'une étincelle fulgurait dans ses yeux.

— Devine, répondit-il, ironique.

Il y eut un flottement, puis tous comprirent et leurs regards convergèrent ensemble sur Alessandro Pavarone. Le *capo* de Phoenix hésita pourtant :

— Tu... tu ne veux quand même pas dire...

— Bien sûr que si, coupa Ange Castellano. Bien sûr que si.

Un petit silence flotta dans l'immense dépôt, avant que don Milo Galfoni n'ordonne de sa voix rauque :

— Tu devrais nous expliquer ça, Ange. Nous l'expliquer en détails.

Ange Castellano hocha la tête, marqua une courte pause destinée à requérir l'attention et commença à parler. Ce fut un exposé méthodique et précis, où chaque détail important fut effectivement énoncé, et qu'il acheva par ces mots :

— Cette opération s'appellera « *Fix*(6) ».

L'auditoire resta muet un assez long moment, avant qu'une voix ne demande :

— Tout ça demande un matériel et une technologie pointus, des connaissances précises en matière de dynamique explosive, etc.

— Tout est prévu, assura Ange Castellano. Nous avons des gens dans les grands arsenaux et nos effectifs comptent depuis longtemps de très bons spécialistes en la matière. Les études sont déjà faites, et la mise en œuvre de l'ensemble ne demandera pas plus de quarante-huit heures.

Un autre silence suivit, avant que don Milo n'interroge :

— Plus de questions, *signori* !

Il n'y eut pas d'autres interrogations, et le vieux *capo* proposa enfin :

— *Amici*, l'instant du vote est arrivé. Comme vous l'avez noté, le plan de don Ange Castellano implique des responsabilités et des sacrifices en vies humaines parmi nos troupes. Je vous demande donc de voter en votre âme et conscience d'*uomini d'onore*, en ne vous laissant guider que par l'intérêt général de *Cosa Nostra* tout entière.

Il reprit son souffle, toussa, consulta tour à tour chacun des hommes présents du regard, déclara enfin :

— Maintenant, que ceux qui sont d'accord avec le plan de *nostro amico* Ange Castellano lèvent la main.

Les premiers bras se tendirent, puis d'autres suivirent, jusqu'à ce que toutes les mains finissent par se lever. À cet instant, Ange Castellano sut qu'il avait gagné. Sur deux tableaux. À partir de maintenant, Mack Bolan était fichu, et pour lui, la voie royale était désormais tracée. Jusqu'au sommet.

CHAPITRE XV

Micha Svetov sauta du mobil-home, sur le talus, remonta son pantalon d'un geste qui lui était habituel, avant d'allumer une cigarette. Avec son mètre quatre-vingt-dix, ses épaules de bûcheron ukrainien, sa moustache de mongol, son crâne rasé et sa nuque épaisse, il était impressionnant. Après un dernier regard au mobil-home qu'il venait de quitter, il respira un grand coup, traversa le vaste parking aménagé en aire de repos, réintégra sa Plymouth et démarra aussitôt.

Ces « mobiles » étaient vraiment une sacrée belle invention. Une génération de bordels nouveaux et itinérants, d'apparence très *family correctless*, avec à bord les « parents », proxénètes, et les « enfants », prostitués malgré eux. Le plus souvent des filles, mais aussi parfois des garçons, car les amateurs étaient de plus en plus nombreux. Ceux qui, d'autre part, préféraient les jeux complexes avec « parents » et « enfants » ensemble pouvaient également y trouver leur compte. Le sésame s'appelait dollars. Vraiment pratique. Le phénomène était encore récent aux États-Unis, mais un brillant avenir se dessinait pour lui.

Micha Svetov le savait ; pour l'avoir évoquée à plusieurs reprises auprès de Paul Delgado, l'idée était venue de lui. Hélas, les gros bonnets la lui avaient soufflée, et il ne touchait pas de royalties sur les recettes. Dommage. Il se consolait en en profitant au maximum, et ces petites *latinas*, à la fois soumises et craintives, le rendaient complètement dingue. Elles lui avaient manqué trop longtemps, à lui, un des piliers de la vidéo pédophile US. Depuis ses débuts dans le business, il n'avait qu'une envie, assister, voire participer aux tournages. Mais pour raisons de sécurité, on le lui avait strictement interdit. Alors, depuis des années, il avait dû se contenter de visionner ces putains de cassettes, à l'instar de tous ses clients. À en devenir malade. Maintenant, l'équilibre était rétabli, il pouvait consommer celles dont il s'était auparavant gavé le regard. Car chacune d'elles avait tourné au moins une des vidéos qu'il produisait. Une façon très judicieuse, et très agréable, de recycler le « matériel », qui rapportait

des sommes colossales aux boss locaux.

Tout à ses fantasmes, le colosse avait lancé la Plymouth sur l'expressway, laissant San Fernando derrière lui pour redescendre vers Hollywood. Repu, il allait maintenant s'offrir un bon dîner, en compagnie de Greta, son épouse légitime. Une grosse pouffiasse née aux States de parents allemands, aigrie et alcoolique, qu'il n'avait épousée quelques années plus tôt que pour obtenir le droit de rester aux USA. Bien sûr, il aurait pu divorcer depuis, mais il se méfiait des pensions alimentaires et comme, en plus, il la frapperait sans qu'elle n'ose porter plainte, c'était bien pratique. Et puis dans sa situation, un homme marié et honorablement connu dans son quartier, ça attirait moins l'attention des flics. Il fallait savoir faire des sacrifices et...

Brutalement arraché à ses pensées, Micha Svetov s'était accroché à son volant, redressant *in extremis* la Plymouth qui venait de partir sur la droite, dans un bruit sourd d'explosion. Frôlant le rail de sécurité, le véhicule s'était mis à tanguer et à zigzaguer dangereusement, et l'Ukrainien comprit qu'un de ses pneus venait d'éclater.

Poussant un juron sonore, il parvint à redresser la Plymouth, tandis qu'à gauche, un grand van bleu électrique le dépassait en l'évitant de justesse. Décidément, ces « mobiles » à putes commençaient à pulluler, dans le secteur. Mais cette fois, le colosse avait d'autres préoccupations. Déjà, son regard avait aperçu la plaque annonçant l'aire de repos de Burbank sud, à moins de deux cents mètres. Une chance. Ici, les arrêts sur bande d'urgence, c'était tout un problème. Les flics rappliquaient aussitôt, accompagnés de la dépanneuse de rigueur. Un véritable racket. Toujours accroché à son volant, Micha négocia les derniers décamètres, poussa un soupir de soulagement en se retrouvant sur la bretelle de dégagement. L'instant d'après, il arrêta enfin la Plymouth sur le parking quasiment désert, sous l'éclairage glauque d'un lampadaire. En mettant pied à terre, son soulagement fit place à l'agacement. Complètement haché, son pneu arrière droit était irrécupérable. Ouvrant la malle arrière, il en sortit le cric et il dévissait l'attache de sa roue de secours quand une voix l'apostropha.

— Besoin d'un coup de main ?

Tournant la tête, il vit une silhouette sombre émerger d'une Ford, un visage au sourire avenant. Secouant la tête et toujours de mauvaise humeur, il déclina d'une voix zozotante :

— Pas la peine, vieux. *Thanks*.

— Mais si, vieux.

Simultanément, un choc épouvantable lui arriva en pleine tête, et Micha vit des étoiles partout. Une douleur atroce lui traversa la nuque, mais sa formidable résistance lui donna la force de se redresser à demi, tout en esquissant un mouvement de parade maladroit. Un

autre coup percuta sa nuque épaisse et cette fois, il mit un genou à terre, une nausée lui tordant l'estomac. Pourtant, il n'était pas encore perdu. Tout en songeant qu'il avait sûrement affaire à des détrousseurs de parkings, il se dit qu'il pouvait peut-être encore atteindre le petit .38, remisé en permanence dans la boîte à gants de la Plymouth. Mais quelque chose de dur et de froid s'était enfoncé dans sa nuque, à l'endroit qu'on venait de frapper, forçant dangereusement sur les cervicales.

— Sage ! recommanda la voix devenue soudain beaucoup moins avenante.

Un timbre grave et glacé, comme émanant d'outre-tombe. Tout près du K.O, Micha Svetov ne sentait plus ses membres, et un grand froid l'investissait. Mais un bruit de moteur se fit entendre et il reprit espoir. Des gens allaient venir à son secours.

— Debout, ordonna l'inconnu.

Micha se sentit tiré par le col, remis sur ses jambes qui ne le portaient pas vraiment. Dodelinant de la tête, il parvint à lever les yeux, aperçut le véhicule qui venait de stopper devant lui. Le van bleu électrique aperçu plus tôt sur l'expressway, au moment de l'éclatement de son pneu. Il trouva cela bizarre, vit à travers un brouillard le panneau latéral du mobil-home qui s'ouvrait, encaissa un troisième coup sur la tête et, cette fois, plongea dans un gouffre sans fond.

Micha Svetov avait mal au cœur. Et à la tête. Une migraine insupportable, qui résonnait sous son crâne à la manière d'un train fou. Il se dit qu'il fallait ouvrir les yeux, et que la douleur s'en irait, mais ce fut encore pire. Il ne voyait que du noir et sa tête était près d'exploser. Il voulut bouger, se rendit compte qu'on lui avait lié les poignets dans le dos, réalisa aussi que ses chevilles étaient ficelées, et qu'il avait la tête en bas. Complètement désorienté, il se mit à gigoter en appelant :

— Hé ! Hé ! !

Lointaine, une voix lui parvint :

— Tu es réveillé ? À la bonne heure ! On va pouvoir parler.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel !

Il avait reconnu la voix de l'inconnu du parking et son désarroi s'accentua.

— Tu as raison de parler de bordel, Micha. Dans ce domaine, tu en connais un rayon, on dirait.

Le pinceau lumineux d'une lampe troua soudain l'obscurité. Il vit un mur de pierres, des toiles d'araignées et en levant les yeux, c'est-à-dire en regardant vers le bas, il aperçut un carré sombre, très loin.

— Eh ! hurla-t-il. Où est-ce qu'on est, merde !

— Comme tu peux t'en rendre compte, renseigna la voix glacée, tu

es suspendu par les pieds dans un ancien puits de mine, quelque part en pleine montagne, entre Mount Love et Pacifico Mountain.

L'Ukrainien se mit à paniquer.

— T'es dingue, ou quoi ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Je te l'ai dit, je veux qu'on parle.

— Mais... parler de quoi ? Et d'abord, qui tu es ?

— Mon nom est Mack Bolan, répondit la voix d'outre-tombe. Tes amis m'appellent aussi le grand Fumier.

Mack Bolan ! L'Exécuteur ! Il avait effectivement entendu parler de ce dingue qui avait déclaré la guerre contre le Crime Organisé. L'estomac tordu par un spasme violent, il s'étonna :

— Merde ! Je t'ai rien fait, moi !

À cause de sa position, sa propre voix changeait peu à peu, se transformant en une espèce de coassement ridicule. Il avait du mal à respirer et des zébrures pourpres lui passaient devant les yeux. Quant à son crâne, à l'intérieur, c'était maintenant la charge des éléphants.

— Tu veux parler de quoi ?

— De toi, répondit l'Exécuteur. De toi et de *Manta Pictures*, de ton rôle dans les vidéos pédophiles. Je veux tout savoir.

Une énorme vague de découragement submergea le colosse. Il ne comprenait pas comment le grand Fumier pouvait savoir tout ça, puis subitement, les meurtres de San Diego, la mort suspecte de Luciano « Gordo » Bontane et celle de son frère lui revinrent en mémoire. Sa trouille monta alors de plusieurs crans. L'Exécuteur ! Tous ces morts, c'était l'Exécuteur ! Peut-être même que les flics du SWAT n'étaient pour rien dans ce rodéo des entrepôts *Lesters*, et que c'était encore ce Bolan le responsable ! Et voilà que le grand Fumier s'attaquait maintenant à lui ! Et Svetov avait beau creuser sa cervelle en bouillie, il ne voyait pas comment il allait pouvoir minimiser son rôle dans cette affaire de vidéos.

— Hé, Bolan ! coassa-t-il. Je suis pour rien dans tout ça, moi ! Je suis qu'un intermédiaire et...

— Justement, Micha, coupa l'Exécuteur, en tant que simple intermédiaire, tu vas pouvoir me dire qui est derrière cette histoire de vidéos.

— Je... j'en sais rien, moi ! Je suis qu'un simple pion !

— Un pion, c'est manipulé par quelqu'un. Je veux connaître le nom de ton manipulateur. Et vite ! Parce que, dans un petit moment, tu ne pourras plus parler.

— Bolan ! Arrête ! Remonte-moi, je vais parler !

— Tu vas parler maintenant. O.K. ?

— Je... O.K. !

— Bien ! reprit l'Exécuteur. Les vidéos pédophiles sont bien traitées par la *Manta Pictures* ?

— Oui, merde ! Tu le sais déjà !

— Ce que je ne sais pas, tenta Bolan, c'est si toute la boîte est mouillée, ou si c'est seulement un noyau qui traite ces saloperies.

— Juste... juste un noyau !

— Combien de personnes ?

— Juste... juste trois !

— Qui ?

— Dino Cargesi et Delgado. Paul Delgado ! Mais lui, c'est un sous-fifre. Je... je crois même qu'il ignore le rôle exact de Cargesi.

Toujours le fameux cloisonnement. La sécurité. Mais ces infos recoupaient celles déjà apprises de la bouche de *mister* Sam. Bolan insista :

— Et le troisième ?

— Ben... moi ! avoua le colosse en essayant de distinguer quelque chose vers la sortie du puits.

Mais la lumière de la lampe s'était éteinte et il faisait nuit noire. En plein cauchemar, il tenta de prendre appui d'une épaule contre une grosse pierre en saillie dans la muraille, se fit mal et y renonça :

— C'est Delgado qui donne les ordres. Moi, je fais qu'obéir !

— Et c'est aussi pour obéir aux ordres que tu rends visite aux gamines qu'on prostitue dans les « mobiles », hein !

— Je...

Mais Svetov n'acheva pas. Difficile d'argumenter là-dessus.

— Et Delgado, enchaîna Bolan, qu'est-ce qu'il fait, à *Manta Pictures* ? Je veux dire, officiellement.

— *Casting-director*.

Le type qui engageait les comédiens. Poste très important.

— Qui le manipule ? questionna encore l'Exécuteur.

— Ça, j'en sais rien ! Je te jure !

— Tu mens !

— Non ! Je te jure ! Delgado me passe la commande et me paye quand je livre le boulot. C'est tout ce que je sais !

— Décidément, gronda la voix glacée, tu es moins qu'une merde, mon pauvre Micha !

Il y avait tant de mépris dans la voix sépulcrale que Micha Svetov se sentit perdu. Soudain, tout se brisa en lui et il se mit à supplier :

— C'est pas ma faute, Bolan ! Je... je suis comme un malade ! Je peux pas résister, c'est plus fort que moi ! Ils se servent de ça pour me tenir ! Ça et le fric ! C'est leur méthode ! Je suis qu'un malade ! Un malade !

Là-haut, penché sur la margelle du puits, Mack Bolan fit la grimace. Svetov ne mentait pas tout à fait. Mais en plus d'aimer les gamines, ce gros porc les brisait pour toujours avec cette combine dégueulasse, et il faisait du fric en passant. Beaucoup de fric. La grenade quadrillée

qu'il serrait dans son poing commençait à le démanger et il renvoya, écoeuré :

— Je te crois, Micha.

En parvenant à Svetov, la phrase lui fit l'effet d'un baume délicieux. Puis il y eut un drôle de bruit dans le puits, comme un objet qui tombe en ricochant contre les parois. La chose le heurta, continua sa course vers le bas. À peine une seconde... avant l'explosion. Infernale, dévastatrice. Svetov sentit tout son corps se disloquer sous une poussée démente. Dans sa tête, un gong sonna sinistrement, et une intense douleur générale le dévora.

Paul Delgado avait sommeil. Il avait trop bu et trop mal dormi, et voilà qu'on l'avait appelé à sept heures du matin, pour lui filer rencard. À huit heures, devant le N° 2040 de l'Avenue of the Stars, à l'entrée du centre commercial *ABC Entertainment Center*. Or, il était huit heures cinq, il ne tenait pas debout et ça avait tout l'air d'un lapin. D'habitude, *ils* n'étaient pourtant pas du genre fantaisiste. Était-ce un piège ? Depuis quelque temps, on parlait un peu trop de la prostitution enfantine, et il avait peur d'être pris par la police. Ce qui lui faisait traîner les pieds quand *on* lui confiait un boulot. En partant de chez lui ce matin, il avait songé à s'armer, avait hésité, y avait de nouveau pensé plus loin, tenté par l'idée de passer à son bureau, prendre le revolver qu'il y gardait. Paul Delgado n'était pas un naïf, et depuis le début de sa collaboration avec *eux*, il redoutait le jour où il serait en disgrâce. Dans ces cas-là, il le savait, la mafia ne prévenait pas. On mourait d'accident, ou de simple assassinat, parfois en pleine rue. Mais pris par la circulation, il était déjà presque arrivé en retard au point de contact et il avait dû renoncer au détour.

— Paul Delgado ?

Crispé, Delgado tourna la tête, découvrit un grand type au faciès de truant de cinéma, qui le jaugeait d'un regard sec et froid.

— C'est moi, répondit le *casting-director*.

— O.K., fit l'autre en lui tendant une enveloppe. Dedans, il y a une photo d'artiste. Tu as vingt-quatre heures pour trouver sa doublure. La plus sosie possible. On te rappelle, salut.

Avant que Delgado n'ai pu dire un mot, le type avait traversé le trottoir et disparu dans l'*ABC Center*. Songeur, le *casting-director* décacheta l'enveloppe, y découvrit le portrait d'un quinquagénaire à longue face chevaline et pâle. Aimable comme une porte de prison, avec un regard noir, qui ressemblait à celui d'un mort. Au dos du cliché, tapées à la machine, la taille et la corpulence du « sujet ». À respecter impérativement, à deux ou trois centimètres près. Mention impérative, que le sosie parle l'italien.

Et 24 heures pour trouver ça !

CHAPITRE XVI

Ernesto Romero croyait rêver. Après plus de vingt ans de « pannes » et autres « figurations intelligentes » puis une longue période de chômage total, voilà que, sans prévenir, la chance venait de frapper à sa porte. Cela avait commencé l'avant-veille, avec cet appel d'un certain Paul Delgado, *casting-director* de la *Monta Pictures*, lui demandant de venir le voir au plus tôt, pour un rôle important, dans une coproduction étrangère. N'ayant plus d'agent depuis longtemps, Romero s'était d'abord dit qu'il s'agissait d'un canular mais, renseignements pris, Paul Delgado était bel et bien ce qu'il prétendait être. Sans oser encore annoncer la nouvelle à sa femme Gina qui, lassée par ses galères, avait fini par retourner chez sa mère avec les gosses, il avait repassé son dernier complet sauvé du clou, et trouvé une chemise potable, avant de se précipiter au rendez-vous.

Delgado s'était montré sympa, lui avait aussitôt fait faire un bout d'essai, lui annonçant le lendemain matin qu'il allait sûrement décrocher le rôle. Lequel ? À l'issue d'un entretien avec deux assistants de la coproduction, il avait appris que le film serait du genre « Le Parrain », mais qu'il fallait rester discret, car d'autres productions étrangères semblaient également s'intéresser au sujet et on jouait la montre pour les coiffer sur le poteau. Le rôle de Romero serait le deuxième en importance. *Squalo*, « Requin », le frère et rival de la star, dont on ne lui avait pas encore révélé le nom. Un film dur, sur fond de guerre des gangs et de drame fratricide. Ils avaient même déjà parlé chiffres. Cent mille dollars, dont dix mille à la signature. Cachet apparemment modeste pour un deuxième rôle, mais on l'intéressait aux recettes, net part-producteur, à hauteur de 0,5 % ! Et ça, en cas de succès, ce serait une vraie manne !

Tout cela s'était passé hier et, littéralement installé sur son nuage, Ernesto Romero s'était vu ensuite proposer de déjeuner ensemble aujourd'hui, pour parler du synopsis. Chez *Laurent*, un bistrot français, situé dans le fameux « Restaurant Row », cette partie de Cienega Boulevard où les établissements réputés s'alignaient comme à la parade.

Ils allaient arriver. Ernesto Romero ne tenait pas en place.

Pour la circonstance, il avait emprunté un autre costume à un copain, s'était offert le coiffeur et était arrivé chez *Laurent* avec un bon quart d'heure d'avance.

— Bonsoir, Ernesto.

Ernesto Romero faillit sursauter. Perdu dans ses rêves, il ne les avait pas vus arriver. Les deux mêmes que la veille, mais sans le *casting-director*.

— Paul n'a pas pu venir, expliqua Fabrizio Delmonte, le plus jeune des deux.

Puis s'installant, il plaisanta :

— De toute façon, on n'a plus besoin de lui, pas vrai ?

Tout le monde rit et Ernesto Romero se détendit.

— Avez-vous bien dormi ? s'enquit Delmonte.

— Oui, merci.

C'était faux. Ernesto Romero ne dormait plus depuis leur premier coup de fil.

— Parfait, vous allez donc pouvoir lire.

Michele Forti, l'autre assistant, venait de déposer un bloc relié à spirale plastique devant lui, sur la couverture duquel figurait en gras :

OMERTA.

— C'est un titre provisoire, commenta Forti. Qu'en pensez-vous ?

— Heu... très bien ! Parfait !

Ils lui demandaient son avis ! Il ne touchait plus terre ! Ils commandèrent des Martini et, sitôt servi, ce fut encore Forti qui attaqua, se penchant par-dessus la table comme s'il craignait les oreilles indiscrètes :

— Maintenant, Ernesto, il va falloir travailler.

Romero hocha la tête avec conviction.

— Bien sûr ! Bien sûr !

— Je veux dire, vraiment travailler, insista Forti. Pas comme ces légions de comédiens à la petite semaine qui traînent partout à Hollywood, mais en professionnel.

Déjà dans la peau de son personnage, Ernesto Romero prit un air figé, balançant lentement la tête de côté pour répéter avec un calme affecté :

— En professionnel.

Ils durent aimer la réplique, car leurs mines changèrent également, pour devenir extrêmement sérieuses. Cette fois, ce fut Delmonte qui enchaîna :

— Ce qu'on va vous demander maintenant, Ernesto, va représenter un sacré boulot de mise en condition. Quand vous aurez signé le contrat que j'ai dans la poche, vous serez *Squalo*. Vous devrez entrer en lui comme en religion. Ce sera un travail de chaque instant, une

mise en condition *live*.

Intrigué, le comédien interrogea :

— Ce qui signifie ?

— Que vous devrez vivre jusqu'à la fin du film exactement comme votre personnage, renseigne Delmonte.

— Ça veut dire, intervint Forti, qu'à partir de la signature de ce contrat, on ne se quittera pratiquement plus. Des gens de notre équipe vous prendront en main, vous vivrez comme *Squalo*, et vous serez même filmé à votre insu.

— Filmé à mon insu !

Delmonte sirota un peu de Martini, sourit.

— Une façon révolutionnaire de voir le cinéma, Ernesto. La meilleure qui soit, celle qui oblige le comédien à se sortir les tripes !

— Vous serez maquillé et habillé comme dans certaines scènes du film, renchérit Forti. Dans la rue, au restaurant, en voiture etc. Vous ne saurez pas où est la caméra, et vous vivrez dans une villa de la production, avec toute l'équipe qui sera censée être la vôtre dans le scénario. Des comédiens déjà choisis, déjà sur place, et déjà en condition. Vous verrez que notre méthode a du bon, ils sont surprenants de vérité. Et si notre idée est bonne, il est même possible que certaines de ces prises de vues soient utilisées dans la version définitive.

C'était dingue ! Ernesto Romero n'avait jamais entendu parler de cette façon de travailler. L'immersion totale, comme pour apprendre les langues étrangères. Ces types étaient géniaux ! Pourtant, il était un peu inquiet. Pourrait-il voir Gina et les enfants ? Il posa la question et Delmonte répondit, l'air embarrassé :

— C'est-à-dire... nous savons que votre épouse et vous... Des indiscretions de sa part seraient mal venues. Mais dès le moment venu, nous vous laisserons lui en annoncer la primeure.

— Je vois, fit Romero. Je vois.

Ils avaient raison, mais c'était vraiment frustrant.

— Vous savez, reprit Delmonte après avoir achevé son verre, les producteurs de ce film ont déjà investi énormément d'argent, et ils exigent une discrétion totale. Ils perdraient des millions, si l'affaire s'ébruitait maintenant. Mais ils connaissent vos qualités et savent que vous donnerez un travail parfait. On vous a observé, on sait que vous serez à la hauteur.

— Ah ? fit bêtement Romero.

— Ce sera peut-être le bain, plaisanta Delmonte sans relever. Mais si nous réussissons, la saga des « Parrain » ressemblera à une minable série TV, à côté de ce que nous aurons fait.

— Euh, on commence quand ? hasarda le comédien.

D'un geste de prestidigitateur, Delmonte avait fait jaillir une

enveloppe de sa poche intérieure de veste et la lui présentait.

— À partir de ça, dit-il.

Dans son autre main, il y avait un stylo. C'était l'instant de toutes les émotions. Ernesto Romero avait rêvé cette scène pendant deux décennies, et voilà qu'elle se réalisait. Mais il fallait assurer, se montrer à la hauteur, comme l'autre avait dit. Reprenant la pose théâtrale précédemment adoptée, il déclara en désignant la carte qu'on venait de leur apporter :

— Pour moi, ce sera le bar grillé.

Puis il ouvrit l'enveloppe et se plongea dans l'étude du contrat. Quand il eut terminé, les commandes étaient passées, et trois autres Martini trônaient sur la table. Affectant la même attitude calme et « professionnelle », il fit semblant de relire une clause, puis de plonger dans un abîme de réflexions, avant d'apposer enfin, et toujours aussi « cool », sa signature au bas du document.

— Bienvenue dans l'équipe ! le félicita Delmonte en reprenant le contrat, et en levant son verre. Et bravo, Ernesto. À partir de maintenant, en route pour la gloire !

Forti lui frappa l'épaule, l'air ému.

— Merci, Ernesto, dit-il. Je ne vous l'aurais pas avoué avant, mais c'est moi qui ai choisi votre photo. Parmi deux cent douze candidats. Et j'avais parié sur vous.

— Après ce film, renchérit Delmonte, vous refuserez des dizaines de contrats.

— J'espère alors que vous signerez les nôtres, plaisanta Forti. Même s'ils sont moins mirobolants. L'amitié n'a pas de prix, n'est-ce pas ?

Tout le monde rit encore. Ému à son tour, Ernesto Romero regretta vraiment de ne pouvoir annoncer la nouvelle à Gina et aux enfants. Cela aurait bien arrangé leurs rapports. Mais les producteurs avaient raison. Gina apprendrait, plus tard, que son époux n'était finalement pas le bon à rien qu'elle imaginait. Et, bien sûr, elle accourerait au galop.

— Je reviens, lança Delmonte en quittant la table, pour se diriger vers les toilettes.

Il descendit au sous-sol, s'enferma dans la cabine du téléphone et composa un numéro. Il y eut deux sonneries, puis on décrocha et une voix répondit :

— *Hello !*

Une voix étonnante de pur ténor, qu'on ne pouvait guère confondre avec d'autres. Fabrizio Delmonte s'annonça, avant de déclarer :

— Il a signé.

— *Bene !* Suivez le programme, et tenez-moi au courant.

Puis on raccrocha et Delmonte remonta au rez-de-chaussée. Il était content de lui, et il avait faim.

Le *consigliere* Michele Pasco prit le temps d'allumer une cigarette, avant d'aller se poster face à la grande baie vitrée qui dominait le panorama grandiose de Los Angeles inondé de soleil couchant. Le même qu'il aurait pu contempler de l'étage situé juste au-dessus du sien, entièrement occupé par Alessandro Pavarone. Parfois, il se demandait ce qui avait pu provoquer cette étrange phobie de la lumière du jour chez son patron. Forcément un drame très ancien, mais il en ignorait la nature. En tout cas, il ne supportait vraiment plus cette claustrophobie qu'il était obligé d'endurer dès qu'il montait à l'étage supérieur. Or, c'était de plus en plus souvent, et de plus en plus longtemps. Au début il avait trouvé géniale cette idée d'installer son bureau d'avocat-conseil et celui de Fernando Crassi dans la tour *La Fayette*. Los Angeles était une ville tentaculaire, où la circulation automobile devenait chaque jour plus difficile, et le fait d'y échapper chaque fois que le boss aurait besoin d'eux lui avait semblé appréciable. Mais, peu à peu, il était apparu qu'en réalité Alessandro Pavarone comptait ainsi exploiter au maximum les services de ses *consiglieri*, car depuis, leur temps passé au dernier étage de la tour augmentait régulièrement. Cela ne gênait guère le placide Fernando Crassi, mais Michele Pasco étouffait chaque jour un peu plus. Une vraie maladie, qui déclenchait en lui d'effroyables états de panique. Heureusement, Alessandro Pavarone ne s'en était jamais rendu compte. Dans le cas contraire, c'eût été la disgrâce... ou pis encore. Michele Pasco était bien placé pour le savoir, don Pavarone écartait de son univers tout élément susceptible de représenter un danger. Comme par exemple, un *consigliere* aux nerfs fragiles. Et pour ça, il ne connaissait qu'une seule méthode, la plus répandue qui soit dans la galaxie mafieuse : l'élimination physique.

Soudain nerveux, le chétif Michele Pasco quitta la baie vitrée à regrets, redécrocha le téléphone de son bureau et composa le numéro de la ligne privée de la « passerelle ». Aussitôt, le timbre feutré d'Alessandro Pavarone résonna dans le combiné.

— Si ?

Le *consigliere* éteignit sa cigarette et déclara :

— Il a signé, *padrone*.

— *Bene*, répondit Pavarone sur le même ton. Appelle Fernando, et montez tous les deux.

Un ordre incontournable, qui rendit aussitôt Michele Pasco malade d'angoisse. Ils avaient maintenant à organiser la « retraite » officielle de don Pavarone, à en informer le vieux Frankie Strella, et à mettre au point les détails de l'opération « *Fix* ». Cela risquait d'être long.

Un jour ou l'autre, que ce soit à la « passerelle » ou à bord du *Nautila*, dans cette saloperie de capsule de plongée où Pavarone

l'obligeait parfois à venir admirer les poissons, Michele Pasco finirait par craquer. Et ce serait la catastrophe.

CHAPITRE XVII

Paul Delgado en avait assez. Des heures qu'il compulsait des centaines de photos d'« artistes », en attendant ce client, ce Dakota qui ne venait pas ! Un connard de publicitaire, qui voulait choisir lui-même ses comédiens. Alors, Delgado continuait à trier les photos. Rien que des filles aux airs de pute, destinées aux tournages de deux films X actuellement en préparation. Ce salaud de Cargesi lui faisait faire des heures supplémentaires, alors que lui-même s'était enfermé dans son bureau directorial, en compagnie de Linda Flowers, la super-star actuelle du porno. Il était presque 21 heures, et ce gros porc devait la sauter sur son divan, tandis que Delgado se farcissait les corvées. À part eux trois, il n'y avait plus personne dans les bureaux de *Manta Pictures* et, secrètement, Delgado fantasmaït sur l'idée qu'aurait pu avoir ce salaud de Cargesi de lui faire partager la sublime Linda. Mais ce n'était que du rêve. Pour Cargesi, le *casting-director* n'était qu'un employé comme tous les autres, et c'est à peine s'ils se rencontraient dix fois par an. Les briefings artistiques quotidiens se passaient sans lui, et personne ne savait ce qu'il faisait exactement de ses journées. On devinait seulement qu'il avait de puissantes relations, et à voir ses fringues et ses bagnoles, on le supposait également plein aux as. Ce qui n'était pas le cas de Delgado.

Sa prise en main par la mafia ne lui rapportait presque rien. Pourtant, au début, ils lui avaient fait miroiter du pognon et des gonzesses. C'est pour ça qu'il avait plongé dans cette combine des vidéos pédophiles. Sans états d'âme. Pour Paul Delgado, les gosses n'étaient rien d'autre que du matériel à exploiter. Surtout les gamines. Ça, c'était le truc qui lui faisait de l'effet. C'est à cause de ça qu'ils l'avaient contacté. Dans un *peep-show* un peu spécial, où on lui avait dit qu'il y avait des mineures, pour une clientèle très confidentielle. Il avait à peine réfléchi avant d'accepter le coup des vidéos interdites, mais ensuite, ça s'était gâté. On le payait au compte-gouttes, et quand il avait commencé à ruer dans les brancards, les menaces étaient arrivées. Simples, précises, dissuasives.

Alors, il avait continué. Coincé, amer, se vengeant en visionnant

comme un malade les ébats contraints de ces petites salopes, indirectement responsables de ses déboires.

Mais interrompant ses pensées revanchardes, il avait entendu la porte du bureau de Cargesi s'ouvrir. Dans le couloir, il y eut des rires de femme, des chuchotements, d'autres rires émoussés, suivis de claquements de talons, et de celui de la porte d'entrée. Enfin, celle du bureau de Delgado s'ouvrit et la grosse tête rouquine de Cargesi s'encadra dans l'ouverture. Col ouvert, cravate défaite et cheveux en désordre, il affichait la mine réjouie du type qui vient de passer un bon moment. À cet instant plus que n'importe quand, Paul Delgado le haït profondément.

— Alors, éructa le rouquin, c'est fini, ce casting ?

— Non, grogna Delgado en ravalant sa rage. Elles sont des centaines !

Cargesi éclata d'un rire égrillard.

— Elles sont même des milliers, mon petit Paul ! Des centaines de milliers ! Toutes des salopes, toutes des putes !

— Ça se discute, pourri.

La voix avait fait sursauter Cargesi. Une voix sinistre, qui avait éclaté dans son dos, et dont il ne comprenait pas l'origine. Puis il y eut ce contact dur et froid dans sa nuque, et il se sentit tout bizarre. Le temps d'un éclair, il songea à une mauvaise plaisanterie de la part d'un collaborateur resté travailler tard mais, déjà, la voix reprenait, plus lugubre encore :

— Pour moi, c'est vous, les salopes, Cargesi. Toi et ton copain Delgado.

La voix semblait sortie de terre. Toujours assis derrière sa table de travail et les diapos étalées sur le verre dépoli du caisson lumineux, Paul Delgado croyait cauchemar-der. Maintenant, juste derrière la grosse tête rousse du boss de *Manta Pictures*, il venait de voir apparaître un homme à la forte carrure tenant un objet noir enfoncé dans sa nuque : un gros canon de pistolet.

Ils avaient envoyé un tueur ! Un de ces exécuteurs de basses besognes, de cet *Organized Crime*, dont il faisait partie, et qui lui faisait si peur. Il avait rué dans les brancards, il n'était plus sûr, ou encore, ce « casting » qu'ils venaient de lui confier sur ce type à gueule chevaline était trop sensible pour qu'il y survive. Ils avaient donc décidé de l'éliminer. Alors, comme animé par une énergie indépendante de sa volonté, Paul Delgado avait lancé sa main vers le tiroir de sa table de travail et, déjà, ses doigts se refermaient sur la crosse froide de son arme. Ce petit .38 qu'il avait hésité à venir prendre l'autre matin. Ce minable allait comprendre sa douleur ! Tant pis si Cargesi écopait au passage, ça ne serait d'ailleurs pas si mal !

Mais, à la seconde où il allait pointer le canon de son revolver sur la

silhouette plaquée à Cargesi, l'inconnu fit un geste bref et une sorte de « flop » résonna dans l'air. À l'instant même, Paul Delgado encaissa un violent choc à la tête, tandis qu'un grand coup de flash l'aveuglait. Le temps d'une parcelle d'éternité, il se demanda ce qui lui arrivait, puis il se sentit aspiré dans des profondeurs insondables.

Halluciné, Dino Cargesi contemplait le crâne éclaté de son *casting-director* comme il aurait regardé le diable. Bouche ouverte, les yeux dilatés de surprise déjà vitreux, Delgado était toujours assis mais, alors que son arme lui échappait enfin, il émit une espèce de hoquet et bascula sur le côté, entraînant dans sa chute tout un lot de diapositives qui se répandirent sur le sol, le précédant d'un court instant. Pour Cargesi, ce fut comme un signal. Son corps épais fut secoué par un sursaut nerveux, et d'une voix blanche, il bégaya :

— Qu'est-ce que...

Ce fut tout. La suite était restée bloquée dans sa gorge, et derrière lui, l'inconnu renseigne :

— C'était un pourri, Dino. Rien qu'un sale pourri de mafieux. Et toi, tu es aussi un sale pourri de mafieux.

— Hé ! sursauta le rouquin en retrouvant un peu de voix. T'es dingue ! On attend du monde ! Un client qui...

— C'est moi, le client, imbécile. J'ai téléphoné ce matin. Sam Dakota. Un pseudo, bien sûr.

— Mais... mais alors... qui tu es ?

— Mack Bolan. Le grand Fumier, si tu préfères.

— Hein !

D'un mouvement brutal, Bolan le catapulta dans la pièce, l'envoyant s'écrouler sur le cadavre de son *casting-director*. Dans un mouvement réflexe, le rouquin voulut se redresser, mais la Nike montante du guerrier solitaire lui plaqua la tête sur la moquette. En plein dans une flaque de sang. Étouffant et la panique lui nouant les boyaux, Cargesi parvint à éructer :

— Tu sais à qui tu t'attaques, Bolan ? Je suis honorablement connu et...

— Je sais à qui je m'attaque, minable, coupa l'Exécuteur. À une ordure de l'espèce la plus puante.

— Mais enfin ! Qu'est-ce que tu me veux ?

— Je veux t'entendre dire les noms de ceux qui te commandent ces vidéos pédophiles dégueulasses ! Je veux t'entendre prononcer les noms de tes patrons !

Rarement depuis le début de sa guerre contre la pieuvre noire, l'Exécuteur s'était senti si révolté et si profondément en colère.

— Attends ! Attends, Bolan ! Je... c'est pas moi qui les fais, ces vidéos ! C'est... c'était lui !

— Qui ça, lui ?

— Lui ! répéta Cargesi en louchant du côté du cadavre.

Bolan sourcilla.

— Explique, exigea-t-il.

Le gros bulbe du réducteur de son du Beretta 92 F était braqué droit sur la nuque du directeur de *Manta Pictures*, et celui-ci crevait de trouille. Malgré cela, il entrevoyait une possibilité de s'en sortir. Jouer à fond le jeu de la collaboration, en chargeant Delgado au maximum. Galvanisé par un nouvel espoir, il commença :

— C'est Delgado qui s'occupait de ça. On lui donnait les ordres directement. Je veux dire... je sais même pas qui lui donnait les...

— Ne te fatigue pas, Dino. Avant que je le tue, votre *mister* Sam et Micha Svetov m'ont tout débarrassé.

Sur la face souillée de Cargesi et dans ses yeux dilatés, l'incrédulité se lisait. Personne n'avait encore fait mention de la mort de Micha. Bolan le renseigna :

— Explosé à la grenade. Dans un puits de mine.

— *Shit !* souffla le rouquin, anéanti.

L'Exécuteur le laissa mariner un moment. Il avait le temps, et ils étaient seuls et il avait verrouillé après le départ de la fille. Plus tôt, ayant attendu dehors le départ de tout le personnel, il était entré dans les locaux de *Manta Pictures*, grâce au petit sésame du génial Herman Schwarz. Il savait que Delgado l'attendait, et pour être sûr de son coup, il avait également requis le matin même la présence du directeur de la boîte, afin d'aborder le sujet des tarifs. Maintenant, Delgado ne parlerait plus, mais Dino Cargesi, lui, cracherait tout ce qu'il savait.

— Écoute, Bolan, reprit le rouquin en bafouillant. Je... je vais tout te dire, mais...

— Commence tout de suite, coupa l'Exécuteur, implacable.

Dans son poing, le canon du Beretta était toujours pointé sur la nuque du pourri et celui-ci se lança enfin :

— Moi, dit-il, je suis le directeur de la *Monta*, d'accord. Mais les décisions, c'est pas moi qui les prends !

— Qui, alors ?

— Je... je sais pas vraiment...

— Ça commence mal, Dino !

— Attends, attends ! D'accord, je prends mes ordres auprès d'un type, et c'est aussi à lui que je rends des comptes... mais c'est sûrement pas le vrai boss.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Il... il dit toujours qu'on lui a demandé de... ou qu'il va en référer. C'est un signe, non ?

— Son nom, à ce type ?

— C'est sûrement pas son vrai nom, et son numéro de fil est sur liste

rouge.

— Dis toujours.

— Andrea. Il se fait appeler Andrea !

— Son numéro de téléphone ?

— Euh... 383-1342.

— Qu'est-ce qu'il te demande, en général, cet Andréa ?

— C'est lui qui commandite les films, je veux dire, toutes nos productions, y compris... avec les gosses. La boîte, elle *leur* appartient tout entière. Mais à cause du cloisonnement qu'on m'impose, c'est rarement moi qui l'ai au téléphone, le vieux. C'est Delgado. Seulement, lui, il ignorait que j'étais aussi là-dedans. Il me prenait pour un simple connard de...

— Tu es un simple connard, le doucha Bolan. Tu as dit « le vieux », elle est comment, sa voix, à cet Andréa ?

— Genre fossile. Du genre précieux. Une voix lente, avec des chuintements, comme les vieux qui portent un dentier.

— C'est tout ce que tu peux me dire ? questionna Bolan en s'accroupissant pour enfoncer le réducteur de son de son arme dans la nuque de Cargesi.

— Hé, paniqua ce dernier, je... attends ! Je peux aussi te dire que le vieux, c'est sûrement un avocat, ou un truc comme ça.

— Tu me fais le coup de l'intuition ?

— Non ! non ! Seulement... seulement il a toujours des conneries du genre avocat à la bouche. Des « attendus », des « sous seing privé », etc.

— C'est tout ?

— Ben...

— D'accord, coupa encore le guerrier solitaire. Tu es très observateur, Dino. Et intelligent. Dommage !

— Hein ? Pourquoi, dommage ?

Le Beretta tressauta dans le poing de l'Exécuteur, crachant sa 9 mm blindée. Dans la nuque de Cargesi, les cheveux roux parurent s'ouvrir sous un souffle infernal, vomissant un jet de sang rouge sombre, accompagné de choses grisâtres. Une blessure mortelle, mais presque propre.

— Alors ?

Jack Grimaldi et Herman Schwarz avaient posé la question en même temps, quand l'Exécuteur avait réintégré le char de guerre stationné à quelques dizaines de mètres de la *Manta Pictures*.

— Morts, renseigne sobrement Bolan.

Respectant son mutisme, ses deux amis ouvrirent chacun une boîte de bière, qu'ils se mirent à siroter en silence. S'installant à la console technique du module opérationnel, l'Exécuteur parut émerger de ses

sombres pensées pour interroger soudain :

— Des nouvelles de Joselito ?

— Affirmatif, répondit Grimaldi. Minnie est folle de lui, et il est fou d'elle.

Minnie était la dernière copine en date du pilote, du moins, pour ce qui concernait Los Angeles. Se déridant enfin, Bolan sourit, hocha la tête, satisfait. Sauver un gosse, c'était vraiment géant. Activant le radiotéléphone de bord, il composa le numéro de Brognola, au *Justice Department* de Washington. Ayant presque aussitôt son ami en ligne, il demanda :

— J'ai besoin de mettre un nom sur un numéro de téléphone.

— O.K., Striker. Annonce.

Bolan énuméra les chiffres fournis par Cargesi un moment plus tôt et après une courte attente, son ami revint en ligne pour s'étonner :

— Je le croyais mort.

— Qui ça ? sourcilla Bolan.

— Ton abonné en question. Son nom, Franck Stella, dit « *The Liar* », Le menteur. Ex-avocat au barreau, recyclé conseil juridique à la suite de trempages plus ou moins nets dans les sphères gangrenées.

— Pas mal, apprécia Bolan.

— Ce n'est pas tout ! l'arrêta le numéro Deux du *Justice Department*. Ton menteur, il a longtemps défendu les intérêts de plusieurs sociétés, dont le boss et actionnaire majoritaire s'appelait Pavarone.

L'Exécuteur leva un sourcil intéressé.

— Pavarone ? Alessandro Pavarone ?

Un nom connu qui figurait dans les *listings-computers* du char de guerre. À la rubrique toujours sujette à modifications : celle des individus soupçonnés d'être « en odeur de mafia ». Parce qu'on n'avait pas de preuves formelles.

C'est ainsi qu'Alessandro Pavarone figurait à la fois dans les ordinateurs du TACOM, et dans les fichiers très confidentiels de la section spéciale anti-mafia du FBI, qui avait très attentivement suivi autrefois les débuts de Pavarone en politique. Une carrière vite abandonnée, sans qu'on en connaisse les raisons. Mais aux États-Unis, ces politicards à la petite semaine étaient légion.

— Il y a un os, avertit Hal Brognola.

— Genre ?

— Je n'ai aucune adresse officielle de Pavarone à te communiquer.

L'Exécuteur s'y attendait. À l'époque où le businessman avait officiellement quitté la scène politique, il avait quasiment disparu, malgré l'acharnement de la presse à sensation qui aurait bien voulu le comparer au célèbre Howard Hughes. On savait seulement qu'il continuait à mener son existence de businessman. Dans l'ombre. Heureusement, il y avait Franck Stella, lui-même lié à la *Manta*

Pictures et aux vidéos pédophiles.

Et l'Exécuteur ne croyait pas beaucoup aux coïncidences.

— Et l'adresse de Stella, interrogea-t-il, tu l'as ?

— Affirmatif. 54 Valencia Avenue. Ça coupe Wilshire Boulevard.

C'étaient les beaux quartiers. L.A *downtown*.

— O.K., Hal, renvoya Bolan dans le combiné. *Thanks*.

Puis il coupa la communication, avant de lancer à l'adresse de ses amis :

— On y va !

— Où ça ? questionna Herman Schwarz.

— Chez les rupins !

Bolan parlait d'une race spéciale de « rupins ». Ceux qui avaient bâti leur fortune sur le crime.

CHAPITRE XVIII

Franck Strella ne regrettait qu'une chose dans sa vie. Sa jeunesse enfuie. Parfois, lorsque comme ce soir, il regardait dormir José près de lui, il lui prenait des idées de suicide. José était beau, mince, lisse comme une statue d'ivoire, tandis que lui n'était plus qu'un vulgaire sac de viande flasque et ridée. Non, décidément, la vieillesse n'était pas belle à vivre. Surtout quand, en plus, on était sujet à l'insomnie chronique. Alors, couché sur le côté dans l'immense lit de cette luxueuse chambre Empire, le vieux Franck Strella admirait le corps nu et endormi de son très jeune amour. Le plus souvent, il ne pouvait guère faire plus que cela ; malgré la passion, le physique ne suivait plus. Même les prothèses dentaires ne tenaient plus très bien en bouche. Celle de Franck Strella se décrochait régulièrement du côté gauche, et cela le rendait fou de rage. De honte aussi. Mais toute tentative de mise en place d'un nouveau dentier était devenue un supplice. À cause des gencives abîmées. Décidément, Franck Strella n'était plus qu'un fossile sans nerfs et sans sexe. Une espèce d'amateur d'art, dont les pièces de collection étaient ces éphèbes magnifiques que José lui amenait parfois à l'appartement. Pour lui faire plaisir. Pour la beauté de l'art. Existait-il une plus belle preuve d'amour ? Existait-il...

— Chut ! Ne le réveille pas !

La voix émanait de cette silhouette sombre, qui venait de surgir dans la chambre comme une ombre. Bouche ouverte sur sa prothèse dentaire de guingois, Franck Strella considérait l'espèce d'athlète en combinaison noire avec un effarement teinté d'admiration. L'intrus était très beau... et il faisait peur. À cause de cette arme, ce gros pistolet au canon difforme et braqué sur lui, à cause aussi de ce regard polaire qui fouillait le sien comme un laser. Puis José commença à bouger, à s'éveiller. L'inconnu bondit et Franck Strella cria :

— Non ! Ne lui faites pas de...

Mais il était trop tard. L'intrus avait frappé. Du poing, très fort, en plein sur la tempe de José qui s'écroula en travers du lit, blême et respirant avec difficulté.

— Mon Dieu ! gémit Franck Strella en se jetant sur lui. Mon Dieu ! Vous l'avez tué !

— Non, dit l'inconnu en noir. Juste K.O.

— Mais... mais qui êtes-vous ! Que voulez-vous ?

— Mon nom est Mack Bolan. Tu réponds à mes questions, tu sauves ton jules.

— Mon Dieu ! s'exclama encore l'ex-avocat en écarquillant ses petits yeux voilés par un début de cataracte. Mon Dieu ! Mack Bolan ! L'Exécuteur !

Au moins, il savait à qui il avait affaire.

— Mais... comment êtes-vous entré ?

D'un mouvement de son arme, l'Exécuteur balaya la question.

Le guerrier solitaire posa un genou sur le lit, enfonça doucement le réducteur de son du Beretta dans la poitrine creuse du vieillard en grondant :

— Tu commandites les vidéos pédophiles de *Manta Pictures*. Paul Delgado et Dino Cargesi me l'ont dit avant de mourir.

— Mais...

— Pour le compte de qui ? coupa l'Exécuteur, impitoyable.

— Mais je ne comp...

L'Exécuteur eut un mouvement du bras très vif, et Franck Strella vit avec horreur que le gros canon bulbeux du pistolet avait changé de cible. Il était maintenant enfoncé dans le cou si gracile, si tendre et si lisse de José !

— Pour le compte de qui ?

— Je vous en supplie !

— Qui ? Vite !

Franck Strella parut happer l'air au vol, se ratatina soudain dans son pyjama de soie bleue, tandis que deux larmes se mettaient à couler de chaque côté de son nez osseux. Puis subitement, et fermant les yeux, il lâcha du bout des lèvres :

— Alessandro Pavarone.

Un éclair passa dans le regard de l'Exécuteur.

— Où est-il ?

— Il a quitté Los Angeles hier, abdiqua le vieil homme d'un ton monocorde. Des ennuis de santé.

« Des ennuis de santé ! La trouille, oui ! » songea Bolan.

— Où ?

— Il m'a dit qu'il allait se reposer du côté de San Clemente. Dans un ranch isolé.

Bolan connaissait San Clemente. Situé à une centaine de kilomètres de L.A, avec dans le secteur *Casa Pacifica*, la résidence d'été de l'ex-président Nixon, et une centrale nucléaire ouverte aux visites publiques.

— Je veux tout savoir. Tu es son *consigliere*. Tu connais ses affaires.

— Non ! Non ! souffla Strella. Je ne suis plus au courant. Il a d'autres *consiglieri*. Fernando Crassi et Michele Pasco. Eux, ils savent. Moi, je suis trop vieux ! Je ne m'occupais plus que de ces choses... enfin...

— Les vidéos pédophiles ?

— Si, admit le vieux à contrecœur. Je n'étais pas d'accord, mais...

— Accouche, coupa l'Exécuteur. Je veux toute la combine.

Strella hocha sa tête décharnée, puis désignant un tableau de Di Maccio accroché au mur, il avoua :

— Là ! Dans le coffre. Un dossier rouge. Laissez l'argent, s'il vous plaît. Pour José !

Bolan écouta la combinaison, alla ouvrir le coffre. Dedans, une liasse de dollars trop mince pour intéresser sa trésorerie de guerre, et le dossier en question. À l'intérieur, il y avait effectivement tout l'organigramme de la combine vidéo pédophile. Seul problème, tous ses éléments moteurs étaient déjà morts, tués par lui. Sauf Franck Strella, qui fixait le vide d'un regard terne, déjà plus vraiment là. Heureusement, il y avait aussi la liste des *mobiles*, ces sinistres bordels ambulants, où les gosses étaient réduits à l'état d'esclaves. En pleine Amérique.

— Cette liste, intervint Strella d'une voix éteinte, Pavarone en ignore l'existence. Je l'ai constituée en secret. Une monnaie d'échange, pour le cas où Sandro aurait oublié notre vieille amitié.

Prudent le vieillard.

— Maintenant reprit-il avec un geste fataliste, tout ça n'a plus d'importance.

Il baissa les yeux sur l'éphèbe toujours sonné, murmura comme pour lui-même :

— Sauf pour lui, bien sûr.

Attrapant le téléphone sur un des chevets, Bolan exigea :

— Appelle Pavarone. Maintenant.

— Mais...

— Maintenant.

Le canon du Beretta s'était enfoncé un peu plus dans le cou fragile de l'éphèbe.

— Non ! cria-t-il en arrachant littéralement le combiné de son support.

L'Exécuteur commanda :

— Dis-lui qu'on t'a appelé de *Monta Pictures*, pour te dire que Cargesi et Delgado viennent d'être assassinés.

C'était juste pour vérifier que Pavarone était bien où Strella disait. Dans sa précipitation, le vieux conseiller dut recommencer deux fois un numéro que Bolan nota mentalement. L'instant d'après, une

étrange voix de ténor demandait :

— Qui est à l'appareil ?

— C'est moi ! jeta Strella à bout de souffle. Passe-moi Sandro !

— Un problème, Franck ?

— Passe-moi Sandro !

Strella avait presque crié. Dix secondes plus tard, une autre voix, feutrée et calme, s'étonnait dans l'appareil :

— Franck ! Quel est le problème ?

Blême et les traits de plus en plus creux, l'ex-avocat répéta ce que lui avait ordonné de dire Bolan, jetant à la fin :

— C'est trop, Sandro ! Tout ça, c'est beaucoup trop !

— Ne t'affole pas, Franck. Tu sais que tu ne risques rien ! Ni moi non plus, d'ailleurs, ajouta la voix feutrée avec un rire bref. Tu connais mon Fort Knox et ses défenses dans leurs moindres détails, je t'ai tout expliqué hier !

— Oui ! Oui, bien sûr, marmonna Strella d'une voix blanche. Bien sûr.

— Franck ? interrogea la voix feutrée de manière hésitante. Tout va bien, pour toi ?

— Euh... oui, oui !

Le réducteur de son du Beretta était toujours dans le cou de l'éphèbe et Strella était près de défaillir.

— O.K., acheva Alessandro Pavarone. Ne t'inquiète pas. On s'occupe de *Manta Pictures*.

Ce fut tout, Pavarone avait raccroché. Aussitôt, Bolan reprit l'appareil des mains du vieil homme pour raccrocher, avant d'exiger :

— Parle-moi un peu de ces défenses du soi-disant Fort Knox de Pavarone.

Franck Strella aurait préféré une conversation téléphonique plus discrète, mais le mal était fait. Sandro ne pouvait évidemment pas savoir que Bolan le Fumier était là à tout écouter.

— Vite ! insista l'Exécuteur.

Strella céda.

— Sandro est un homme prudent, avoua-t-il. Hier, il m'a effectivement parlé de certaines des protections qu'il avait fait mettre en place dans sa propriété. Il a emmené avec lui beaucoup de *soldati*. Des *soldati* très bien armés, et très entraînés.

Bolan tiqua.

— Et puis ?

— Et puis rien ! C'est tout !

— Franck !

Le canon du Beretta s'était déporté vers le bas, menaçant à présent directement l'entrejambe de José.

— Non ! cria presque Strella en sursautant Non ! Il... Sandro m'a

parlé... d'un... armement considérable ! Des mitrailleuses cachées partout, dotées de déclenchements automatiques par ordinateur et..., et surtout..., d'un véritable champ de mines autour du ranch. Des anti-personnelles ! Il en a fait enterrer dans toutes les pelouses ! Dans tous les massifs. Partout ! De quoi réduire en charpie des bataillons entiers de fantassins, m'a-t-il assuré !

Il se tut un moment, reprenant son souffle avant de murmurer, anéanti :

— Ne tuez pas José ! Je vous en supplie !

Pour toute réponse et surveillant l'éphèbe du coin de l'œil, l'Exécuteur avait réempoigné le téléphone. Il composa le numéro de Brognola à Washington, lui fournit le numéro de téléphone où Strella venait de joindre Pavarone, patienta un instant avant que son ami n'énonce dans le combiné :

— San Clemente, ranch *El Bronco*, sur la route de *Las Colinas*. Propriétaires, les héritiers de Jimmy Raphaël, rocker des années soixante, récemment mort du Sida.

L'informatique avait du bon.

— O.K., remercia l'Exécuteur.

— Hé ! l'arrêta le fédéral. Tu me tiens au courant, hein !

C'était prévu. Sitôt le nouveau *capo* de L.A. transformé en viande froide, et ses dossiers récupérés, il était convenu que toutes les structures du réseau seraient investies par les forces spéciales du FBI et les services concernés du ministère de la Santé. Des enfants étaient en danger extrême, il fallait faire très vite.

— Affirmatif, renvoya l'Exécuteur. *Thanks*.

Puis il tua Franck Strella, d'une balle dans la tête. Parce que, sous ses dehors de vieillard pitoyable, c'était une ordure de mafieux, exploiteur d'enfants de surcroît. En quittant l'appartement de luxe, il ne voulut même pas savoir si l'éphèbe dormait toujours.

Puisque les événements semblaient s'accélérer en sa faveur, il allait jouer la montre. Cueillir le nouveau boss de L.A au nid, sans lui laisser le temps de respirer. La nuit ne faisait que commencer.

La sonnerie discrète du radiotéléphone résonna dans l'habacle du 4 x 4 Nissan et, tiré de sa torpeur, le voisin du chauffeur décrocha.

— Estafette écoute, déclara-t-il d'un ton ensommeillé.

— Le chasseur a eu son gibier, annonça une voix lointaine. Il vient de repartir.

— Bien compris. Appliquez la suite du programme, renvoya le passager du Nissan avant de couper la communication.

Complètement réveillé, il activa le talkie-walkie posé à proximité, entendit une voix répondre :

— Vigie Un écoute.

— Estafette à Vigie Un, lança le passager du Nissan. Chasseur en route. Prévenez dès son passage, terminé.

— Bien compris, Estafette. Terminé.

L'opérateur mit l'appareil en stand-by, alluma une cigarette, se replongea dans son attente. Vingt minutes plus tard, le vibreur de son talkie-walkie se manifestait et la voix de Vigie Un annonçait :

— Chasseur en piste, Estafette. En acquisition chez vous dans... dix minutes environ.

— Bien compris, Vigie Un. Démarrez, on reste en contact. Terminé.

Le passager du 4 x 4 reposa le talkie-walkie, reprit le radiotéléphone, composa un numéro, entendit une sonnerie, puis l'insolite voix de ténor vibra dans le combiné.

— *Pronto !*

— Estafette en ligne, *signore*.

— Oui, Estafette. Quel est le message ?

— Phases un et deux accomplies par Chasseur, phase trois en cours.

— *Molto bene*, Estafette. Alerte *Fix* et poursuivez les opérations, terminé.

De nouveau, le contact fut coupé et l'opérateur d'Estafette composa aussitôt un autre numéro sur le radiotéléphone. Une voix métallique, fortement chargée d'accent italien, répondit aussitôt :

— *Fix* à l'écoute !

— Estafette, renvoya l'intéressé. Chasseur passé première balise. Tout est prêt ?

— Derniers contrôles en voie d'achèvement, Estafette. Répétitions acteur en cours.

— *Bene*. Tenez-vous prêts au top...

L'opérateur du Nissan consulta la montre de bord, poursuivit :

— Dans quarante-cinq minutes, environ. Terminé.

— Quarante-cinq minutes. Bien compris, Estafette. Terminé.

*

* *

— C'est bientôt terminé, vous autres ?

Tex Molina en avait assez, de ces préparatifs. Trois jours de travaux et de stress, avec ces techniciens sur le dos, muets comme des carpes. On aurait dit l'invasion de tout un staff de la NASA, avec ses camions, ses véhicules-labos, ses instruments de mesures, ses câbles et autres containers aux destinations mystérieuses. Il était plus de 1 heure du matin, et on était en retard sur le délai maximal. Tex Molina venait de recevoir le message d'Estafette indiquant l'arrivée sur site du mobil-home dans moins d'une heure. Le Fumier avait suivi la piste plus vite que prévu, et il restait une foule de choses à vérifier. Bien sûr, les engins de terrassement avaient achevé le nouveau tracé élargi de

l'allée gravillonnée conduisant de la grille du parc au perron du ranch, de nombreux arbres adultes avaient été plantés un peu partout, constituant autant d'obstacles « naturels », destinés à baliser l'itinéraire, mais il restait à recouvrir le bassin désormais à sec de la piscine, avec son nouveau contenu, et à camoufler le tout. Et pour cela, le travail des techniciens devait être complètement bouclé.

— Hé ! insista Tex Molina en apostrophant le gros quinquagénaire qui coordonnait les opérations. J'ai posé une question.

Dans la lumière des projecteurs, l'autre leva sur lui un regard noir d'énervement, mais devant le physique et la mine granitique de l'ex-agent du *secret service*, il se contenta de grogner :

— Ça va ! Dans dix minutes, on recouvre.

Molina hocha la tête en consultant sa montre. Ça irait. Mais ensuite, tout devrait être nettoyé, et tout le matériel devrait avoir disparu, ne laissant aucune trace de son passage. Le grand Fumier l'avait prouvé trop souvent, il avait une vue d'aigle, une intuition d'extra-lucide, des réflexes fulgurants, et une puissance de feu infernale. Au moindre doute, sa stratégie serait instantanément changée, et l'effet de surprise anéanti. Depuis des années et dans le monde entier, des légions de *soldati* et de *capi* de plus ou moins grande importance avaient payé très cher ce type d'aléas. Des centaines de morts. Et l'Exécuteur courait toujours. De par son expérience et celle de son collègue Ferrero, Tex Molina savait combien il était difficile de prévoir et de contrecarrer les actions d'un type décidé à tuer. Les attentats contre les Kennedy, plus récemment, contre Reagan, et mieux encore contre les juges siciliens, l'avaient prouvé.

— Mais bon sang ! s'exclama Ernesto Romero. Ces travaux sont-ils donc si urgents ?

Déjà complètement investi par son personnage du *Squalo*, il s'était pour la énième fois planté devant la grande baie vitrée du living, qui de ce côté du ranch plongeait sur la partie sud-ouest du parc. Au-delà de cette imprégnation de son rôle qui exigeait un investissement total dans le scénario, il ne saisissait pas très bien l'urgence d'un tel chantier. Peut-être installaient-ils encore des caméras cachées. Depuis trois jours, il assistait à une véritable noria de véhicules de toutes sortes, accompagnés d'une petite foule de types très affairés. Tout cela dans un ordre impeccable, et dans la plus totale discrétion, signe que la production possédait de gros moyens. C'était rassurant pour la suite de son film, mais ça l'agaçait quand même un peu. Surtout ce soir. Il était plus d'une heure du matin, les répétitions s'étaient enchaînées toute la journée et il commençait à avoir sommeil.

— Et pourquoi est-ce qu'ils ont vidé la piscine ? s'étonna-t-il encore.

Dans son dos, vautre dans un des trois immenses canapés de cuir

rose bonbon du salon, Rudi Plasky haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, moi ! Tout ça, c'est la production ! D'après le scénar, ça fait partie du décor de tournage.

Rudi Plasky était le troisième assistant de la production. Un véritable assistant, avec déjà trois films à son actif, trois navets de série Z. Des « flops » pseudo-intellos, seulement destinés à justifier les activités légales de *Manta Pictures*. Bien sûr, à lui aussi, Delmonte et Forti avaient fait miroiter le tournage d'une super-production, qui détrônerait celle du « Parrain », mais lui n'y croyait pas trop. Il l'avait déjà entendue tant de fois, celle-là ! N'empêche qu'il avait du boulot, que c'était correctement payé et qu'il vivait dans le luxe, aux frais de la princesse. Alors les travaux... il savait seulement qu'ils devaient s'achever cette nuit, et cela lui laissait supposer que les premières équipes de tournage allaient rappliquer sous peu. Il fallait donc préparer Romero. Pas une mauvaise idée en soi, cette méthode de la caméra cachée qui obligeait au naturel. Mais avec cet acteur ringard de quinzième zone qui s'y croyait déjà, ils allaient avoir du boulot.

— Encore un peu de patience, encouragea-t-il à l'adresse du comédien. Mario ne devrait plus tarder.

Mario, c'était le premier assistant. Mario Forbs. Un type que Rudi Plasky ne connaissait que de réputation, et qui avait tourné quelques spots pub pas trop mauvais. C'était son premier long métrage, et motivé par les promesses de Forti-Delmonte, il s'investissait à fond, lui aussi surpris, mais enthousiasmé par la méthode novatrice de ces répétitions *live*.

Le timbre du radiotéléphone se manifesta de nouveau, et Tex Molina décrocha pour déclarer :

— *Fix* écoute.

— Estafette en ligne, *Fix*. Le chasseur va se présenter sur zone dans... moins d'un quart d'heure. Tout est prêt ?

— Affirmatif, Estafette. La technique a déjà disparu.

— Et notre star ?

— Idem, Estafette. Plus vraie que nature !

Il n'en revenait pas, du travail des maquilleurs de *Manta Pictures*. Ernesto Romero ne se contentait pas de ressembler à son modèle, il *était* don Alessandro Pavarone. Ces barbouilleurs de ciné avaient du génie dans les doigts.

— Et les *soldati* ? insista Estafette.

— Affirmatif, répéta Tex Molina. J'ai vérifié.

Les *soldati* étaient une douzaine. Eux aussi des sacrifiés, destinés à donner le change au moment de l'attaque du Fumier. Pour l'un d'eux, « l'homme de la mine », son sort avait été réglé d'avance, mais il l'ignorait. Tous étaient de vrais flingueurs, mais des minables, dont on

était peu sûr, et dont on avait décidé de se débarrasser. En l'occurrence, ils étaient censés protéger un vrai *capo*. Mario Forbs, lui, ne s'étonnait de rien. On lui avait dit que le ranch avait été prêté par un magnat de l'industrie, et que ce dernier tenait à ce que les lieux soient en permanence gardés par ses gorilles. Ces cons d'assistants croyaient eux aussi dur comme fer à une *vraie* production !

— O.K., renvoya Estafette au radiotéléphone. Au top, toi et ton staff, vous libérez le plateau et vous rejoignez les troupes de soutien. Dès lors, communications radio en procédure cryptée. Terminé.

— Bien compris, Estafette. Terminé.

Derrière la baie vitrée, Ernesto Romero avait assisté aux derniers préparatifs du décor avec un réel soulagement. Il se demandait seulement la raison de la condamnation de la piscine par ces fines plaques de fibrociment recouvert de graviers, mais Rudi Plasky lui avait expliqué que cela aussi faisait partie du scénario. À cet instant, bloc de script à la main, casquette à visière transparente sur la tête et un énorme cigare vissé aux lèvres, Mario Forbs fit son entrée dans le living en lançant à la cantonade :

— Tout le monde en place ! Répétition scène 112, intérieur nuit, living !

S'approchant de Romero, il lui remit le nœud de cravate en place, chassa une poussière imaginaire sur l'épaule de son complet sombre et s'inquiéta :

— Prêt, coco ?

— Prêt ! s'exclama le comédien ravi.

Le conte de fée continuait.

— Alors, écoute bien, commença l'assistant en consultant son script. Tu es *Squalo*, tu es devant cette baie à contempler ton parc plongé dans la nuit quand soudain, tu vois l'éclair d'une explosion sur la pelouse, et tu entends un hurlement. Tu me suis ?

— Parfaitement répondit le comédien, hyper concentré. Et après ?

— Après, reprit Mario Forbs, tu recules précipitamment pour te mettre à couvert, et fin de scène. O.K. ?

— O.K., acquiesça Romero. O.K. Je le sens à fond.

CHAPITRE XIX

— Bon Dieu ! C'est lui !

L'exclamation étouffée de Jack Grimaldi avait presque fait sursauter Herman Schwarz, dont les oreilles étaient pourtant couvertes par les écouteurs reliés aux senseurs acoustiques du char de guerre. De son côté, les yeux également rivés aux écrans de contrôle, eux-mêmes reliés aux caméras infrarouges et I.L. System, Mack Bolan, lui aussi, avait vu s'inscrire la haute silhouette légèrement voûtée derrière la grande baie vitrée.

Alessandro Pavarone. Avec deux autres types, dont un portant casquette, un gros cigare au bec.

Dix minutes plus tôt, cahotant sur d'étroits chemins pierreux bordés de plantations d'agrumes, le char de guerre s'était hissé à flanc de colline, stoppant sur un large plateau, enfoncé dans les premiers rangs d'une orangerie. Depuis leur arrivée dans le secteur, senseurs acoustiques, caméras I.L et radars avaient balayé la zone, vérifiant qu'aucun véhicule suspect n'y stationnait, et disséquant les ondes afin d'y repérer d'éventuelles émissions radio intéressantes. Herman Schwarz avait même connecté sur un senseur un magnétophone à déclenchement automatique, programmé sur la vitesse la plus rapide, dans le but de décrypter un possible subterfuge, identique à celui du piège des entrepôts *Lesters*. Mais jusqu'à présent, silence sur toute la ligne. En revanche, ils avaient pu tranquillement observer ce qui se passait du côté à *El Bronco*, estimant les forces en présence entre neuf et douze *soldati* au plus. La garde d'un *capo* moyen. En matière de protections passives, un haut mur courait tout autour du parc, surmonté de barbelés, sans doute électrifiés, et le lourd portail double et en acier peint, où aboutissait l'unique chemin conduisant au ranch, semblait aussi épais que celui de Fort Knox. Visiblement, feu le rocker, ex-propriétaire d'*El Bronco*, n'aimait pas être importuné.

— Putain ! souffla Grimaldi, tendu. Je l'ai en plein !

Il parlait d'Alessandro Pavarone. Par jeu, il avait positionné la face chevaline et blême, en plein centre du réticule de visée couplé à l'écran de contrôle du lance-missiles de tourelle de toit. Impossible de

confondre. Il aurait suffi à cet instant d'enfoncer le curseur de mise à feu, pour qu'une seconde ou deux plus tard, Pavarone, le ranch et tous ses autres occupants se transforment en chaleur et en lumière. Mais l'Exécuteur avait d'emblée exclu cette façon d'opérer. Il voulait Pavarone vivant car, sans lui, il aurait peu de chances d'obtenir l'organigramme complet de la nouvelle famille mafieuse de Los Angeles. C'était quand même le but final de l'opération.

D'ailleurs, maintenant qu'il avait pu vérifier en gros plan la présence d'Alessandro Pavarone en chair et en os, il était inutile d'attendre davantage. En principe, les occupants du ranch devant conserver une zone de libre circulation, l'allée bordée de gros chênes rouges et conduisant au perron ne devait pas être minée, ou seulement en un ou deux points très précis. Mais pour le cas contraire, avec le nouveau blindage de ses flancs et de son châssis, le TACOM pouvait encaisser quelques explosions de mines anti-personnelles sans trop de dégâts. Même ses pneus étaient coulés dans un caoutchouc blindé très spécial, mis au point, comme le quadriplex de son pare-brise et toutes ses glaces, par les ingénieurs de la NASA. En fait, pour détruire le mobil-home de bataille N° 3 de l'Exécuteur, il aurait fallu l'attaquer aux missiles antichar.

Cela impliquait qu'on l'ait préalablement repéré assez tôt, ce qui n'était pas facile. Car bien sûr, dès l'approche de la zone critique, l'Exécuteur avait éteint tous les feux du van, ne pilotant plus ce dernier qu'à la faveur du HUD(7) System, la lunette passive des pilotes de guerre américains, que « Gadgets » avait spécialement adaptée aux fonctions-combat du TACOM. Un appareil binoculaire à tenue frontale, qui permettait, non seulement d'y voir clairement dans la nuit la plus noire, mais aussi d'y visionner en temps réel les données balistiques nécessaires, notamment aux emplois des mitrailleuses Hotchkiss de .50, et de la tourelle lance-missiles. Le matériel de guerre le plus *High Tech* qu'on puisse imaginer.

— Bordel ! Qu'est-ce que...

L'exclamation de Jack Grimaldi avait succédé de très peu à un grand éclair jaune et rouge, qui venait de se produire tout là-bas, sur les pelouses du ranch *El Bronco*. Un éclair violent, aussitôt suivi par une explosion sèche, qu'Herman Schwarz prit en plein dans ses écouteurs. Incrédule, et grâce au zoom à I.L System de son écran de contrôle, l'Exécuteur avait vu un type sauter en l'air, lâchant le P.M qu'il baladait pendant sa ronde dans le parc. Dans un jaillissement de terre et de débris divers, le flingueur retomba, se tordant au sol, avec des hurlements que les senseurs enregistraient, très amplifiés. Tout le bas du corps en charpie, le *soldato* pissait le sang de partout.

Une mine anti-personnelle ! L'imprudent s'était fait avoir tout seul.

— *Shit* ! grogna Herman Schwarz en baissant la sono de bord.

Qu'est-ce que c'est que ce cirque !

Un rictus avait éclos sur les lèvres de l'Exécuteur qui souffla, songeur :

— Ce salaud ne bluffait pas !

Il songeait aux propos de Pavarone entendus au téléphone de Strella. Après deux secondes d'hésitation, il décréta :

— On y va !

Après une discussion orageuse en début de soirée, l'Exécuteur avait finalement dû donner un coup de canif dans le contrat qui le liait à ses amis, et qui stipulait, contre leur avis, qu'ils ne seraient jamais directement exposés au cœur d'un blitz. Mais cette fois, c'était différent. Jack et Herman avaient raison, il avait eu besoin d'eux jusqu'à maintenant pour assurer la technique, et les larguer en pleine nature ici eût peut-être été plus dangereux encore. Il suffisait d'un seul sniper dans le secteur, pour qu'ils soient immédiatement descendus. Et s'ils étaient capturés, ce serait presque pire. Alors... Ordre leur avait seulement été donné d'abandonner Bolan en cas de mort ou de blessures trop graves, à l'extérieur du van, mais de sauver le char de guerre.

Un tel arsenal aux mains de la mafia eût été une catastrophe.

— Go ! lança l'Exécuteur.

Il avait déjà fusé vers la cabine de pilotage, tandis que les deux autres s'enfermaient dans le volume de sécurité, situé à l'avant du module opérationnel. De là, ils pouvaient assister l'Exécuteur, dans toutes les commandes techniques, qu'elles fussent liées aux transmissions, au pilotage du TACOM ou à sa protection, ainsi qu'aux procédures de mise à feu en configuration-combat. D'autre part, la protection renforcée du volume de sécurité, véritable coffre-fort d'acier à haute résistance, pouvait même les protéger d'un éventuel tir de missile, ce dernier explosant au contact du blindage d'enveloppe du TACOM. Dans le char de guerre N° 3, tout ou presque avait été calculé pour la sécurité des effectifs embarqués.

Jack et Herman avaient à peine gagné leur poste que, dans un ronronnement à peine audible, le TACOM avait commencé à dévaler le sentier, plongeant vers le ranch, tel un monstrueux fauve au souffle ténu. Un fauve fait d'acier épais, qui portait dans ses flancs le feu de tous les enfers, et qui allait cracher la mort.

C'était à peine si l'ongle du passager avant du 4 x 4 Nissan avait effleuré le cache-micro du Dictaphone. Cela avait produit de tout petits chocs sur le plastique, pourtant, en morse, le message était clair et disait :

« Chasseur en approche. »

Plaquant ensuite le Dictaphone sur le micro de son talkie-walkie,

l'opérateur poussa le curseur du Dictaphone sur la position « quick » et lança l'écoute. Cela donna une vague suite de parasites bizarres, et il arrêta la bande, attendant la réponse du *caporegime*. Un instant plus tard, il y eut un « top » dans l'écouteur du talkie-walkie, et l'opérateur du Nissan y appliqua de nouveau le Dictaphone. Nouvelle série parasitaire, très brève, puis, repassant la bande à vitesse lente, l'opérateur écouta la réponse :

« O.K. Informez top-attaque. »

On coupa le contact et l'opérateur du 4 x 4 en fit autant, avant de se tourner vers la banquette arrière pour ironiser froidement :

— Plus con qu'un Lee Oswald en porte-clés, la terreur exécutrice !

— Tu l'as dit, bouffi ! renvoya Tex Molina à son ancien collègue du *secret service*. Il est baisé.

— Ils se font tous baiser, renvoya sentencieusement Dan Ferrero en reposant le talkie-walkie sur ses genoux. Parce qu'ils sont tous cons.

— Ouais ! acquiesça sobrement Molina.

Depuis que, au top-radio « parasitaire » de son *caporegime*, il avait quitté le ranch pour rejoindre le 4 x 4, il jubilait sans le montrer. Cette opération était une véritable œuvre d'art en matière d'intox, et lui et Dan en étaient les principaux artisans. Avec bien sûr, l'immense Gene Simoni, le *caporegime* de don Pavarone qui, lui, surveillait les opérations de loin, depuis le Toyota de commandement, planqué avec deux autres véhicules bourrés d'hommes, beaucoup plus haut, vers *Las Colinas*. Maintenant, tout le monde n'avait plus qu'à attendre. Dans un petit moment, si tout se passait selon le plan *Fix* élaboré dans les hautes sphères, le grand Fumier disparaîtrait littéralement de la surface de la planète. Un truc imparable, auquel aucun blindage au monde ne pouvait résister. Il suffisait que Bolan la pute suive bien le fil d'Ariane qu'on lui avait tissé sur mesure. Un fil-guide qu'il suivrait forcément... après ce qu'il venait de voir sur la pelouse à *El Bronco*.

Lointaine, la sonnerie retentit dans le combiné, on décrocha aussitôt.

— *Pronto* ? fit la voix de ténor.

Gene Simoni avait fait manœuvrer le 4 x 4 Toyota suffisamment loin, à l'abri du terrain pour brouiller d'éventuelles écoutes adverses.

— Ici *Leader*, lança l'immense *caporegime* dans le radiotéléphone de bord. Le chasseur est parti à l'assaut.

— Bravo ! répondit la voix de ténor. Informez-nous, dès la fin des opérations.

Gene Simoni allait raccrocher, quand la voix de ténor l'arrêta :

— *Leader* ?

— *Si* !

— S'il reste quelque chose à récupérer dans les débris, notre direction souhaiterait récupérer... la tête.

Gene Simoni esquissa un rictus de loup. Dans la bibliothèque d'un *capo* comme Sandro Pavarone, la tête du grand Fumier ferait en effet très classe.

— Bien compris, *signore*.

Et il raccrocha. Car tout en bas dans la vallée, le mobil-home venait de stopper à l'amorce du chemin conduisant au ranch. Tous feux éteints, son mufler trapu pointé vers le portail en acier de l'entrée du parc, il ressemblait à un gros fauve, tous muscles ramassés, prêt à bondir sur sa proie. Dans ses puissantes jumelles militaires aux infrarouges, le *caporegime* vit alors nettement divers orifices s'ouvrir dans la carrosserie, laissant pointer de courts appendices, ressemblant à des canons de mitrailleuses. Intéressant. Puis, une trappe s'était découpée dans le toit du gros van, découvrant une sorte de tourelle, d'où sortirent à leur tour trois tubes d'acier, qui pointèrent également sur le portail. Des tubes d'acier, de gros diamètres.

— Putain ! s'exclama le géant.

Dans son dos, des exclamations étouffées avaient fusé et le chauffeur du 4 x 4 souffla d'une voix coincée :

— Qu'est-ce que c'est, ce machin ?

— Un lance-missiles, renseigna le *caporegime*, impressionné malgré lui.

Il avait entendu toutes sortes de choses sur l'engin de guerre de l'Exécuteur, mais pour ce qui concernait son armement, il avait toujours plus ou moins cru à une légende. Or, à moins qu'il ne s'agisse d'armes factices, le fameux char de guerre n'avait rien d'une plaisanterie. D'autant qu'à l'arrière du véhicule, deux autres orifices s'étaient ouverts en partie basse, et que là aussi, des « tubes » étaient apparus, légèrement inclinés vers le haut.

— C'est « Odyssée de l'espace » ! envoya un deuxième type dans le dos de Simoni.

— Merde ! jura le chauffeur. J'espère qu'il va pas foirer, leur truc !

— Ça m'étonnerait ! grinça Gene Simoni.

Maintenant qu'il voyait le mythique char de guerre en configuration de combat, il le souhaitait ardemment. En tout cas, ils le sauraient tous bientôt. Car là-bas dans la vallée, le monstre d'acier venait de s'élancer. Maintenant, Dan Ferrera pouvait envoyer le message attendu par *Leader*. Le fameux « top-attaque ».

— Go !

La voix de l'Exécuteur avait claqué dans le circuit-son du TACOM. Ayant volontairement laissé tous les feux du char de guerre éteints, et conservant sur les yeux le casque-lunette passive HUD, il avait lancé le lourd véhicule à plein régime. Droit sur les massives portes d'acier du ranch. Simultanément, il avait programmé la procédure de lancement

du premier missile de tourelle et, dans la lunette passive, les coordonnées balistiques du tir s'affichaient, évolutives, selon la distance restant à parcourir. Programmée à cinq secondes, la mise à feu se déclencha alors que le portail n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Au-dessus du TACOM, cela fit une sorte de comète qui, semblant un court instant presque immobile, prit soudain de la vitesse, pour fuser enfin vers l'objectif comme une étoile filante. À moins de dix mètres maintenant, il y eut un formidable éclair livide, tandis qu'une explosion infernale arrachait les vantaux d'acier et tout un pan de mur, secouant également le TACOM de son souffle ravageur. Presque aussitôt, et tel un obus grondant, le van franchissait le porche dévasté, tressautant durement sur les blocs de maçonnerie, entraînant dans sa course démente un montant de portail tordu, auquel s'accrochait encore un gros bloc de béton. Poussant l'ensemble devant lui à la manière d'un monstrueux béliet, le char de guerre bondissait, tous chevaux rugissants. Déjà, les deux mitrailleuses Hotchkiss de .50 étaient entrées en action, crachant leurs énormes ogives brûlantes en lourdes rafales balayantes, qui se mirent à déchiqueter troncs de chêne et autres massifs bordant la grande allée. Sur l'écran d'ordinateur du tableau de bord, une foule d'informations s'affichaient, dont un sigle en forme d'étoile, clignotant à l'avant du schéma figurant la silhouette du TACOM. Une alerte. L'Exécuteur en connaissait la nature. Le « béliet » ferraille-béton était toujours accroché au pare-chocs avant, mais il finirait bien par se détacher.

Bolan avait d'autres préoccupations. Là-bas, tout au fond du parc et sur la droite des bâtiments annexes, trois silhouettes étaient apparues, brandissant des P.M et gesticulant dans la nuit. Mais en l'absence des feux du van, ils n'arrivaient pas à le localiser exactement. D'une rafale de .50, l'Exécuteur les fit quasiment voler en l'air, tandis qu'une volée de M.26 à fragmentation s'éjectait des lance-grenades situés à l'avant du TACOM. À cet endroit l'allée gravillonnée faisait une boucle. Il aurait été plus simple pour le van de couper à travers les pelouses pour gagner le perron du ranch mais, d'une part, des massifs rehaussés d'énormes rochers lui barraient la route, d'autre part, il songeait aux mines. Il en ignorait le nombre, et trop de ces décharges eussent tout de même risqué d'endommager les structures du char de guerre.

Pendant ce temps, d'autres *soldati* avaient jailli du ranch, lâchant cette fois leurs rafales désordonnées. Trois ou quatre impacts vinrent griffer le blindage du van, tandis qu'en représailles, une foule d'éclats de grenades et de pruneaux de .50 les fauchaient au hasard. Courant plus vite que les autres, l'un des mafieux traversait la pelouse en droite ligne, vidant méthodiquement son chargeur de P.M. Insouciant des mines ! Intrigué, l'Exécuteur suivit sa progression, le vit sauter par-dessus des blocs de roche des massifs et atterrir juste devant lui...

sans le moindre dommage.

Ou il avait la baraka, ou il connaissait par cœur le schéma de minage du secteur. Ses dernières cartouches stupidement tirées trop tôt, il se retrouva tout bête, changeant fébrilement un chargeur même pas couplé. Un minable. Une grenade le hacha sur place, alors qu'enfin son M.P 5K redevenait opérationnel. Trop tard. Lancé dans sa course, le char de guerre cahota mollement sur son cadavre, fonçant de nouveau vers l'amorce de la courbe du chemin. Dans un instant, il s'élancerait à l'assaut du perron du ranch, car la stratégie de Bolan était simple. Pénétrer dans le bâtiment en force, réduire en bouillie tous les *soldati* présents, mettre enfin la main sur Alessandro Pavarone et lui faire cracher le morceau.

Coincé dans le volume de sécurité, entre Jack Grimaldi et les consoles de commandes, Herman Schwarz avait bien du mal à se concentrer sur ses écoutes. Mais la bande magnéto défilait et rien de notable n'émergeait du concert des parasites classiques. Secoué et ballotté par le début de charge du mobil-home, il allait se débarrasser des écouteurs quand, subitement, son ouïe exercée capta le signal. Une succession de minuscules « tops », parfaitement identiques à ceux perçus lors du piège de *Lesters Warehouses*. Galvanisé par une formidable décharge d'adrénaline, il augmenta le son, écouta et décrypta mentalement :

« Top-attaque. »

En morse ! Comme l'autre fois !

Se ruant sur le micro de liaison interne, il hurla :

— Mack ! Atten...

Le char de guerre fonçait toujours. La courbe fut dépassée, et Bolan allait ré-accélerer, quand le « bélier » acier-béton toujours accroché à son pare-chocs percuta soudain une énorme racine débordant sur l'allée, se détachant à demi du van. L'Exécuteur tâta du frein, donna un coup de volant, libérant enfin l'ensemble, qui emporté par son élan alla valdinguer droit devant. Bolan allait enfoncez l'accélérateur quand, jaillissant du circuit-son, la voix tendue d'Herman Schwarz éclata dans la cabine.

— Mack ! Atten...

Le reste fut emporté dans un maelstrom d'enfer.

CHAPITRE XX

Une formidable explosion avait littéralement arraché le char de guerre au sol, le catapultant en l'air et projetant ses occupants contre les cloisons, faisant éclater les lampes et jaillir des étincelles des circuits électriques. Tournant sur lui-même comme dans un manège fou, l'Exécuteur comprit que le van effectuait une série de tonneaux. Accroché à son siège, il voyait défiler derrière les glaces des ombres fantomatiques, éclairées par des flashes violents d'incendies. Il encaissa un terrible choc à la tête, se sentit partir dans un univers gris et nauséux, eut encore le temps de se dire que cette fois, *ils* avaient fini par l'avoir. Ils avaient fait sauter le char de guerre !

— Eh, Mack ! Ça va ?

Subitement, tel un voile qui se déchire, l'enveloppe qui occultait l'esprit du guerrier solitaire disparut, et il se souvint. De tout En un éclair.

La course du van, les *soldati* abattus, la racine d'arbre, le « bélier » d'acier et de béton qui s'était éjecté droit devant avant de retomber lourdement au milieu de l'allée, à moins de dix mètres. Une allée qui s'était bizarrement effondrée sous l'impact du « bélier », et qui, une demi-seconde plus tard, s'était transformée en bombe atomique. Ou presque. Une déflagration si forte, si violente, que le temps d'un éclair il avait vu les arbres voler en l'air, et que le char de guerre les avait rejoints dans l'espace, avant de retomber. Loin, très loin de l'énorme cratère.

— Mack ! Tu m'entends ?

— Af...firmatif, grommela l'Exécuteur. Tout baigne.

C'était un beau piège. Semblable à celui qui, sur une *autostrada* sicilienne, avait balayé les vies du juge Falcone et de ceux qui l'accompagnaient. Un attentat signé *Cosa Nostra*. Comme celui-là. Mais l'Exécuteur, lui, avait eu de la chance. Grâce à un montant de portail et à un bloc de béton qui avaient déclenché l'explosion plus tôt que prévu.

— Mack ! On est là !

Bolan se secoua, parvint à se redresser, réalisa que le van était

couché sur le côté, mais que ses deux amis étaient saufs. Déjà, se tenant aux cloisons et réajustant le HUD sur son front, il avait plongé dans la cursive, ouvert la trappe de l'arsenal de secours, et lancé à Jack et Herman de quoi se défendre. Malgré la situation, les réflexes jouèrent parfaitement et, en un instant, tout son armement léger fut accroché à la combinaison noire. AutoMag 44 Magnum en holster de poitrine, Beretta 93 R cette fois en étui de ceinture, six grenades aux mousquetons des flancs, MAC 10 en sautoir et micro-Uzi accroché par dragonne au poignet Le Bull-Survival était déjà engagé dans sa *Nike* montante et quand il se hissa dehors par le panneau latéral maintenant au « plafond », il avait préalablement engagé sa première roquette dans le tube du SMAW de 82 mm. Dotée d'une tête explosive, son ogive pouvait anéantir n'importe quel blindé léger, jusqu'à 250 mètres.

— Enfermez-vous ! cria l'Exécuteur à ses amis en faisant recoulisser le panneau.

Puis sautant à terre et notant que les flammes montant de l'énorme cratère étaient maintenant presque éteintes, il prit une forte inspiration, s'aperçut qu'une de ses mains frémissait. De rage. Une colère telle qu'il se sentait quasiment capable d'arrêter les balles ennemies, rien que par cette énergie-là. Canalisant sa hargne, il fit descendre le HUD sur ses yeux, partit au pas de course, droit vers le ranch, dont toutes les lumières s'étaient éteintes. Probablement l'explosion. Il n'était plus qu'à une trentaine de mètres du perron, quand il aperçut une silhouette, vers l'aile gauche du bâtiment. Un grand type armé d'un P.M, qui dans l'obscurité complète ne savait pas très bien que faire. L'Exécuteur pointa le micro-Uzi, ne faisant qu'effleurer la détente. L'arme tressauta brièvement dans son poing, crachant un minimum d'ogives de 9 mm, qui allèrent fracasser le crâne du *soldato*. Un deuxième homme parut, qu'il coucha à son tour, tout en sautant sur le perron qu'il traversa en deux bonds.

L'instant d'après, il plongeait dans un vaste hall désert, trouvait une double porte ouverte sur sa gauche, effectuait les manœuvres de sécurité d'usage, lâchait provisoirement le SMAW trop encombrant, plongeait de nouveau, juste dans les pieds d'un grand escogriffe, qui brandissait un court M.P SK. Tout en rafalant à l'instinct de bas en haut, l'Exécuteur découvrit la situation : un rafaleur, un living, des canapés roses, et trois cadavres... dont celui d'Alessandro Pavarone !

Trois cadavres qui n'étaient pas à son actif, mais à celui de l'escogriffe. Ce dernier avait été quasiment soulevé du sol par le tir de Bolan. Bondissant sur lui, l'Exécuteur lui coinça la gorge sous son pied, gronda :

— Pourquoi tu les as tués ?

L'autre gargouilla sinistrement, crachant un flot de sang. Bolan le

bouscula du pied, insista, la rage au bord des lèvres :

— Pourquoi tu l'as tué, Pavarone ?

L'escogriffe dodelina de la tête et l'Exécuteur dut se pencher pour percevoir au milieu de borborygmes immondes :

— Pas... Pavarone !

— Hein ?

— Pas... pas Pavarone ! répéta le tueur. Juste... une dou...blure !

Incrédule, le guerrier solitaire voulut insister encore, mais les yeux du *soldato* s'étaient révoltés et l'homme venait de mourir. Bondissant vers les trois corps, Bolan se pencha, vérifia qu'ils étaient morts aussi. Proprement hachés par les rafales. À voir leurs expressions, ils n'avaient pas eu le temps de comprendre.

— *Shit* ! jura l'Exécuteur.

Il venait de percevoir des grondements de moteurs. Bondissant dans le hall, il récupéra le SMAW, se retrouva dehors, n'eut que le temps de sauter à l'abri d'un empilement de rochers bordant un massif, avant de voir deux paires de phares transpercer la nuit au passage du porche dévasté. Deux 4 x 4 jaillirent dans le parc tels des bolides, freinèrent en dérapant sur les graviers, mufles tournés vers le char de guerre renversé. Des silhouettes en sortirent, P.M pointés, apparemment indécises. Puis tandis qu'un autre bruit de moteur se faisait entendre à l'extérieur du ranch, un type gigantesque cria à la cantonade :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel !

S'étant sans doute attendu à voir le mobil-home réduit à l'état de ruine, il ne comprenait pas bien la situation, et insidieusement, il s'était remis à l'abri derrière son Toyota. Sortis du Nissan, deux autres balèzes l'avaient rejoint, faisant claquer les gardes-mains de leurs courts shoguns. Deux Spas 12 de Franchi, superbes. Trois autres pourris s'étaient extraits des 4 x 4, manipulant nerveusement leurs P.M. Au-dehors, le grondement de l'autre moteur s'amplifiait, d'autres *soldati* allaient débarquer. La sélection de l'Exécuteur était déjà faite. Le géant était un chef, les deux balèzes ses lieutenants, les trois derniers, de simples porte-flingues. Sa décision était prise. Déposant le SMAW à ses pieds, il empoigna le 93 R d'une main, conservant le micro-Uzi dans l'autre. Les deux armes entrèrent en action simultanément. À droite, les trois minables furent aussitôt décapités, tandis que par mini-rafales de trois, les terribles 9 mm du Beretta 93 R allaient dévaster la viande des trois *leaders*. Le géant sauta sur place, lâcha son P.M, tournoya sur lui-même comme une toupie folle, trébucha contre l'arrière du Toyota, tombant finalement sur un genou en se comprimant l'abdomen. Son voisin immédiat partit violemment en arrière, s'écroulant d'une masse contre une roue du Nissan, tout le haut du buste ensanglanté. Le troisième n'eut guère plus de chance. Ayant lui aussi encaissé les trois ogives en plein ventre, il s'était

écroulé, essayant des deux mains de retenir ce qui s'en échappait.

D'un bond, l'Exécuteur fut sur eux.

À cet instant, le géant sortit la main de sous sa veste, tendant d'un bras tremblant un P.228 Sig. D'un shoot terrible, Bolan stoppa ses velléités. Atteint en pleine tempe, le géant s'écroula cette fois pour le compte, jambes écartées, râlant faiblement. Mais alors que l'Exécuteur allait se pencher sur l'unique survivant encore à peu près lucide, les deux véhicules qui grondaient à l'extérieur franchirent en même temps le porche écroulé, comme deux boulets, envoyant en l'air une épaisse pluie de graviers. Deux Land-Rover bourrées d'hommes en armes. Simples *soldati*. À part les chauffeurs et deux trois planqués dans la deuxième Land, tous avaient quasiment sauté en marche, rejoignant les deux premiers 4 x 4 au trot, se protégeant aussitôt derrière les véhicules en découvrant les corps sanglants, cherchant du canon de leurs armes qui descendre en priorité. En couchant une partie d'une longue rafale de MAC 10, l'Exécuteur envoya ensuite une grenade défensive M.26 qui fit le reste. Puis il empoigna le SMAW, l'arma, l'épaula, sollicita immédiatement la détente. Cela fit un « boum » sourd, une gerbe de feu jaillit du tube, précédée de la roquette explosive de 82 mm.

Une seconde plus tard, la Land-Rover aux trois planqués se transformait en énergie fulgurante.

— Non ! Non !

Le chauffeur de la première Land-Rover venait d'en sauter, agitant son flingue en l'air. Mais l'Exécuteur et les prisonniers avaient rarement fait bon ménage. Front éclaté par une mini-rafale du 93 R, le flingueur alla retrouver ses copains en enfer. Surveillant les deux moribonds, Bolan alla frapper du poing contre la carrosserie du van renversé.

— Amenez-vous, les gars ! cria-t-il. On a du boulot.

Un treuil de brousse était fixé à l'avant de la Land Rover intacte, et l'Exécuteur l'avait repéré dès l'arrivée de celle-ci. Jack et Herman se mirent aussitôt au travail, tandis que le guerrier solitaire allait se pencher sur le moribond conscient.

— Hôpital ! gémit celui-ci. Hôpital, Bolan !

Au moins, une partie des présentations était faite. Mais avec ce qui s'échappait de son bide, inutile de déranger une ambulance. Passant outre, l'Exécuteur exigea d'une voix sèche :

— Ton nom ?

— Mo...lina. Tex Molina !

Bolan tiqua. Ce patronyme lui disait quelque chose. La gueule du type aussi.

— Et tes potes ?

— Gene... Simoni.

Bolan fit la moue, il ne connaissait pas.

— Lui, enchaînait le balèze en faisant allusion à son alter ego, c'est Dan Ferrero ! Hôpital, Bolan ! J'expliquerai ! Ils comprendront ! C'était pas notre faute !

Soudain l'Exécuteur se souvint. Tex Molina et Dan Ferrero ! Les deux agents du *Secret Service* « mutés » à la suite de l'attentat contre Reagan.

— Ben mes salauds ! souffla-t-il.

— C'était pas notre...

— Et là-bas, interrompit Bolan en désignant le ranch, c'est quoi, cette histoire de doublure de Pavarone ?

— Conn... connerie ! grinça Molina.

— Parle ! renvoya l'Exécuteur, implacable.

Les flics reconvertis mafia, ça le faisait vomir.

— C'était... c'était terrible, Bolan ! La disgrâce. L'honneur bafoué ! On pouvait pas s'y faire et on...

— Garde ton souffle, coupa l'Exécuteur. Raconte.

Sentant sa détermination, mais espérant encore malgré tout, Tex Molina déballa tout. La manip depuis son début, le piège de *Lesters Warehouses*, le montage minutieux de celui-ci, la mise en scène pour les « figurants » sacrifiés, l'allée détournée pour enjamber la piscine vidée de son eau, et enfin, la mécanique infernale dans son bassin recouvert de simple fibrociment. Dans la fosse, 160 kilos de tritole. Le double de la charge utilisée contre le juge Borsellino le 19 juillet 1992, à Palerme. Pour le système de mise à feu, une simple mine anti-personnelle. Si le TACOM était tombé dans le bassin, le tritole combiné à l'arsenal entreposé dans ses soutes n'aurait rien laissé. Au lieu de ça, sauvé par le bloc de béton qui avait lui-même fait s'effondrer la première plaque, le char de guerre n'avait eu à souffrir que du souffle dantesque de l'explosion.

Malgré son état, il y avait comme du respect dans le regard déjà voilé de l'ex-agent de sécurité. Il ne comprenait pas comment le grand Fumier avait pu échapper à un tel enfer, mais il admirait la baraka du grand soldat. Ayant parfaitement assimilé toute l'affaire, l'Exécuteur ne lui laissa pas le temps de s'émerveiller davantage.

— Où est Pavarone ?

— *Nautila* ! gémit le flic pourri.

— Hein ?

— Le... *Nautila*. Bateau... Pavarone et ses... *consiglieri*. Merde ! Je vais crever !

— Comment vous deviez y retourner, à ce bateau ?

— L'hélico ! Plage Croissant ! sud San Clemente...

— Combien d'hommes sur ce *Nautila* ?

— Juste... l'équipage. *Soldados*... solde des... Panaméens.

— Et sa position, au rafiote ?

— Je... je sais pas... ces trucs-là, moi ! Le pilote... de l'hélico... il sait. Vite ! Hôpital !

Au même moment, il y eut un grondement de moteur et divers sons mécaniques et d'un regard en coin, l'Exécuteur vit que le char de guerre était en train de se remettre sur roues. Jack et Herman n'avaient pas perdu de temps. L'instant d'après, le moteur calé du van ronronnait de nouveau. La carrosserie avait évidemment souffert, mais l'ensemble était opérationnel. Rasséréné, l'Exécuteur revint à Molina.

— Et lui ? questionna-t-il encore en désignant le géant C'est ton *capo* !

— Oui !

Tex Molina était en train de lâcher la rampe. Triste fin pour un ex-agent du *secret service*. D'un mouvement preste, Bolan pointa le canon du 93 R sur le front de Molina, sélecteur positionné sur « coup par coup », pressa la détente. Puis sans même regarder l'écœurant résultat il alla se pencher sur le géant lui massa la nuque selon un des shiatsus qu'il connaissait Groggy et les yeux vides, Gene Simoni s'éveilla, le fixant sans le voir. L'Exécuteur n'y alla pas par quatre chemins. Le traînant jusqu'au char de guerre, il attrapa le combiné du radio téléphone, le lui colla contre une oreille en exigeant :

— L'indicatif de l'hélico. Vite !

Au bout du rouleau, le géant n'eut pas la force de résister. Dix secondes plus tard, sous la pression du 93 R, Gene Simoni donnait au pilote les ordres prescrits, position du ranch fourni par les radars de bord du TACOM. Coupant la communication, Bolan exigea :

— Donne le numéro du *Nautila*.

Lorsqu'il l'eut fait, il ordonna :

— Dis seulement que le Fumier est mort, que tu es blessé, mais que tout est O.K., et que vous tentiez au bateau. Magne !

Il avait déjà composé le numéro et une insolite voix de ténor répondit aussitôt. Soulevant le géant pour l'aider à parler, l'Exécuteur pressa :

— Magne !

L'autre crachota un peu de sang, finit par débiter son texte sur un ton faible, mais à peu près crédible.

— Bravo ! s'exclama le ténor dans le combiné. *Il padrone* va être content ! On vous attend !

Bolan coupa la communication, reposa le géant sur le dos, hésita, finit par lui envoyer une charitable 9 mm dans la tête en grognant :

— Donne le bonjour à Satan, pourri !

Bolan lança un regard au ranch plongé dans la nuit, songeant aux trois types innocents qui y étaient morts pour rien. Toujours la même histoire. Les innocents et les naïfs payaient le prix fort. Comme le petit

Cheng... comme la petite Pépita Arista et son frère. Et l'association d'idées se fit dans sa mémoire. C'était vrai, il avait un coup de fil à donner. Composant un numéro au radiotéléphone, il obtint un correspondant qui lui lança sur fond musical mexicain :

— Le *Chicas*, j'écoute !

Mack Bolan demanda si « Kracker » Seta était là, et on lui répondit oui. Un instant plus tard, la voix légèrement pâteuse, l'indic demandait :

— *De parte de quien !*

L'Exécuteur lui rafraîchit la mémoire, demanda :

— Tu as mon renseignement ?

— *Si, señor !* s'exclama l'affreux, ravi. C'est toujours d'accord, pour la somme ?

— *Si*, accouche.

Il écouta un instant, hocha la tête, renvoya :

— *Muy bien*, Kracker. Pour le fric, demain soir, au *Chicas*.

Il raccrocha, alluma une cigarette, laissant à ses amis le soin d'inventorier les dégâts dans le char de guerre. Il fallait maintenant accueillir l'hélico.

CHAPITRE XXI

Sans doute pour la première fois de sa vie, Alessandro Pavarone jubilait littéralement. Grâce à cette astuce toute simple du transfert d'appel téléphonique, il avait pu faire en sorte que le coup de fil de Stella lui parvienne directement sur le *Nautila*, au lieu du ranch, sa destination d'origine. À partir de cet instant Bolan le Fumier, qui avait forcément vérifié l'indicatif, avait aussi découvert l'adresse correspondante, celle du ranch *El Bronco*. Comme prévu, il s'y était précipité alors avec son char de guerre, pour l'éliminer dans un de ces blitz dont il avait le génie.

Un piège fantastique ! Seule ombre au tableau, il avait été imaginé par ce pourri d'Ange Castellano. Mais un jour... En attendant Gene Simoni venait d'appeler, pour annoncer la fantastique nouvelle : ils avaient buté Bolan ! La famille Pavarone avait réussi là où, depuis des années et des années, toutes les autres familles s'étaient cassé les dents. Si après ça la *Commissione* ne lui offrait pas le futur fauteuil vacant du fossile actuellement au pouvoir, ce serait à désespérer.

Fou de joie, Alessandro Pavarone recolla sa face chevaline et crayeuse au verre blindé du grand hublot fouillant d'un regard avide le spectacle pourtant encore imprécis et trop sombre du grand bleu offert tout à lui. Cette quille-bathyscaphe spécialement mise au point pour lui était une pure merveille. Elle lui permettait d'assouvir sa soif intacte de plongée, sans avoir à risquer l'accident redouté par les médecins. Il lui suffisait de manipuler quelques curseurs sur l'accoudoir-clavier du profond fauteuil-couche qui lui servait parfois de lit, pour que toute cette partie de la quille du *Nautila*, la « bulle », devienne manœuvrable comme un vrai petit sous-marin. Enfin, presque. Toujours relié au navire par des câbles et par les gaines nécessaires à la fourniture d'oxygène, le module sous-marin ne jouissait que d'une relative autonomie de mouvements. Il pouvait juste descendre et remonter, suspendu entre coque et grand bleu par des filins d'acier. Mais bientôt, quand les plans des ingénieurs panaméens seraient terminés, il aurait enfin sa capsule de plongée autonome.

Soudain agacé, il détourna les yeux du hublot pour apostropher le

gros Fernando Crassi :

— Appelle *il Tenore*. Cet imbécile va nous faire rater la meilleure lumière.

L'aube n'allait en effet pas tarder, et quand elle serait là, la capsule devrait avoir quitté la quille, et être descendue au plus bas. Pour jouir pleinement du spectacle. En profondeur. Ce matin, Alessandro Pavarone le sentait, le spectacle serait plus beau que d'habitude.

— Appelle cet imbécile ! répéta-t-il en recollant son nez au hublot Vite !

Le *consigliere* Michele Pasco tremblait d'angoisse. Deux fois déjà que ce salaud de Pavarone le faisait appeler pour qu'il descende dans cette saloperie de bulle ! Lui ! Le claustrophobe ! Il allait en crever ! C'était trop dur ! En plus, les fonds sous-marins lui fichaient les jetons ! Mais heureusement l'hélico arrivait enfin !

Il l'entendait déjà. Dans une minute ou deux, il se poserait sur la plate-forme située en poupe et cela ferait diversion. Pour cette fois, il échapperait au supplice de cette prison de verre et d'acier qu'était ce putain de faux sous-marin ! Alors, Michele Pasco se détendit, alla s'accouder au bastingage et respira à fond. L'aube apparaissait tout juste et, à part l'homme de quart sur la passerelle, l'équipage dormait encore à poings fermés. Dans deux minutes... une minute, ce serait la liesse à bord. Ils avaient fini par baiser le grand Fumier !

Il consigliere Michele Pasco n'y avait jamais vraiment cru, il s'était donc trompé. À preuve ! D'ailleurs, l'hélico arrivait. Il voyait maintenant ses feux, et le ronflement de ses rotors faisait vibrer la nuit. Quittant à regret le bastingage, il grimpa sur le pont supérieur, contourna la passerelle où l'homme de quart grillait une cigarette, assista au contact de l'engin, s'approcha enfin, la tête balayée par le vent des pales. L'instant d'après, il s'étonnait de ne pas voir les rotors s'arrêter. Gene Simoni était peut-être gravement atteint, ils avaient décidé de le retransporter à terre, à l'hôpital. Se penchant pour essayer de voir mieux, il discerna les deux silhouettes qui sautaient sur la plate-forme, les vit venir vers lui, n'y comprit plus rien, quand une tempête l'arracha du pont pour le plaquer contre la cloison d'acier de la passerelle.

— On ne bouge pas, ordonna une voix tandis qu'on le fouillait. Pas crier !

Pendant ce temps, il avait aperçu d'un regard en coin la deuxième silhouette qui grimpait à la passerelle. Souple, athlétique. Complètement dépassé, il vit l'homme arriver derrière l'homme de quart, puis une flamme jaillit, et l'homme de quart s'effondra.

Était-ce la police ? Il n'eut pas le temps de répondre à la question. L'homme habillé de sombre avait sauté devant lui, et tandis que

l'autre desserrait un peu son étreinte, Michele Pasco s'entendit questionner :

— Pasco, Crassi, ou qui ?

— Pas... Pasco ! croassa le *consigliere* tétanisé.

— Où est Pavarone ?

— Dans... en bas. Dans la bulle ! Avec... avec Crassi !

L'athlète hocha la tête, comme s'il était déjà au courant.

— Combien d'hommes d'équipage ? questionna encore l'inconnu, tandis que d'un court pistolet mitrailleur l'autre couvrait le pont.

— Euh... six... non ! Plus que cinq ! Plus... le commandement.

L'Exécuteur acquiesça. C'était le nombre donné par Molina.

— Où ça ?

— Ca... cabines. Ils dorment, mais ils vont...

Michele Pasco fut interrompu par une voix qui lançait à la cantonade :

— *Que passa ?*

Le haut d'un buste venait d'apparaître au bord du pont passerelle. L'athlète en sombre n'eut qu'un tout petit mouvement du bras, et à cause des rotors, le *consigliere* entendit à peine le minuscule « flop » aussitôt emporté par le vent. En revanche, il vit avec horreur le matelot disparaître, en agitant les bras comme un pantin désarticulé. Aussitôt, l'athlète gronda à l'adresse de Pasco :

— Tu sais tout des affaires de Pavarone ?

— *Sì, ma...*

— Vraiment tout ?

— *Sì !* Les affaires ! Les banques, les sociétés ! Tout, *signore !*

— Tu parleras ?

L'homme avait brutalement appliqué le canon d'une arme en plein milieu de son front et Michele Pasco cria presque :

— *Sì !* Sur la Madone !

Michele Pasco venait de réaliser à qui il avait affaire. Il ne comprenait pas comment cela avait pu arriver, mais c'était bel et bien le grand Fumier qui le menaçait ainsi ! Fou de peur, il chevrota :

— Je jure !

L'athlète acquiesça, lança à son pilote :

— Garde-le au chaud.

Puis il disparut à son tour, brandissant un tout petit pistolet mitrailleur, au canon agrémenté d'un gros bulbe noir. Il sembla au *consigliere* percevoir des bruits de lutte, mais à l'instant où il se disait qu'il rêvait sûrement, un matelot surgit devant eux, un gros pistolet à la main.

— *Passa algo ?*

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Dans le poing de l'inconnu qui tenait Pasco en respect, il y eut une courte flamme, et le matelot

s'écroula à leurs pieds.

Le *consigliere* eut alors le sentiment qu'il allait s'évanouir.

En comprenant le bénéfice des infos qu'il pouvait tirer d'un Michele Pasco, sans doute plus facile à impressionner qu'Alessandro Pavarone, l'idée s'était ancrée dans l'esprit de l'Exécuteur, et il avait pris sa décision. Il avait dévalé des dizaines de marches, parcouru des mètres et des mètres de coursives et il se disait qu'il avait dû se tromper quand, soudain, des silhouettes apparurent dans le binoculaire du HUD vissé sur son front. Des hommes d'équipage en tenues diverses, allant du caleçon au treillis. Jaillissant de plusieurs portes, ils venaient de déboucher dans la coursive, brandissant tous des armes, les doigts déjà sur les détentes. Des *soldados* aguerris. Mais dans ces coursives et à cette heure, seules de rares veilleuses de plinthes dispensaient de chiches lueurs bleuâtres. Insuffisantes pour identifier formellement l'adversaire. Pour l'Exécuteur et sa lunette passive, c'était beaucoup plus facile. Le MAC. 10 dans une main et le micro-Uzi dans l'autre, tous deux équipés de leurs réducteurs de son, il enfonça les deux détentes, clouant instantanément les trois premiers flingueurs sur place. Les deux autres répliquèrent aussitôt, mais le guerrier solitaire avait déjà plongé à l'abri, tout en continuant d'arroser. Les deux *soldados* furent quasiment hachés sur place et s'écroulèrent comme des chiffes molles.

Le compte y était, restaient les « officiers ».

Sautant par-dessus les corps, l'Exécuteur se retrouva dans une autre coursive. Plus large, moins Spartiate. Juste à l'instant où deux portes s'ouvraient à la volée, libérant trois hommes armés. Instantanément, Bolan situa le « capitaine ». Une sorte de King-Kong au faciès brutal, aux jambes courtes et épaisses, dépassant d'un short clair. Le MAC. 10 cracha, les deux *tenenti* s'écroulèrent, avant d'avoir pu faire usage de leurs armes, contrairement au « capitaine » qui, d'un geste rageur, avait braqué le canon d'un gros automatique. L'Exécuteur tira le premier. Une courte rafale, bien groupée, en plein dans l'épaule du bras armé.

— *Mierda !* cria le « capitaine » en reculant sous les terribles impacts. *Hijo di puta !*

L'Exécuteur lui arriva dessus comme la foudre, balaya l'automatique d'un coup de pied, plaquant le costaud contre la cloison qui résonna sourdement sous la charge.

— *Donde esta Pavarone ?* gronda-t-il.

Mais visiblement fou de rage de s'être laissé posséder, le Panaméen secoua sa grosse tête de brute et, plantant ses petits yeux mauvais dans ceux de l'Exécuteur, il éructa... et en anglais pour être bien compris :

— Va te faire mettre, connard ! Je préfère crever !

Le guerrier solitaire hocha lentement la tête, comme résigné. Puis d'un mouvement fulgurant, il abaissa le réducteur de son du MAC. 10, l'enfonçant avec violence dans le short du *capitàn*, écrasant furieusement ses bijoux de famille. Puis d'une voix blanche et pendant que l'autre se tordait de douleur, il interrogea :

— Tu es sûr ?

*

* *

— Qu'est-ce que...

L'exclamation d'Alessandro Pavarone avait fait sursauter Fernando Crassi dans son fauteuil club. À force d'attente, le gros *consigliere* s'en était presque endormi. Ouvrant des yeux hébétés, il vit la longue face chevaline et blême du *capo* levée vers la trappe de sas qui fermait le module lors des manœuvres en plongée. Une trappe de sas, dont le volant de verrouillage avait tourné de deux tours.

— Que se passe-t-il, bon sang ? lança Pavarone d'une voix furieuse.

Puis manipulant les curseurs de son boîtier d'accoudoir, il appela à la cantonade :

— Pasco ! Tu arrives, oui ou non !

Contre toute attente, aucune réponse ne leur parvint et sur un signe du boss, le gros *consigliere* quitta pesamment son siège, pour se faufiler vers l'arrière de la bulle. Pavarone le vit essayer de tourner le volant mais, à cet instant, le module tangua légèrement, tandis qu'un léger ronronnement se faisait entendre au-dessus d'eux.

— Mais que se passe-t-il, à la fin ? s'étrangla presque le *capo* de L.A.

Une nouvelle fois, il tenta de manipuler ses curseurs d'accoudoirs, dut se rendre à l'évidence, plus rien ne fonctionnait. Ou presque plus rien. Car contre toute attente, la bulle venait de quitter ses cliquets d'attache à la quille, et elle se mettait à descendre doucement. Comme en plongée commandée.

Sauf que le *capo* n'avait rien commandé du tout !

Encore incrédule, il vit des bulles remonter à l'extérieur, le long des hublots et, se tordant le cou pour regarder vers le haut il vit la coque du *Nautila* qui s'éloignait. De plus en plus vite !

Ils étaient en plongée !

Une plongée qui durait... qui durait... Se redressant à son tour, Alessandro Pavarone rejoignit l'arrière du module, faisant dangereusement tanguer celui-ci. C'était très déconseillé, mais il fallait bien tenter quelque chose ! Il se passait des événements qu'il ne contrôlait pas.

— Appelle ces abrutis ! ordonna-t-il à son *consigliere*. Dis-leur de...

La suite resta bloquée dans sa gorge. Derrière le grand hublot et

dans une lueur nimbée de vert clair, annonciatrice de l'aube tant souhaitée, une silhouette inattendue venait d'apparaître, évoluant mollement entre deux eaux.

C'était un plongeur vêtu d'une des combinaisons qui servaient à l'équipage pour l'entretien et les vérifications techniques du module !

— Qu'est-ce qu'il fout, celui-là ? s'étonna Fernando Crassi.

Puis l'évidence les frappa tous les deux en même temps. Il y avait eu un ennui technique, suivi d'un largage involontaire, et les hommes avaient plongé à la rescousse. C'était aussi simple que ça...

— Hé ! cria cette fois le *consigliere*. Qu'est-ce que...

Phrase bloquée dans la gorge, il avait vu le plongeur venir se coller au hublot, et y coller une espèce de mastic, dans lequel une médaille, ou une pièce était incluse. Non ! C'était bien une médaille. En bronze. Avec... avec une gravure bizarre en forme de croix et...

— Nom de Dieu !

Les mots s'étaient échappés de la bouche du *consigliere* sans qu'il l'ait vraiment voulu. Simplement, il était au Vietnam à l'époque de la guerre. C'est là qu'il avait gagné autant de fric avec le trafic des armes. Celles que son réseau volait dans les stocks US. C'est là aussi qu'il avait vu pour la première fois cette foutue médaille. La Marksman, comme on disait là-bas. La médaille du tireur d'élite !

— Nom de Dieu ! jura-t-il de nouveau. C'est... c'est pas possible !

Toujours plaqué au hublot, l'homme avait ôté son masque et, image insolite dans l'aube naissante et son éclairage encore désagréablement glauque, l'inconnu souriait. Un étrange sourire glacé, d'où s'échappaient des chapelets de bulles minuscules. Alors, seulement don Alessandro Pavarone identifia le plongeur. Mack Bolan !

Ainsi, on lui avait menti ! Il s'était laissé manipuler ! Et voilà que la grande salope venait le narguer jusque dans son royaume à lui !

Au moment où il pensait à cela, il vit le plongeur remettre son masque, disparaître un instant vers le haut redescendre une dernière fois à leur niveau pour brandir un petit objet. C'était comme un briquet. Mais quand le plongeur le manipula, cela ne fit pas de flamme. Simplement au-dessus du module de plongée, il y eut une succession de petits chocs, puis un son sourd, comme une mini-explosion. La capsule tangua, se rétablit un instant, avant de descendre de nouveau... mais beaucoup plus vite. Comme si les câbles avaient cédé.

Contre le hublot le plongeur les observait toujours à travers son masque.

— Bordel ! cria le *consigliere* en se ruant sur le volant de sas. Bordel ! On va crever !

— Si, Nando, dit alors doucement don Alessandro Pavarone. Si, je crois que tu as raison. Nous allons mourir.

Puis il ne dit plus rien. L'air commençait à manquer, et de l'eau s'infiltrait sournoisement Et tandis que la bulle descendait toujours, tandis que dans son dos le gros *consigliere* paniquait en s'accrochant stupidement au verrouillage bloqué du sas, don Alessandro Pavarone regardait avidement le grand bleu à peine teinté d'aurore naissante, vers le fond duquel il s'enfonçait peu à peu. Maintenant il ne voyait même plus vraiment l'Exécuteur toujours plaqué derrière son hublot. Car Alessandro Pavarone était déjà ailleurs. Loin. Très loin, en Sicile, des années plus tôt.

Il n'était alors qu'un enfant. Le fils du *capo* local. Simple *capo* de village. Comme l'autre *capo*, celui du village d'en face, qui leur avait déclaré la guerre, à tous ceux de leur clan. De leur famille. Une guerre éclair. Une petite heure, quelques coups de fusil, du sang partout sur les pavés grillés par le soleil de midi. Et le petit Sandro voyait son père. Son *capo* de père. Immobile, à genoux dans son propre sang, seul sur la place du village. Seul, face à son ennemi, à son vainqueur. Cela avait duré des heures. Des heures d'agonie dans le soleil brûlant qui buvait le sang du *capo* vaincu, qui buvait sa vie.

Le petit Sandro avait tout vu. Caché sous un toit Tremblant unique survivant d'un massacre ordinaire. Un survivant lâche... qui aurait dû se précipiter vers son père. Qui aurait dû se comporter... en *capo* !

Depuis, il n'avait plus jamais supporté le soleil. Ni même la lumière du jour. Seulement celle de l'aube, et seulement au fond de la mer. Et ce matin, comme c'était étrange, don Alessandro Pavarone se souvenait de tout Absolument de tout Et plus rien n'avait vraiment d'importance. Derrière le hublot l'Exécuteur venait de lui adresser un petit signe de la main. Comme un salut d'homme à homme. Mais de cela aussi, don Alessandro Pavarone se moquait Lui ne mourrait pas brûlé au soleil, mais dans la fraîcheur du grand bleu.

ÉPILOGUE

— Dis ! Tu la veux, cette putain de dose, oui ou merde !

Miguel Arista en avait mairé de ce connard de gringo. Au moins trois minutes qu'ils étaient là, à valser d'un pied sur l'autre tous les deux face à face, à se faire le coup du marchandage. Ce salaud avait compris la situation : Miguel avait besoin de vendre pour s'injecter lui-même. Le cercle vicieux. Surtout depuis qu'il était passé de la poudre à la piquouze. Des jours et des jours. Dans ces limbes merdeuses de la mauvaise héro, on ne savait plus très bien qui était qui... ou quoi. Il se souvenait juste d'un truc ou deux d'avant, Miguel Arista. Il avait eu une Olsmobile, ou quelque chose comme ça. Une putain de belle caisse qui roulait du feu de Dieu ! Mais ça, c'était aussi des siècles avant.

Avant quoi, au fait ?

Ah, oui ! Putain ! Ça, c'était grave. C'était même crade... enfin... c'était fait.

— Hé ! s'énerva Miguel Arista. Tu la prends ?

Il avait le petit sachet dans la paume, prêt à changer de main. Un sachet qui n'était plus très net. Plus très propre ni très sec. Forcément il avait fait du chemin, ce putain de sachet. Pour le piquer à l'autre allumé de ce matin, il avait dû faire un peu de sang, Miguel. Heureusement qu'il avait encore sa lame. Un couteau à cran d'arrêt qu'il avait piqué à un autre type. Avec ça, il ne craignait personne. De toute façon, maintenant, tout était chamboulé. Il ne craignait *vraiment* plus rien.

— Ça va ! Refile-la.

Surpris, Miguel Arista leva les yeux sur le minable accro. Plus moche, plus sale et plus puant que lui. Un record.

— Le fric d'abord, exigea-t-il.

Un billet encore plus crasseux que le sachet lui arriva dans l'autre main, et il se sentit soulagé du sachet. Aussitôt, tels deux fantômes, le *dealer* et l'accro se séparèrent sans le moindre bruit. Miguel Arista enfouit le billet dans sa poche de jean, marcha un peu au hasard, se retrouva dans sa ruelle par miracle, renversa une poubelle en

trébuchant, se dit qu'avec le fric, il allait pouvoir racheter deux ou trois doses. Les plus merdiques, mais ça permettrait de voir venir et...

— Salut.

Miguel tourna lentement la tête. Sans appréhension. Encore un connard de *stone* qui cherchait une dose et...

— C'est toi, Miguel Arista ?

— Si.

— C'est « Kracker » qui m'a dit où te trouver, enchaîna l'inconnu.

C'était un grand type habillé de sombre, et malgré le manque de lumière dans cette putain de ruelle, Miguel Arista était sûr de ne l'avoir jamais vu.

— Qui tu es, toi ? grogna Miguel, soudain mauvais.

Il voulait dormir. N'importe où, n'importe comment, mais dormir. Pour oublier... oublier, il ne savait plus quoi.

— Mon nom est Mack Bolan, répondit l'inconnu.

Il avait une voix grave, glacée comme la banquise. Malgré cela, Miguel n'avait pas peur. Il avait sa lame dans la main et sa main était prête à jaillir de sa poche. Alors...

— J'ai tué le Dr Madero, reprit l'homme. Tu sais, le dentiste qui...

— Qu'est-ce que tu veux ? grinça soudain Miguel Arista en faisant jaillir la lame de sa poche. Tu me cherches ?

— Affirmatif, Miguel. Je te cherchais. Antonio Madero m'a tout avoué avant de mourir. Il m'a parlé de beaucoup de choses, et aussi un peu de toi.

Glacé, soudain incapable d'esquisser le moindre geste, Miguel Arista écoutait sans vouloir comprendre. Mais déjà, le grand type reprenait :

— Il m'a parlé de toi, du trafic d'immigrés clandestins que tu faisais avec lui, et de ce petit service qu'il t'avait demandé...

— Hé ! Pourquoi tu me fais chier, hein ?

Miguel avait toujours sa lame en main, mais ce foutu bras n'arrivait pas à se détendre pour frapper. Il était paralysé.

— Ce petit service qu'il t'avait demandé, enchaîna le type. Tu sais, à propos de Pépita. Ta petite sœur. Cette petite sœur que tu lui as livrée en pleine connaissance de cause, sachant très bien qu'ils allaient l'endormir, pour tourner leur saloperie de...

— C'était pas ma sœur ! C'est des conneries, tout ça !

— Tu sais bien que non, Miguel. Ce ne sont pas des conneries. Même si elle n'était pas complètement ta sœur de sang, même si ton père veuf a eu Ramon et Pépita avec une autre femme que ta mère à toi, ça ne te donne aucune excuse.

— Va te faire...

— Tu as vendu ta petite sœur, Miguel. Tu es une putain de merde, qui a vendu sa gamine de frangine pour quelques putains de dollars aussi merdeux que toi. Et quand elle a tout raconté à Ramon, et quand

celui-ci t'a embarqué avec lui pour aller faire sa fête au dentiste, tu as trahi une deuxième fois, en prévenant ton complice.

— C'était pas ma frangine !

— Et quand vous êtes arrivés tous les deux chez Madero, tu as encore joué la comédie. Tu as trahi ton frère et ta sœur une troisième fois.

— Merde ! Je te dis...

— Et quand Madero t'a mis le marché en main, tu n'as pas non plus hésité à vendre les deux à la fois. Tu les as sacrifiés, pour survivre toi-même, Miguel. Et *ils* les ont assassinés. Abattus comme des chiens enragés. En pleine rue. À la sortie de l'hôpital, où ils étaient allés voir leur mère. Et toi, Miguel, toi, pendant ce temps-là, toi, tu te faisais la belle. Parce que tu avais compris *qu'ils* ne pouvaient plus te laisser vivre non plus. Parce que tu savais trop de choses sur eux. Le trafic d'esclaves et les vidéos pédophiles. Rien que des Latinos, Miguel. Des Latinos comme toi, leurs victimes. *Tes* victimes.

— Non ! Non ! Merde ! C'était pas...

— Si, Miguel, si. Que tu le veuilles ou non, la petite Pépita dont tu as volé l'enfance, la dignité et finalement la vie, la petite Pépita, c'était *aussi* ta sœur.

Mack Bolan marqua un silence, avant de terminer en tendant un de ses bras en avant :

— Dommage.

Puis il y eut un petit bruit sec, et Miguel Arista sentit comme un grand courant d'air brûlant dans sa tête. Un trip dément...

FIN

-
- 1 Le crash de San Diego, L'Exécuteur N°97.
 - 2 Les sacrifiés de Rome, L'Exécuteur N°126.
 - 3 Le pacte du New Jersey, L'Exécuteur N°127.
 - 4 Guerre à la mafia, L'Exécuteur N°1.
 - 5 Le pacte du New Jersey, L'Exécuteur N°127.
 - 6 En anglais, expression imagée désignant une nasse. He is in a fix, « Il est dans la nasse ».
 - 7 Heads Up Display.